

M.L.T.A. 1393



GEORGE GARNIR

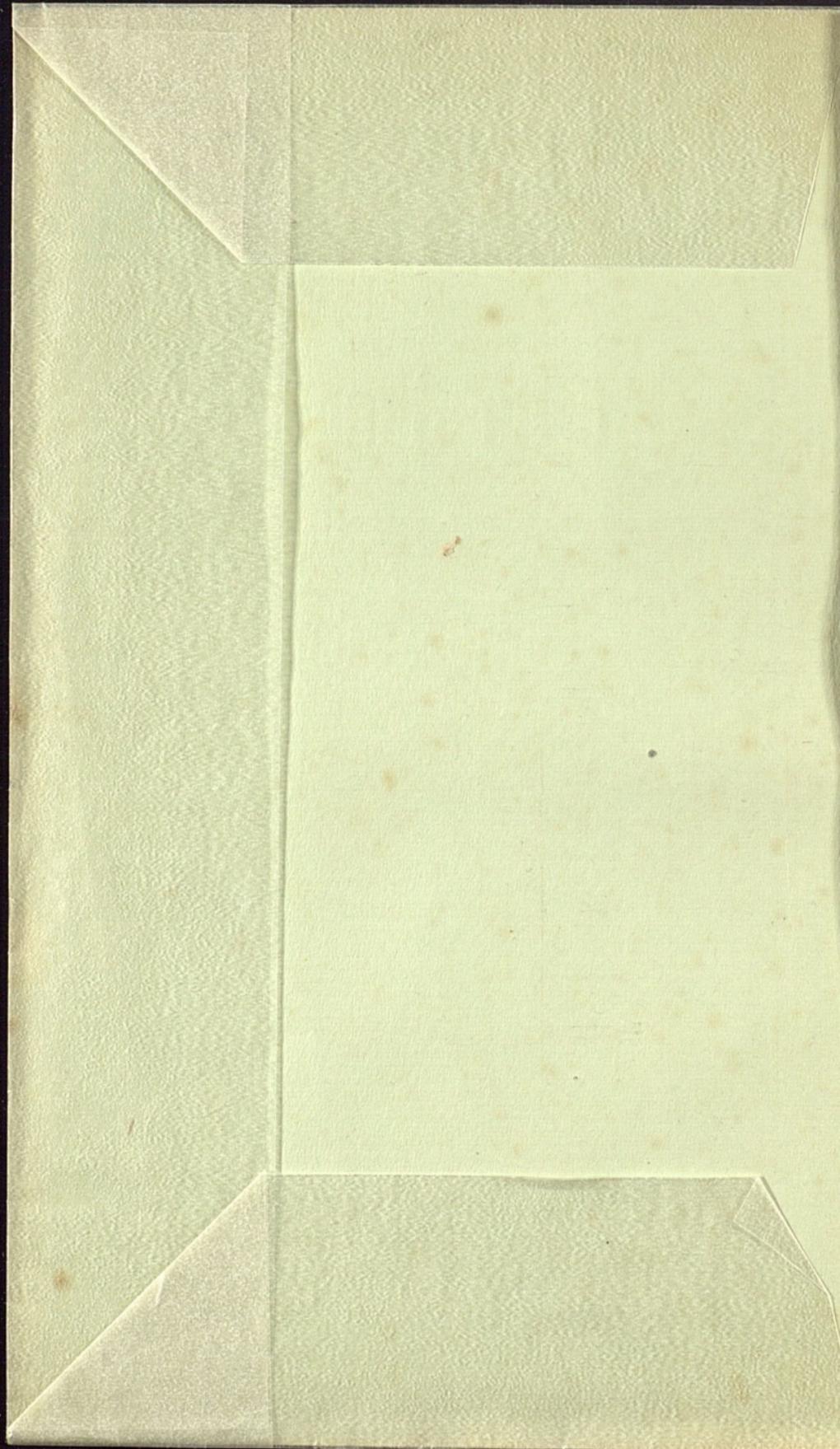
Le Duc de Baccara

avec un avant-propos:

Le Théâtre Belge gelé

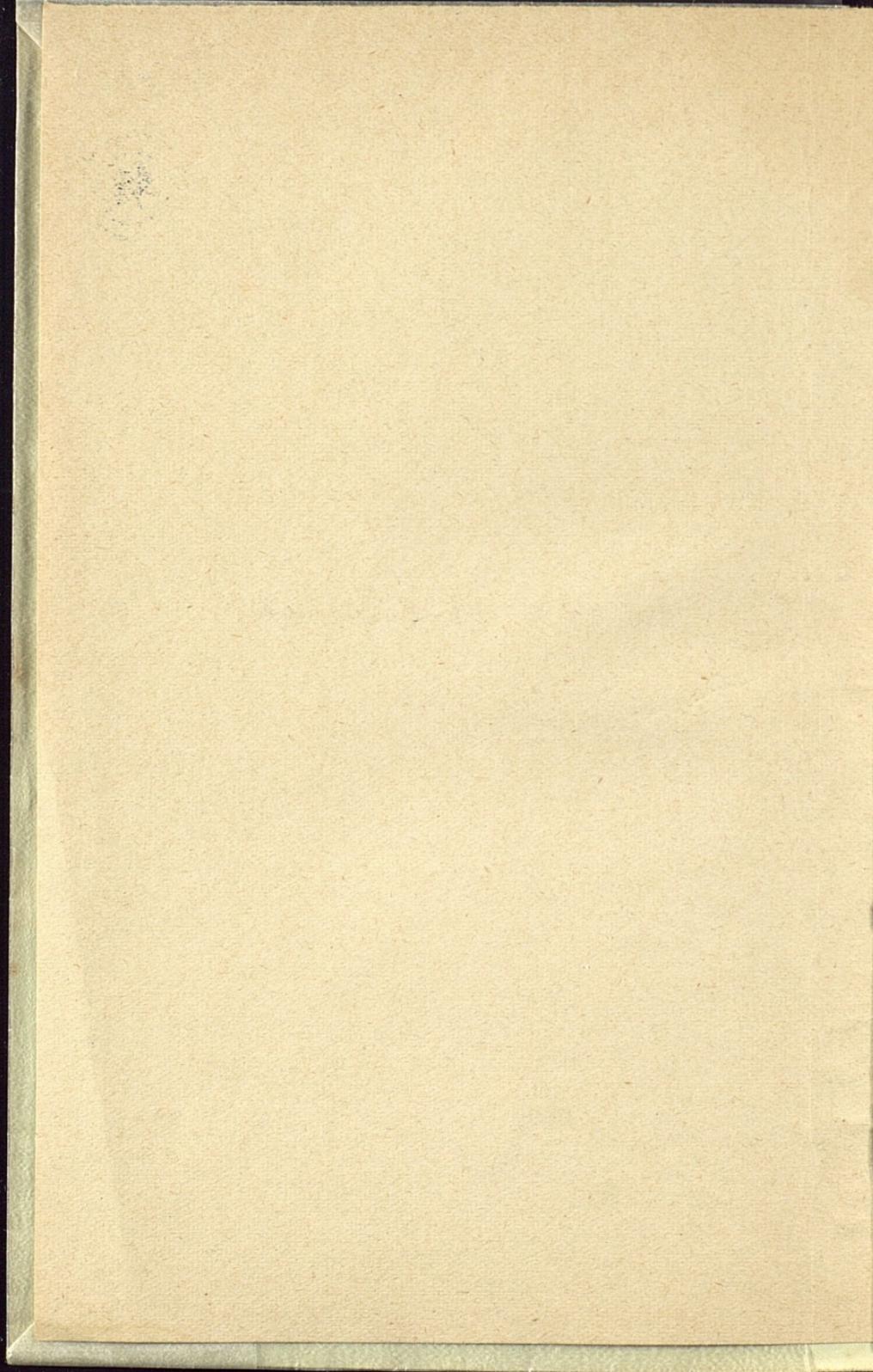


Librairie Théâtrale - Paris
Editions "Labor", - Bruxelles



#350 1393





M.L.T.A 1393



LE DUC DE BACCARA

DU MEME AUTEUR :

- LES CHARNEUX, roman (Lacombez, éditeur, réédition à la Librairie moderne) (épuisé).
- CONTES A MARJOLAINE, un volume de nouvelles (idem-idem).
- LA FERME AUX GRIVES, roman, 2^e édition (chez Ollendorf, Paris) (épuisé).
- LA DEFENSE DU BONHEUR, un acte en vers (idem-idem).
- NOUVEAUX CONTES A MARJOLAINE (Félix Juven, éditeur, Paris).
- « ZIEVEREER », 15^e édition (Editions des Etablissements Généraux d'Imprimerie, 14, rue d'Or, Bruxelles).
- « KROTT ET C^{ie} », 14^e édition (idem).
- « ARCHITEK », 9^e édition (idem).
- A LA BOULE PLATE, BRASSERIE-ESTAMINET, mœurs bruxelloises, 2^e édition (Editions de la *Belgique Artistique et Littéraire*, 26, rue des Minimes, Bruxelles).
- LE CONSERVATEUR DE LA TOUR NOIRE, mœurs bruxelloises (épuisé).
- LES X JAVELLES, mémoires d'un conducteur de malle-poste (Association des Ecrivains Belges, Bruxelles) (épuisé).
- POURQUOI PAS ? PENDANT L'OCCUPATION : la vie bruxelloise d'août 1914 à novembre 1918, 13^e édition (Editions de *L'Expansion belge*, 4, rue de Berlaimont, Bruxelles).
- CONTES NARQUOIS DE L'OCCUPATION (Editions de l'Imprimerie Industrielle et Financière, 4, rue de Berlaimont) (épuisé).
- LA MEUSE, DE NAMUR A DINANT (Editions du Touring Club).
- LA CHANSON DE LA RIVIERE (Editions de l'Imprimerie Industrielle et Financière, 4, rue de Berlaimont, Bruxelles).
- TARTARIN EST DANS NOS MURS, mœurs montoises (Renaissance du Livre).
- LE COMMANDANT GEDEON GARDEDIEU (idem-idem).

Pour paraître prochainement :

LE CREPUSCULE DE GARDEDIEU (idem).

GEORGE GARNIR

LE DUC DE BACCARA

PRÉCÉDÉ DE

Le Théâtre Belge gelé



Librairie Théâtrale
■ 3, Rue Marivaux ■
PARIS

|| Editions " Labor „
12, Rue des Colonies
BRUXELLES

JUSTIFICATION DU TIRAGE

L'édition originale de cet ouvrage comprend:

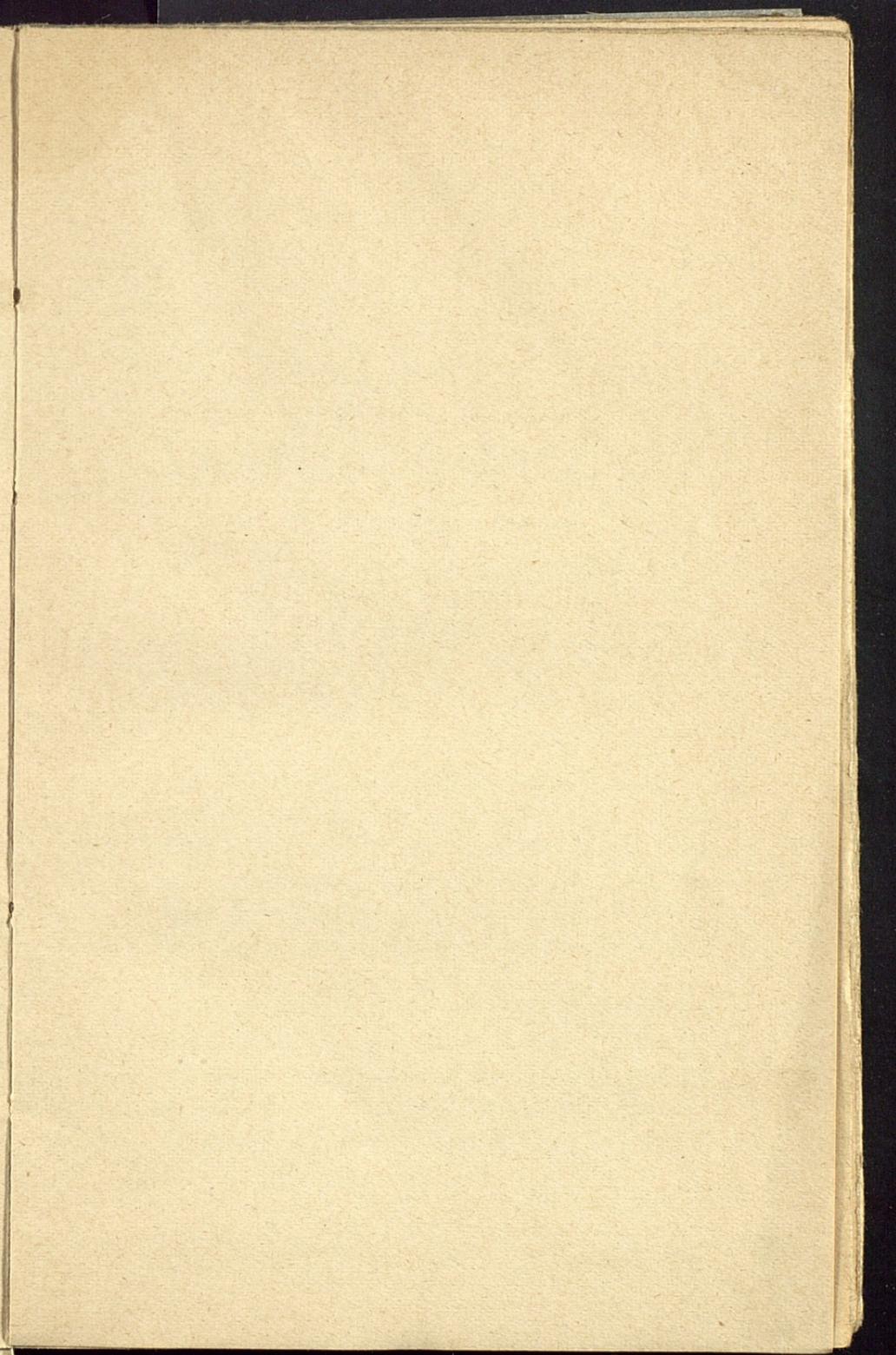
25 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de I à XXV.

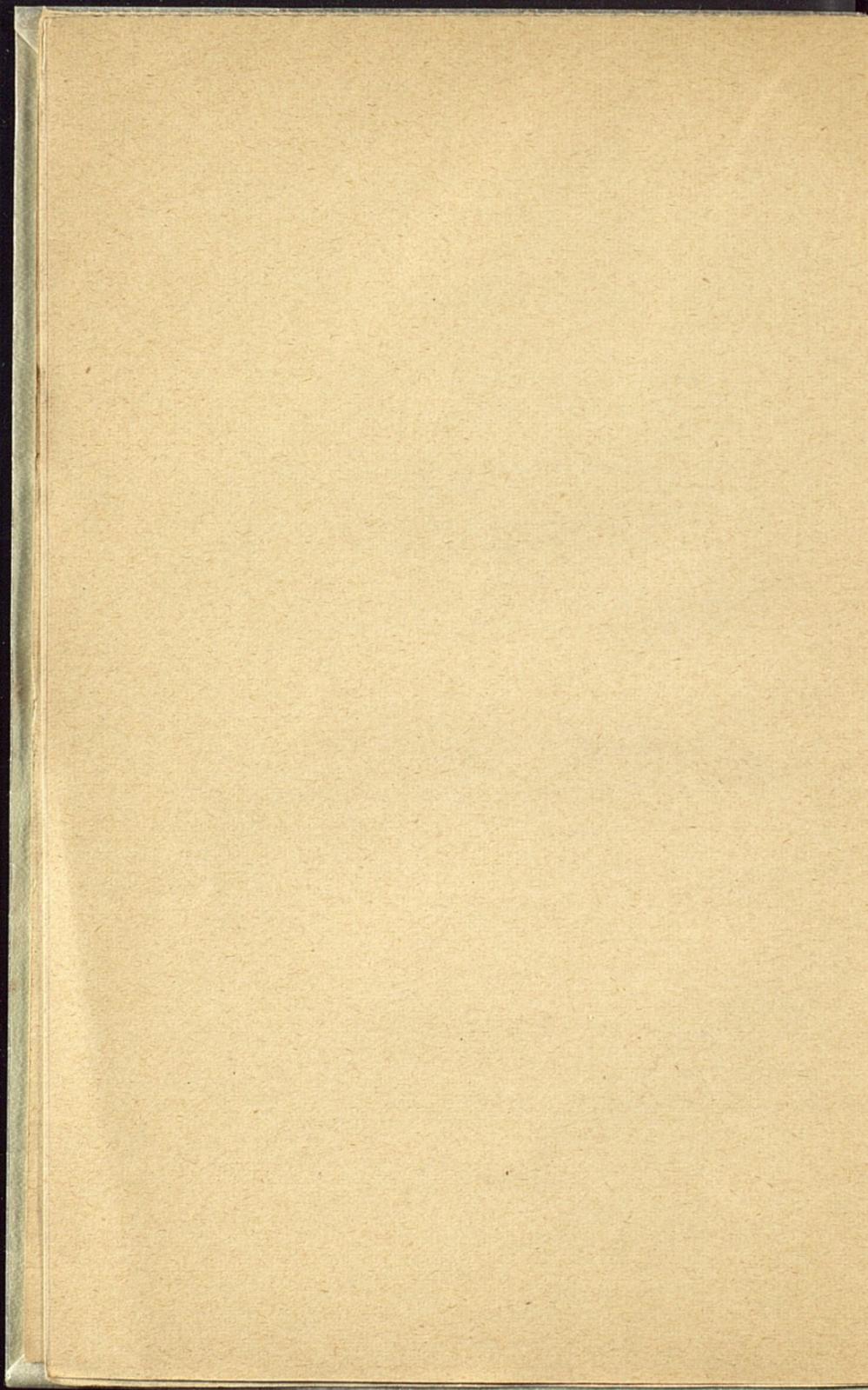
1.100 exemplaires sur papier bouffant des Usines Godin, à Huy (Belgique).

100 exemplaires sur papier bouffant des Usines Godin, à Huy (Belgique), réservés à la Presse.

Le présent exemplaire appartient à l'édition originale dont le bon à tirer a été donné le 30 janvier 1932

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.





LE DUC DE BACCARA

et le théâtre belge
d'expression française

L'histoire du Duc de Baccara vaut d'être contée, non que ce personnage au blason dérisoire possède quelque titre particulier à l'attention des foules, mais parce qu'elle offre un magnifique témoignage de la situation faite en Belgique aux auteurs dramatiques.

Avec un os de mamouth, les naturalistes reconstituent un mamouth complet; avec ces quelques considérations sur les tribulations du Duc de Baccara, celui qui écrira l'histoire de la littérature en Belgique sera documenté

sur la situation du théâtre belge au début du XX^e siècle.

En ce temps là, quand un auteur belge avait fait une pièce, ses yeux ingénus se tournaient vers le théâtre du Parc. Ce théâtre avait, assurait-on, l'obligation de jouer, par saison, un certain nombre d'actes belges : les uns disaient quatre, les autres six, d'autres dix. Que si vous demandiez à la ville de Bruxelles, propriétaire du Parc, communication du cahier des charges, les bureaux vous répondaient que ce contrat avait été lardé, au cours des âges, de tellement de coups de canif que le contrat de mariage de Messaline eût été, à côté de lui, un parchemin tout neuf.

Bien mieux: on n'est pas même d'accord, à l'heure où nous écrivons, sur le point de savoir si le théâtre du Parc est subventionné. Les directeurs ont toujours soutenu qu'il ne l'est pas, vu qu'ils ne touchent de subvention ni du gouvernement, ni de la ville. Le reste de la création leur répond que le prix dérisoire auquel la ville donne à bail l'immeuble et ses dépendances — une vingtaine de mille francs — équivaut à un subside permanent; il illustre cette affirmation d'un exempté typique : le Parc a une clien-

tèle traditionnelle et fidèle, recrutée dans la bonne société bruxelloise; or, la Scala, qui n'a aucune clientèle et passe du cinéma au théâtre et du théâtre au cinéma, se loue trois cent cinquante mille francs par an.

Au temps dont nous vous parlons — c'est-à-dire un peu avant la guerre — en dehors du Parc, point de salut pour l'auteur belge! Il y avait bien les Galeries, ancien théâtre d'opérettes que l'initiative de Franz Fonson venait de transformer en scène de comédie; mais le nouveau directeur ne comptait que sur les succès consacrés à Paris et il eût été vraiment excessif de lui demander, puisqu'il marchait sans subvention aucune, de grever sa jeune entreprise du risque de pièces n'ayant pas fait leurs preuves.

Tous les ans, à la fin de la saison, le directeur du Parc faisait annoncer dans les journaux qu'il emportait à la campagne, pour les lire, une cinquantaine de manuscrits. Il voulait les étudier au frais, sous les arbres. Mais, vous savez, la campagne, l'herbe tendre, le soleil, tout cela vous invite au repos... Bref, on ne sait pas si le directeur feuilletait quelquefois les pièces emportées, mais ce qui est acquis, c'est qu'il les jouait rarement. Quand le gouvernement lui don-

nait un subside « spécial » ou qu'un groupe de mécènes le garantissait contre le déficit, le Parc entreprenait parfois un « Cycle belge ». En dehors de cela, il montait, par saison, un ou deux spectacles « nationaux ». Ces spectacles avaient en moyenne, deux représentations; l'affiche qui annonçait au public leur naissance, lui annonçait aussi leur mort : la pièce qui devait leur succéder était fixée pour le surlendemain. Cela paraît difficile à croire, mais il en est cependant ainsi: la direction condamnait la pièce sans appel, sans même attendre le jugement du public. Vous pensez bien que celui-ci, aimablement averti, se gardait de se déranger : la pièce se jouait devant les critiques et les amis, les uns et les autres échangeant, dans les entre-actes, des propos attristés.

Nous avons toujours regretté que, poussant cette macabre plaisanterie jusqu'au bout, le directeur n'ait pas cru devoir délaissier, en faveur des auteurs belges, la forme habituelle de l'affiche pour la remplacer par cette rédaction :

« La Direction du Théâtre du Parc a l'honneur de vous annoncer le décès de X... pièce en trois actes de M. Y., auteur belge, morte à la fleur de l'âge, après deux repré-

sentations, munie des subsides de la ville de Bruxelles.

» Ni fleurs ni couronnes.

» Priez pour elle. »

Si, contre toute attente directoriale, la pièce avait quelque succès, jamais elle n'était reprise. Les pièces belges du Parc meurent et ne ressuscitent pas. Aucune des comédies de Van Zype (sauf peut-être une exception, je n'en suis pas sûr) ne fut remise à l'affiche de ce théâtre.

Les pièces de Van Zype furent cependant toujours accueillies avec la plus grande faveur par la critique et souvent par le grand public; traduites en italien, en anglais ou en polonais, elles portèrent à l'étranger plus d'une fois le nom de l'auteur et y firent connaître notre théâtre; à Bruxelles, une fois « jouées », on ne les revoyait plus.

Il arriva deux ou trois fois, en vingt ans, qu'une pièce belge atteignit une demi-douzaine de représentations, voire la douzaine entière; alors, tandis que l'orchestre des communiqués embouchait ses trompettes et sabrait ses violons, le directeur montait au ciel dans une gloire, éventé par l'aile de chérubins tricolores, dont le chœur célébrait son patriotisme éclairé.

Quant au gouvernement, il s'applaudissait d'avoir encouragé l'art dramatique en Belgique et décorait le directeur et le concierge.

Pendant ce temps, ceux de nos auteurs qui avaient du talent, et que ces saturnales de la médiocrité rebutaient, ceux qui avaient quelque chose à dire ou à chanter, filaient sur Paris : de Croisset, Hennequin, Kistemaekers, Maeterlinck, Demasy, etc.; — les autres, dans la stérile attente d'une aide intelligente et bien intentionnée, gardaient leurs œuvres par devers eux : Giraud et Gilkin connurent des années de complet dé-laissement ; Eckhoud confiait ses pièces à des sociétés d'amateurs ; Van Leerberghe attendit que son Eve fît le crochet par Paris pour arriver à Bruxelles.

Fonson, né malin, avait compris, lui, que l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même; dans les deux théâtres dont il était directeur, il donnait, avec une interprétation habilement choisie et après des répétitions consciencieuses, les pièces qu'il écrivait en collaboration avec Wicheler.

Tenez pour assuré que si le Mariage de Mademoiselle Beulemans avait été représenté au Parc, la pièce, montée à la bousculade, coincée entre deux spectacles d'auteurs

français et annoncée à l'affiche pour trois représentations, eût été grossir le nombre des croix de bois dont est planté le cimetière des auteurs belges.

Ainsi, devant les espoirs ou les ambitions de ceux de nos écrivains que tourmentait le démon de la scène, le Parc s'érigeait comme un donjon: il fallait, pour devenir auteur dramatique en Belgique, en franchir les fossés et en forcer les portes.

Quatre fois, dans ma vie d'homme de lettres, je tentai cette folle entreprise. J'ai raconté ailleurs avec quel résultat; souffrez que je reprenne ce récit sur nouveaux frais. ma cause personnelle est chétive et ne vaut ni qu'on s'y arrête, ni que je la défende, mais elle est exemplative de la « grande pitié », chez nous, des écrivains de théâtre.

C'est en l'an 1900 après Jésus-Christ — ça ne me rajeunit pas, ni lui non plus, — qu'auteur de multiples revues, spectacles éphémères sur lesquels l'oubli définitif tombe avec le rideau de la dernière représentation, je chargeai pour la première fois mes épaules de la croix d'une modeste comédie en un acte.

Ayant mis sur pattes un acte en vers, intitulé La Défense du Bonheur, j'en passai le manuscrit au directeur du Parc qui s'empressa de ne pas le lire. Sans doute La Défense du Bonheur n'eût-elle jamais connu le plateau — ce qui n'eût pas empêché les petits pois de pousser — si les hasards d'une tournée n'avaient amené, à Bruxelles, pendant l'été de la même année, Sarah Bernhardt.

Gérard Harry, l'ayant priée à déjeuner chez lui, lui parla de mon acte. Sarah Bernhardt me dit simplement : « Venez me l'apporter le plus tôt possible au Grand Hôtel ». Je fis recopier mon brouillon — et le cœur me battait un peu en me rendant le surlendemain au Grand Hôtel... Sarah était partie le matin même pour Belle-Isle. Or, vingt-quatre heures après, ce télégramme m'arriva qui me frappa d'une joie stupéfaite : « Je montrerai votre pièce à Paris dès mon retour ».

Dès la réouverture de son théâtre, elle présida elle-même aux répétitions ; elle passa une après-midi tout entière à planter le décor et une autre à régler l'éclairage; elle fit le sort le plus enviable à ce petit acte, où balbutiait la gaucherie d'un débutant émerveillé

de sa fortune : les trois rôles principaux étaient confiés à Renée Parny, Madeleine Dolley et Charles Le Marchand.

Le Parc volant, dès lors, par-dessus la frontière, au devant de la Défense du Bonheur, la mit à l'affiche avec une pièce de Valère Gille — et j'écrivis au directeur, suivant l'usage, une belle lettre où je le remerciais et le félicitais « du fond du cœur » de son dévouement, une fois de plus acquis, à la cause sainte du théâtre belge.

Ce fut ma première rencontre sur la scène avec le directeur du Parc.

Quelques années après — en 1908 — il m'arriva une chose extraordinaire et assurément unique dans les annales du Parc : le Parc me commanda une pièce ! Vous avez bien lu : le Parc me commanda une pièce !

Causant un soir avec le directeur de ce théâtre de la revue de fin d'année qui faisait florès chez nous — je n'en ai jamais eu une, à Bruxelles, qui n'atteignît pas cent représentations et Dieu sait si j'en ai commis ! — il m'arriva de lui dire que la revue ne devait pas se confiner dans la farce, la danse, la culbute et les décors, qu'on pourrait tenter de la vivifier en la frottant d'un

peu de littérature, la tirer de l'office et de l'antichambre et lui meubler un cabinet à l'entresol. Cette idée là n'était pas neuve : Théodore de Banville y avait pensé, qui écrivit le Feuilleton d'Aristophane ; elle n'était pas sottie non plus, puisque — l'on sait avec quel succès — Rip et Bousquet l'ont exploitée et qu'en 1928, la Revue, sous la direction Gémier, fit son entrée à l'Odéon. Le Parc, avec sa clientèle plus compréhensive qu'ailleurs, plus apte à marquer un effort et à l'encourager, s'indiquait comme terrain d'épreuve. Au Parc, permission d'échapper aux scènes populaires traditionnelles ; permission de traiter, sans le grossissement obligé des théâtres de genre, des sujets de portée générale, des épisodes intéressant directement le monde des arts et des lettres... Enfermer des scènes plus « écrites » dans une intrigue ingénieuse, au moins d'intention, ce serait améliorer un art minoritif et pimpant, y remplacer la caricature par le dessin.

Reding se décida à tenter l'aventure. Il me proposa seulement une collaboration parisienne. Je l'acceptai avec transport : celle de Maurice de Waleffe, belge comme moi, mais à qui une comédie écrite avec

Francis de Croisset, je crois, avait déjà assuré la notoriété à Paris.

De cette collaboration il résulta trois actes. Quand ils furent terminés, nous convînmes, tous les trois, que ce n'était pas ça : ça ne « collait » pas. Tandis que de Walleffe retirait, pour la transformer et la faire servir à d'autres fins, uniquement parisiennes celles-ci, sa contribution à la pièce, je recommençai le tout sur nouveaux frais à la demande du directeur du Parc.

La nouvelle pièce fut lue, auteur et directeur présents, à un « aéropage » d'éminents critiques bruxellois; à la suite de quoi la première fut fixée pour la traditionnelle « Soirée de Gala » de la Presse belge et choix fut fait des principaux interprètes.

Pourtant, le directeur du Parc hésitait. Il lisait, relisait, annotait, ajoutait des béquets. A mesure que le moment fixé pour la première approchait, il perdait son entrain...

Finalement, il me proposa de jouer uniquement le troisième acte en fin de spectacle, c'est-à-dire l'acte de revue proprement dit. Il affirmait que nous irions longtemps; il me promit un décor neuf : il me demandait seulement de mettre mes personnages de revue en habit noir et en costumes de

soirée — ce que je déclarai à peu près aussi logique que de jouer le Monde où l'on s'ennuie en costumes de revue.

Je le remerciai donc de cette « combinaison » et la déclinai : ce que j'avais voulu — ce que nous avions voulu, d'intelligence, au début — c'était intercaler une revue dans un cadre de comédie. Je laissai au directeur le soin superflu de me dire que les mobiles qui dictent la conduite des hommes en général et la marche du répertoire en particulier, sont souvent plus forts que les désirs ou les volontés de la direction. Je lui fis seulement remarquer qu'il aurait pu s'aviser de cette vérité éternelle quelques mois plus tôt ; que la vie est courte et qu'il faut beaucoup de temps pour écrire trois actes — même et surtout quand ils ont été « commandés » ; qu'enfin, si on ne livrait jamais bataille qu'avec la certitude de vaincre, une mortelle paix règnerait ici bas.

Au total, nous nous affirmâmes, face à l'impartiale Histoire, que nous étions l'un et l'autre désolés : lui, de ne pas me faire le plaisir de jouer ma pièce ; moi, d'avoir cru, un moment, qu'il aurait pu, l'ayant désirée de concert avec moi, la jouer par

esprit de combativité, si ce n'était pour des raisons d'amitié personnelle.

Je conservai donc sur ma table de travail trois grands diables d'actes à qui il ne manquait pas un bouton de guêtres et qui, équipés spécialement pour le Parc, ne pouvaient se présenter à Bruxelles dans un autre théâtre.

Notez que si le Parc avait eu affaire à un auteur étranger, celui-ci n'eût pas manqué de lui intenter un joli petit procès pour l'obliger ou à jouer la pièce ou à payer un dédit. Hélas, un auteur belge, dans la mentalité alors courante, devait s'estimer déjà fort honoré qu'on lui eût fait la commande d'une pièce, quitte à ne pas la lui jouer.

Du temps coula au sablier du Temps et je formai un beau matin l'in vraisemblable projet d'essayer de forcer une troisième fois les portes du Parc.

J'avais eu la bonne fortune de faire recevoir, à Déjazet, une pièce bruxelloise qui y fit 150 représentations, peu après que Fonson et Wicheler eussent prouvé, de façon décisive, avec le Mariage de Mademoiselle Beulemans, qu'une pièce inspirée de nos mœurs locales pouvait prendre place à l'affiche des théâtres de Paris. J'osai

croire que le Parc n'estimerait par forligner en montant une pièce de ce genre.

En mai 1913, donc, mon vieil ami Léopold Courouble et moi lûmes au directeur du Parc, une pièce bruxelloise en trois actes dont certains épisodes — les meilleurs, à mon sens — étaient empruntés au cycle des Kaekebroeck. Le Parc la refusa et Courouble, découragé, abandonna la partie. Je supprimai de la pièce tout ce qui venait des Kaekebroeck et Fonson (j'en parlerai plus loin), monta la pièce à l'Olympia; le succès interrompu par la clôture de la saison 1913-14, fut tel qu'un communiqué de Fonson annonça que l'Olympia reprendrait, en septembre, la dite pièce...

Hélas, en septembre 1914, un seul théâtre fut ouvert: ce fut le théâtre de la guerre.

Et de trois!

Je raconterai par la suite comment le Parc ne joua pas le Duc de Baccara.

Et de quatre!

Avant de conclure, notez qu'il n'y eut jamais, entre le directeur du Parc et moi, de différend d'ordre personnel et voyez que, compte fait, sur dix actes que présenta au théâtre du Parc un homme de lettres chevronné, un seul acte fut joué... après

l'avoir été sur une des premières scènes de Paris ; trois furent refusés qui furent fort bien accueillis sur une scène de comédie concurrente et non subsidiée ; trois autres ne furent pas joués, alors que la direction du Parc avait fixé la date de la première et arrêté l'interprétation ; trois autres enfin, choisis, par un comité du gouvernement chargé de désigner les spectacles belges pour lesquels était alloué un subside spécial, furent écartés, comme vous le verrez plus loin, dès que les circonstances permirent d'éluder la décision officielle.

Imaginez aussi ce que durent penser les auteurs belges quand ils lurent un jour cette tranquille déclaration du directeur à un interviewer complaisant : « C'est une justice à rendre au directeur du Parc que, depuis plus de vingt ans, il a mis à la scène toutes les pièces belges qui méritaient quelque attention ».

Je sais que ce directeur a employé, pendant ses vingt-cinq saisons théâtrales, une formule clichée pour se couvrir des réclamations des auteurs qu'il a joués en ne les jouant pas : « On ne saura jamais, aimait-il à dire, combien un directeur de théâtre peut amasser de haines sur sa tête, à raison

des pièces qu'il a refusées! » C'est un mot farce. Il me sera permis de ne pas entrer dans cette conception simpliste: d'un côté la sérénité directoriale assise sur son trône de justice ; de l'autre, l'incompétence, la rancune et l'indignité de l'auteur.

Un écrivain dramatique ne devient pas nécessairement aigri, prétentieux et malfaisant, parce qu'il est en désaccord avec un directeur. Et, si habitué que soit ce dernier à se faire appeler éminent et distingué par ses joueurs de flûte, on serait tout de même un peu niquedouille de voir en lui le super-homme dont les jugements sont sans appel et de qui la souveraine compétence pulvérise, dès la prise de contact, l'auteur qui ne s'incline pas.

Ah! ces vieilles histoires du Parc! je croyais les avoir oubliées pour toujours — mais, à l'heure où, s'inquiétant avec plus de clairvoyance du sort de nos auteurs dramatiques, on cherche à bien poser les données du problème, il n'est pas inutile de rappeler les tribulations stériles qui détournèrent de la scène plus d'un écrivain belge.

Cela dit, passons au récit édifiant et rigolo des avatars du Duc de Baccara.

Ce gentilhomme riche, qui ne fut présenté au public qu'en 1928, vit le jour, en 1910, au Cap Ferrat. Il vous en souvient, Souguenet : vous le vîtes étendu sur la table d'opérations, dans une des petites chambres que nous occupions au fond du jardin de l'hôtel Montfleuri, au temps béni des vacances d'hiver. En levant le nez, on voyait par la fenêtre des mandariniers affichant de chétifs globes jaunes-verts, des sentiers cailloutés et ces balustrades de ciment qui ne sont belles qu'au clair de lune. Ces jardins des petits hôtels de la Grande Bleue ont tous la même flore : œillets montés sur porte-plume, géraniums pleureurs à tiges vermiculées, roses pauvres, bougainvilliers aux feuilles fripées et qu'on dirait trempées dans du jus de groseille. Mauvaise augure pour un nouveau-né : à fleurs malingres, épines dures...

A l'heure où le Duc fit son apparition dans ce jardin, le gouvernement avait institué une commission, présidée par Ed. Picard, chargée de désigner des pièces qu'elle jugerait dignes de la représentation ; un subside de 25.000 francs, je crois, était

alloué, à cette occasion, à la direction du Parc.

Le 2 février, je présentai le Duc de Baccara à cette commission. J'ai toujours été incapable de lire une pièce de moi ; il me semble tout de suite que je cabotine et je perds tous les moyens dont doit user un lecteur. Mon ami Maurice Lefèvre et sa fille lurent la pièce à la commission et, aussitôt après, le secrétaire: M. Prickaert, m'écrivait:

« Ces messieurs (du comité de lecture) m'ont chargé de vous faire savoir que votre pièce, immédiatement après sa lecture, a été classées parmi celles qui méritent d'être mises à la scène ».

Plusieurs pièces, retenues par le même comité, furent jouées pendant la saison 1913-1914. Mais pas la mienne. La fin de la saison régulière arriva sans qu'on pût lui trouver place.

De ce fait, le chemin qu'essayait de se frayer le Duc de Baccara vers le Parc dévia. Par un crochet assez imprévu, il s'infléchit vers l'Olympia, que Fonson dirigeait en même temps que les Galeries.

C'est toute une histoire.

A peine au sortir de l'enfance — dix-sept

ans à peine nous comptions — Fonson et moi n'avions jamais pu demeurer plus d'une heure ensemble sans nous disputer. Quand, étudiant, il mettait en scène des revues universitaires; quand, journaliste, il grattait du papier au même journal que moi, nous ne laissions échapper aucune occasion de nous sauter dessus. Nous pratiquions ce sport avec une égale allégresse. Notre cher et vénéré patron Gérard Harry en sut quelque chose, qui eut longtemps, dans sa rédaction du Petit Bleu, ces deux fauves déchaînés.

Combien de fois, avec un air paternel et un cœur d'ami, s'efforça-t-il de nous persuader que les hommes en général et les journalistes en particulier sont faits pour vivre en société et non se comporter comme des gorilles dans la forêt primitive! Nous lui donnions raison; nous lui jurions de nous aimer toujours et le lendemain, nous reprenions la massue de l'ancêtre.

Un jour — c'était en 1913 — que nous étions attrapés plus que de coutume, il nous parut que du sang pouvait seul laver une offense réciproque (quelle offense? je jure que je n'en sais plus rien...) Nous allâmes sur le pré, bien résolus, chacun, à en

finir. Nos appétits sanguinaires se calmèrent au grand air, sur les hauts plateaux de Meuse, entre Agimont et Givet : Fonson fut très heureux de ne me faire qu'une piqûre et moi je le fus encore plus de ne pas lui en faire du tout. Et ce fut un des plus beaux jours de la vie de Harry.

Quand nous nous fîmes serré les mains sur le terrain, j'eusse donné tout au monde pour être agréable à Fonson et Fonson se creusait la tête pour savoir comment il pourrait me faire plaisir.

A quelque temps de là, il me dit avec son meilleur sourire :

— Tu n'aurais pas quelquefois par hasard trois actes que je pourrais jouer à l'Olympia?

J'eus un éblouissement et je sentis que, dans son tiroir, le Duc de Baccara remuait.

— Justement, par hasard, répondis-je...

Et je lui refilai le Duc, trois actes merveilleux, propres à faire la fortune du directeur assez intelligent pour les monter.

— Envoie-moi ton manuscrit, me dit Fonson, je le lirai ce soir.

Il lut le manuscrit et m'écrivit :

« Mon cher Ami,

... Tu as tué l'intérêt de ton œuvre en tuant, à la fin du premier acte, le personnage principal. Car il a beau ne pas apparaître pendant ce premier acte, c'est l'homme au milliard qui est le pivot de ta comédie. Tartufe arrive tard, mais il arrive — et comment ! Toi, tu promets pendant tout un acte au spectateur un type épataant pour nous le servir en petits morceaux sous une auto. Je souhaite d'ailleurs m'être trompé. Puisses-tu m'en donner le démenti. »

Je lui répondis qu'il avait eu le tort de ne pas lire jusqu'au bout ; que le troisième acte apprend en effet au spectateur que le Duc n'est pas mort, puisqu'il vit encore et que c'est là justement le fin du fin de la pièce, la péripétie qui la rend supérieure à la plupart des pièces qui ont été écrites depuis que le monde est monde.

Sans doute Fonson eut-il à ce moment l'impression que nous allions retourner sur la Haute-Meuse (impression que je commençais déjà à partager) car il rompit sagement les chiens : il planta là le Duc de Bacarra et me joua une comédie bruxelloise — précisément celle que le Parc m'avait refusée deux ans auparavant. Il confia à Wicheler le soin de la mettre en scène et celui-

ci s'exécuta comme s'il était agi d'une pièce à lui — ce dont je lui sais toujours gré.

Tout cela n'avancait guère les affaires du Duc de Baccara. Je me raccrochai au Parc, fort de la lettre du secrétaire de la Commission, sûr que, pour la saison 1914-1915... Mais, en octobre 1914, les Allemands occupaient le théâtre du Parc et ses dépendances, où ils avaient installé un corps de garde. Je ne vais pas jusqu'à dire que Guillaume II, d'accord avec Victor Reding, déclara la guerre pour empêcher ma pièce d'être jouée au Parc, mais dans les joies que je ressentis, quand les Allemands, en novembre 1918, repassèrent cette frontière qu'ils avaient franchie en 1914, pour leur malheur et pour le nôtre, il y avait — pardon, ô ma patrie ! — la joie de penser qu'eux partis, on jouerait le Duc de Baccara !

Et, comble de chance ! aussitôt après l'armistice, un nouveau « cycle belge » fut institué au Parc avec la garantie d'un groupe de mécènes ! Ce second « cycle » s'accrochait au premier par-dessus le fossé de la guerre. Il ne pouvait être douteux pour

personne — surtout pour moi — que le Parc, ayant à faire un choix de pièces belges pour le nouveau « cycle », tiendrait compte de l'avis officiel d'un comité aux lumières duquel il se plaisait à rendre hommage.

Mon ours était placé! il ne restait qu'à fixer le jour de son entrée dans le monde! Ce plantigrade grimpa en conséquence, un joli matin d'automne, l'escalier du bureau du directeur du Parc et lui remit un mot me rappelant à son bon souvenir. Ça ne traîna pas : le brave Martin reçut une réponse lapidaire, une réponse qui prouve qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis en scène (c'était le 1^{er} octobre 1919 — voilà douze ans) :

« Mon cher Georges,

» Toutes les pièces admises par le Comité de lecture et qui m'ont été imposées par lui ont été jouées, il n'y a aucun arriéré. Ce chapitre du théâtre belge est clos. »

» Bonne poignée de mains.

» V. Reding. »

Voilà! Le chapitre était clos! Reding dixit! Clos par qui? Par Reding? Par le

Gouvernement? Par le Comité? Par la guerre? — Ah! cette guerre...

Mon ours resta interloqué devant cette porte fermée. Il s'amusa quelque temps à tambouriner dessus, pour le plaisir personnel de tambouriner ; mais les passants avaient mieux à faire qu'à écouter les protestations d'un ours qui avalait de travers des pilules directoriales que Reding était bien libre, au demeurant, de fabriquer suivant une formule personnelle.

Des amis de Reding m'ont dit par la suite: « Chacun sait les rapports d'affaires qui lient M. Reding à M. Marquet, l'industrie hôtelière épaulant l'industrie théâtrale: Palace-Athénée... M. Reding pouvait-il mettre à la scène une pièce dont le principal personnage est un homme enrichi par l'exploitation des jeux? »

L'objection est une des plus nigaudes qui se puisse imaginer. Elle eût été valable si ma pièce était une pièce à clef. Or, quand elle fut jouée, personne, dans la critique, n'y vit allusion ou malice. Le public ne s'y trompa pas davantage: Dieu sait cependant si la politique, qui fit plusieurs fois

rage autour de M. Marquet, eût dédaigné l'aubaine ! Il y a plus : M. Marquet, renseigné par un de ses amis, quand la pièce fut jouée au Molière, annonça bonnement son intention d'assister au spectacle ; une indisposition l'en empêcha.

Dans toutes les villes de province, quand une tournée vient jouer une pièce où il y a un cocu, tout le Café du Commerce reconnaît en lui le chef de gare. Si M. Reding s'était lié d'amitié avec un diplomate, un pépiniériste ou un marchand de jambons d'Ardenne, est-ce que, de ce fait, tous les diplomates, tous les pépiniéristes, tous les marchands de jambons d'Ardenne, auraient dû être exclus du théâtre qu'il dirigeait ? La Commission gouvernementale de 1913, présidée par M. Picard, avocat en titre de M. Marquet, ne l'avait pas pensé, qui avait rangé ma pièce « parmi celles qui méritaient d'être mises à la scène du Parc ».

N'importe : si M. Reding m'avait opposé ses relations avec M. Marquet, ma courtoisie, qui fut souvent empressée à le servir, lui eût évité toute autre instance de ma part. Mais, puisque Reding désira, sans le dire, se montrer plus marquettiste que son ami

M. Marquet, je rends les armes devant l'amitié.

Le chapitre Parc était ainsi clos, le père du Duc de Baccara, alarmé d'avoir mis au monde un enfant aussi difficile à caser, se prit la tête entre les mains et réfléchit.

Rien à faire à Bruxelles, décidément; mais il y a, en Belgique, d'autres théâtres de comédie. A Liège, notamment. J'ai un vieux frère, à Liège, Olympe Gilbert. Il est échevin des beaux-arts. Un mot à Gilbert. Rendez-vous est pris au théâtre avec le directeur du Gymnase et nous voici à Liège, le Duc et moi.

Le plus aimable des échevins présente le Duc au plus aimable des directeurs. On cause, on rit « à la liégeoise », la soirée passe... Le directeur lira, demain, à tête reposée, et avant la fin de la semaine, il me donnera réponse — une bonne réponse, n'en doutons pas, car ce théâtre souvent fut accueillant aux auteurs belges : ma pièce est reçue, c'est « couru » !

A la fin de la semaine, lettre catégorique: « Mille regrets, impossible ». Pourquoi ? Parce que la troupe du Gymnase exploite,

en été, le théâtre de Spa, qui entretient les meilleurs rapports avec le Casino. Il n'est plus question de M. Marquet. C'est la clientèle des joueurs de Spa qui est en cause : on ne peut déceimment leur présenter une satire sur le monde du jeu. Le directeur me le dit avec franchise. Je reconnais qu'il a raison.

Le Duc de Baccara tombe pour la quatrième fois.

Plus c'est difficile, plus je m'obstine...

Désormais mon âme a son secret, ma vie a son mystère, un projet criminel à tout jamais conçu...

Quand le théâtre du Marais, fondé par Delacre s'ouvrit, mon cœur s'ouvrit aussi — à l'espérance!

Delacre, émule des Lugné-Poë et des Copeau, dans ce Bruxelles qui, comme une ville de province, était soumise au régime des tournées, tentait de présenter, « sur un plateau neuf », des pièces qui ne fussent pas uniquement des coucheries et dont le seul mérite ne consistât pas dans le prestige et le talent de l'interprète principal. Poète, directeur, metteur en scène, comédien, auteur dramatique, il ne faisait pas, comme

on dit, le métier d'un autre ; les ventres dorés ne l'impressionnaient que pour autant qu'il trouvât chez eux une aide utile à ses réalisations d'art. Quelque chose d'invigorant souffla sur le théâtre bruxellois quand il ouvrit les portes de la salle de Patria. Avec lui, on pouvait échanger des idées ; il avait le respect du théâtre et de l'effort des écrivains, ses frères.

Un beau matin, il déballa donc un objet oblong, enveloppé dans du papier gris, qu'une main inconnue avait déposé dans sa boîte aux lettres : c'était le manuscrit du Duc de Baccara ! Un peu pâle, il ouvrit le cahier, et il lut — parfaitement, il lut ! Il lut avec attention, réfléchit, prit une plume et m'écrivit :

THEATRE DU MARAIS

23, rue du Marais
Bruxelles

Le 2 janvier 1922.

Cher Monsieur Garnir,

Je me suis empressé, dès réception de votre manuscrit, de lire votre pièce dont le très réel intérêt, l'action vive et variée, ainsi que l'attachante psychologie m'ont vraiment fait passer

un bon moment ; je regrette toutefois ne pouvoir à l'heure actuelle m'y intéresser autrement qu'au simple point de vue littéraire, en dehors des activités, du moins prochaines, du théâtre du Marais.

J'ai mûrement réfléchi, croyez-le, à la question et ce n'est pas sans crève-cœur que je me vois obligé de vous répondre comme je le fais ; mais bien plutôt dans l'intérêt même de votre œuvre que dans celui du théâtre nouveau auquel, je ne voudrais rien voir faire qui ne fût dans ses forces et ses moyens.

Je me vois bien contraint de constater, à mon vif regret, que cette pièce dépasse pour l'instant ce que ma troupe peut donner. Il y a deux rôles spécialement qui sont d'une difficulté capitale, si capitale que votre œuvre me paraît vouée à un échec certain en ne s'assurant point les interprètes qu'exigent ces deux rôles ; sans parler même d'une réelle, véritable, véritable et typique ingénue que je n'ai point, les rôles de Robert Fortier et de Madame Fortier demandent des comédiens doués de qualités exceptionnelles, en ce sens qu'à la force et au pittoresque, il leur faut ajouter un tact incontestable sans lequel, croyez-moi, la pièce verserait aussitôt dans le plus déplorable mélodrame, ce que, ni vous ni moi, ne souhaitons.

La distribution de ces rôles, est à ce point délicate, que je vois peu d'artistes, même sur les meilleures scènes de Paris, à vous citer pour ces rôles. Je ne vois pas au Vieux Colombier, par exemple, qui possède une troupe deux fois

plus importante que la mienne, ceux qui les pourraient jouer.

Je ne puis songer pour Fortier, qu'à des comédiens de première force, dont le prestige ne soit pas un instant douteux, comme Guitry, Huguenet ou Krauss, par exemple.

Quant à Madame Fortier, dont les origines douteuses doivent être indiquées avec une extrême réserve et loin de tout souvenir de Madame Angot ou de Madame Pont-Biquet, je ne vois personne pour ce personnage. — Peut-être Cheirel ?

Tout ceci, cher Monsieur Garnir, ne m'empêchera pas, croyez-le, de garder pour l'avenir cette œuvre si intéressante en perspective ; pour l'instant je ne puis y songer.

Je comprends fort bien, d'autre part, que vous ne puissiez rester dans le vague et je ne veux à aucun prix vous immobiliser. Voulez-vous donc me permettre de ne rien oublier et de vous reparler de ce projet, lorsque je me sentirai à même de le mener à bien ?

Croyez une fois de plus, je vous en prie, à mes regrets les plus sincères et agréés, Cher Monsieur Garnir, mon souvenir le plus cordial.

Jules DELACRE.

Voilà qui s'appelait parler. Avec Delacre au moins, on savait à quoi s'en tenir : on n'avait que... la peine de lui donner raison. Je lui répondis, dans la sincérité de mon âme, que j'étais tout à fait de son avis.

Le Duc de Baccara tomba pour la cinquième fois.

Or, à ce moment, un doute naquit en moi et ne fit que grandir : je me demandais si ma pièce n'était pas une mauvaise pièce, si tous les directeurs qui l'avaient écartée ne m'avaient pas bercé de prétextes pour cacher à mon amour-propre ou à ma présomption sa dangereuse médiocrité. Je cherchai un juge parmi les maîtres et je songeai tout de suite à la fidèle amitié de Francis de Croisset.

Notre mémoire, pour fixer l'image d'une personne qu'elle évoque, choisit tel moment qu'il lui plaît de la vie de celle-ci : je vois toujours de Croisset tel qu'il était à dix ans, tout mince, tout fluet, tout gentil, sautillant, gai, avec un air d'oiseau sortant du nid, battant de la paupière devant le soleil et sachant déjà où picorer. Il écrivait des pièces de théâtre ; quand ça rimait, c'est que c'était en vers ; des fois ça ne rimait pas, c'est que c'était de la prose. Sa famille s'inquiétait de ce flirt avec la muse, qui le détournait de Cornélius Nepos ; mes

vingt ans et mes revues de l'Alcazar me conférant l'autorité d'un mentor, l'un des oncles de de Croisset m'avait chargé de « décourager » son neveu (je n'y ai pas réussi, je le dis froidement). Le genre de prédilection du jeune dramaturge était la féerie à grand spectacle ; il en avait plein un cahier d'écolier. L'une d'elles s'appelait si je ne me trompe : L'Ile de la folie. La féerie cingalaise était là en germe. C'était l'histoire merveilleuse d'un prince merveilleux dans des décors merveilleux, avec ballets de bayadères et chœurs de guerriers...

Vous tous qui, étant au collège, avez « fait une pièce », vous souvient-il de la joie que vous avez éprouvée quand pour la première fois, vous avez écrit les mots : « Estelle sort au premier plan, côté jardin » ou « le rideau tombe lentement » ? On est pareil aux enfants de chœur qui s'imaginent célébrer la messe parce qu'ils disent des choses en latin : pour avoir usé de la langue des coulisses, on a pris rang parmi les auteurs dramatiques ! Estelle, du moment où elle sort au premier plan côté jardin, est l'égale de Dona Sol ou de la Dame aux Camélias, — et le rideau, si les machinistes observent bien les indications de

l'auteur, c'est-à-dire s'ils le font tomber lentement, ne peut tomber qu'au milieu des acclamations. Il y a aussi le manteau d'Arlequin!... Mais un jeune dramaturge en âge d'école, ne touche au manteau d'Arlequin — sauf regrettable présomption — qu'à son deuxième ou à son troisième ouvrage, c'est-à-dire quand il lui semble qu'il a toujours tutoyé Victor Hugo et quand il regrette que Dumas soit mort parce qu'il est privé du plaisir de l'appeler cher confrère...

La première pièce que les jeux de l'imagination ont créée ressemble à la première fillette que l'on a aimée : à l'une et à l'autre on a donné tout son cœur ; au-dessus de l'une et de l'autre on a vu tourner le vol blanc des espoirs ingénus — et ce bonheur fut si grand que l'âge mûr en conserve un souvenir émerveillé.

Mais je n'avais pas besoin d'évoquer ces impressions de jeunesse pour imposer à de Croisset la corvée de lire le Duc de Baccara.

Tout ce que je puis honnêtement vous dire c'est que son avis me rassura. Mais il alla beaucoup plus loin que je ne lui demandais : il m'écrivit tout de suite un mot

dont voici la conclusion : « Je fais parvenir votre manuscrit à Gémier avec une lettre que je fais infiniment persuasive. Cette lettre ne m'empêchera pas de faire une démarche ». Et quelques jours après : « J'ai longtemps parlé avec Gémier hier... »

La conclusion m'arriva quelques jours après sous la forme suivante :

Théâtre National
de l'Odéon

Paris, le 17 avril 1925.

Cher Monsieur,

J'ai lu votre pièce avec un grand intérêt.

Il y a beaucoup de talent dans ces trois actes qui dénotent un réel tempérament dramatique. Ce milieu interlope des casinos et des maisons de jeux est très finement observé, les personnages sont dessinés avec beaucoup de sûreté et de relief, et le dialogue est alerte et juste.

Malheureusement, l'exécution manque parfois d'équilibre, la disparition de Fortier est d'un romanesque qui frise l'invraisemblance, et je craindrais que le public ne comprît pas ce que vous avez voulu prouver.

Cependant, le caractère par trop spécial de cette pièce m'empêche de la retenir. Je suis sûr qu'elle aurait de grandes chances de succès sur une scène des boulevards.

Si vous avez dans vos cartons une pièce qui

vous paraît susceptible de plaire à l'Odéon, vous me ferez plaisir en me communiquant le manuscrit.

Croyez, Cher Monsieur, à mes regrets de ne pouvoir vous accueillir cette fois-ci, et agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments bien sympathiques.

F. GEMIER.

Je me dirigeai, avec curiosité, sitôt cette lettre reçue, vers le boulevard ; je passai plusieurs fois devant les Variétés et la Porte Saint-Martin, avec la certitude d'y voir, sous le péristyle, les directeurs de ces théâtres attendant, la bouche en cœur, que je leur présente le Duc de Baccara; je m'arrêtai même, bien en vue, pendant plusieurs minutes, devant le guichet de la location... Ce fut peine perdue ; aucun directeur du boulevard ne se précipita vers moi...

L'ombre de l'orme s'épaississait; je songeais, seulet, à ma jeunesse studieuse : « tu patule recubans sub tegmine... »

Il ne me reste de cette période que le souvenir de la cordialité de de Croisset — et c'est pour moi un précieux souvenir.

Je rencontraï, à quelque temps de là, à

Bruxelles, mon vieil ami Maurice Hennequin. Il était alerte, jeune, léger, et son rire mêlait la bonne humeur liégeoise à l'esprit parisien. Je jure que, si je lui parlai du Duc de Baccara, ce ne fut pas pour l'attrister par des paroles importunes : ce fut lui qui commença.

Je lui envoyai le Duc à Paris ; il ne s'agissait que de savoir ce que, confraternellement il en pensait. Voici :

*4, Avenue Sully-Prud'homme, VII
Tél. Invalides 09-11*

Mon Cher Garnir,

Je viens de lire ta pièce avec le plus vif intérêt. Elle a de grandes, très grandes qualités : dialogue vivant, spirituel, scènes très habilement conduites, mais elle a, à mon avis, un gros défaut : Fortier ne paraît qu'au troisième acte — le dernier ! Le public ne s'intéresse qu'aux personnages qu'il connaît... Tu me répondras que Tartufe ne paraît qu'au troisième acte, oui, mais Tartufe a cinq actes ! C'est au commencement du deuxième acte qu'on apprendrait la mort de Fortier, et ton coup de théâtre du troisième acte serait beaucoup plus fort si on avait vu Fortier au premier acte. Il est très dur, ce troisième acte, très amer, peut-être même un peu trop pour ce qu'on appelle un théâtre du Boulevard — à part l'Ambigu. L'Odéon était

tout indiqué et je regrette pour toi — et pour lui — que Gémier n'ait pas reçu ta pièce.

Voilà en quelques lignes — et en toute franchise, comme je m'y étais engagé — ce que je pense du Duc de Baccara. Je te renvoie ton manuscrit recommandé, par le même courrier et te serre bien amicalement la main.

Maurice HENNEQUIN.

1^{er} mars 1926.

Je répondis à ce maître constructeur d'intrigues que sans doute il avait raison, que Fortier était prêt à se montrer au premier acte — et que si lui, Hennequin, voulait bien le présenter lui-même et remanier la pièce de façon à enlever au troisième acte quelque chose de son amertume, je me sentirais fier de sa collaboration.

Il me répondit :

4, Avenue Sully Prudhomme
Tél. Invalides 09-11.

Mon cher ami,

Je suis très touché de ton aimable proposition que je ne puis, à mon très vif regret, accepter pour la raison que voici : J'ai des engagements avec Coolus, Véber et Willemetz pour le théâtre Daunou, le Palais Royal et la Michaudière.

Quatre pièces à livrer dont une est à peine commencée ! J'en ai pour deux ou trois ans, et tu comprendras aisément que je ne puis prendre un nouvel engagement. Je me tiens toutefois tout à ta disposition si tu avais besoin de ma vieille expérience.

Encore un mot au sujet de ta pièce... C'est, en somme, une étude de caractère. Eh bien, tu n'intéresseras ton public que si tu montres Fortier au premier acte à l'œuvre. Il faut, à mon avis, que l'idée de disparaître — il ne recule devant rien pour arriver à ses fins —, il faut que cette idée lui vienne dans le courant du premier acte, sans mettre le public dans la confiance... Le spectateur doit être intrigué... Que va-t-il faire ? Le théâtre, a dit Sarcey qui n'était pas une bête, quoi qu'en pensent ses jeunes confrères, le théâtre est l'art des préparations.

Sur ce, mon cher ami, encore tous mes regrets et une bien cordiale poignée de mains de ton vieil ami

Maurice HENNEQUIN.

C'est avec émotion que je relis cette lettre d'Hennequin ; il s'appropriait à écrire quatre pièces « à livrer dans un an ». Un collaborateur inattendu survint qui traça, au milieu d'un acte commencé, le mot « Rideau » — le rideau qui ne se relève plus une fois qu'il est tombé...

Au printemps 1928, mon ami Théo Fleischman et moi conçûmes un projet de théâtre belge; nous nous en expliquâmes par la voie de la presse; nous faisons observer que, pour faire un civet, il faut un lièvre et que, pour faire un théâtre, il faut une salle de théâtre; le bail du théâtre Molière arrivait à son terme en septembre 1929; le théâtre Molière appartenait à la Donation Royale: nous pensâmes que cet organisme se montrerait disposé à favoriser une œuvre de caractère national.

Et nous voilà partis en campagne.

Sachant bien que ce n'est pas avec des comédies, nobles ou joyeuses, au moins d'intention, que le « théâtre belge » pourrait vivre, nous convînmes d'abord qu'il fallait étendre le répertoire, représenter aussi le vaudeville, la pièce de genre, la pièce de mœurs locales, la pièce bouffe, (voire la revue de fin d'année) et enfin l'opérette. (Oh! les compositeurs! ils ont moins l'occasion que les écrivains de faire entendre dans la presse leurs doléances et c'est peut-être pour ça que les pouvoirs s'occupent encore moins d'eux!...)

Une série de pièces « public », voilà ce qu'il fallait pour apprendre aux spectateurs

le chemin du nouveau théâtre ; voilà aussi ce qui était possible de réaliser, puisque nos scènes de genre avaient, en ces vingt ou trente dernières années, constitué un fonds commun.

Trop longtemps à notre avis, l'Administration avait réservé les faveurs officielles à des œuvres aussi graves et aussi sévères — voire aussi revêches — qu'elle-même ; à la longue, dans l'esprit du public, le mot « théâtre belge » était devenu synonyme de théâtre ennuyeux : une soirée d'auteur belge, c'était une soirée fastidieuse à laquelle les spectateurs regrettaient d'être venus et dont les interprètes étaient pressés d'en finir.

Pour prouver que le théâtre, même quand il est belge, est un divertissement, il fallait prendre comme directeur de ce théâtre, un homme dont le nom donnerait confiance au grand public, un homme auquel s'attachait le renom d'un joyeux talent : Gustave Libeau s'imposait. Non seulement Libeau s'était acquis une juste célébrité locale, dans les pièces de terroir ; il avait encore réussi à affirmer son talent dans la comédie dramatique, puisqu'il venait de jouer à Paris, au Théâtre Sarah Bernhart, « La Griffé »,

à la grande satisfaction de Bernstein, qui passe à juste titre pour difficile à contenter. Libeau, qui avait l'oreille du public et de la presse, aurait amené son répertoire de joyeusetés, depuis la Petite Guerre jusqu'à Monsieur Zonneslag — et cela aurait suffi à assurer des moyennes...

Le ministre des Sciences et des Arts, M. Maurice Vauthier, fit le meilleur accueil à ce projet et aussi — par l'intermédiaire de M. Deduitschaever, le distingué administrateur de la Donation Royale — les membres de cet organisme. Une société sans but lucratif serait constituée. Le département des Sciences et des Arts subsidiait l'œuvre à raison de 100.000 francs par an, la Donation Royale se contentant de cette somme pour le loyer de son immeuble.

Cela n'avait pas été tout seul : il avait fallu écrire bien des lettres, visiter bien des officiels, réduire bien des oppositions, combattre bien des résistances, s'assurer bien des concours ; mais, enfin, ça y était, ça collait : le « théâtre belge » allait voir le jour!...

Il ne le vit pas. Libeau nous glissa dans les mains, tel une anguille. Soit qu'il manquât de confiance en lui-même, ou dans la

tâche à accomplir, soit qu'il se crût engagé si étroitement par le contrat qui le liait à un autre théâtre qu'il lui semblait impossible de s'en dégager, il « joua la fille de l'air » comme dit précisément M. Zonneslag, et il ne resta à Fleischman et à votre serviteur qu'à prier ceux qui s'étaient intéressés à cette affaire de les excuser de les avoir dérangés.

Dénouement regrettable : ce théâtre eût fait connaître les ressources de notre répertoire à un public à qui les spectacles belges ont presque toujours été présentés avec négligence. Peut-on douter de l'intérêt qu'éveillerait la représentation impeccable de grandes œuvres de Maurice Maeterlinck (et parmi les pièces du Maître, faciles à monter, citons simplement cet acte admirable, *Intérieur*, que la Comédie Française s'honore d'avoir révélé) ? De Verhaeren, les Sociétés d'amateurs, dont la bonne volonté est louable, mais les moyens fort limités, n'ont réussi à jouer que *Le Cloître*. Il faut se souvenir du succès remporté jadis par *Le Mort de Camille Lemonnier*, des possibilités que

présente un chef-d'œuvre tel qu'Eros et Psyché qu'Albert Giraud ne réussit pas à faire jouer, au Parc, de son vivant. Connaît-on Les Fleurs de Van Lerberghe, les œuvres dramatiques de Gilkin et ne retrouverait-on pas avec sympathie à l'affiche, le succès de Spaak, Kaatje, et sa pièce Malgré ceux qui tombent, que créa le tragédien de Max?

Les jeunes auteurs belges offrent une production importante. Le public ignore En Flandre le Soleil s'est couché, de Prosper-Henri Devos, et Quand ils passeront de l'ombre à la lumière, de Louis Boumal. Il y a Fernand Crommelynck avec Le Cocu magnifique, qui n'eut que des représentations à Bruxelles, organisées par des troupes françaises, avec, aussi, Tripes d'Or et Les Amants puérils. Il y a Henri Soumagne, qui doit faire créer ses œuvres à Paris, Michel de Ghelderode, qui doit les faire traduire en flamand pour pouvoir les représenter au public du Vlaamsch Volkstonnel, Lucien Christophe, qui fut réduit à des expériences en province, Armand Thibaut, qui, à Paris, serait un auteur à la mode, Arthur Cantillon, auteur de Robinson, Max Deauville, joué à Paris, et qui se contente de

lire ses pièces en public à Bruxelles, Tumerelle, Ansel, Liebrecht, Charles Conrardy, qui publie ses farces, Pierre Fontaine, qui fit des débuts remarqués et cherche en vain, comme tous, à soumettre son talent au public.

Voici une liste sommaire, et assurément incomplète, d'auteurs belges ayant abordé la scène :

Frans Ansel, M. Angenot, Bodson, Bauwens, Louis Boumal, Arthur Cantillon, Lucien Christophe, Crommelynck, Charles Conrardy, Coelst, Max Deauville, Louis Delattre, Prosper-Henri Devos, G. Davigneau, Desbonnets, Demolder, Albert Dubois, Jules Delacre, P. de Wattyne, Marguerite Duterne, Pierre Fontaine, Lucien François, Fonson, Forgeois, Julien Flament, M. Gauchez, Giraud, Valère Gille, Herman Grégoire, Gilkin, Garnir, Michel de Ghelderode, Gaston Heux, Gust. Jongbeys, Edmond Joly, Marcel Lefèvre, Gustave Libeau, Henri Liebrecht, Van Lerberghe, Camille Lemonier, Lucien Malpertuis, Maeterlynck, Modave, Paul Max, O.-J. Périer, Rodenbach, André Rivelle, Marcel Roels, Lucien Solvay, Spaak, Spaak (fils), Ruth, Rency, Soumagne, Tumerelle, Aug.

Vierset, Van Zype, Georges Vaxelaire, Verhaeren, Horace Van Hoffel, Emile Wasnair, Fern. Wicheler.

Auteurs flamands: Désiré Claeys, Gaston Martens, Putman, Ernest Schmidt, Teirlinck, Van de Velde.

Eclairée par ces prolégomènes, la Donation Royale, quand elle céda le bail du Théâtre Molière à M. Charles Schauten, eut soin de rédiger un cahier des charges qui tenait largement compte des intérêts des auteurs belges : deux pièces en trois actes par saison, plus des traductions de pièces flamandes.

Schauten ne signa le bail qu'au moment où la saison allait s'ouvrir. Pris de court, il dut se borner pour l'instant à expliquer, par la voie des journaux qu'il avait l'ambition de régénérer ce pauvre et joli théâtre qui eut ses années de gloire et qui était tombé au rang de théâtre de quartier — et qu'il s'occupait à constituer une troupe permanente. En attendant, il fit signe à des tournées qui passaient.

Pendant cette courte et courageuse pério-

de de mise en train, le spectateur bouda : on ne ressuscite pas un théâtre en un jour; une fois qu'il a été rebuté, le public se méfie; il faut plus de temps pour le reprendre qu'il n'en a fallu pour le perdre. Bien que la pièce d'ouverture fût un joli spectacle, bien supérieur à l'ordinaire des pièces que le Molière représentait depuis de nombreuses années, les ouvreuses auraient pu jouer au bouchon dans les couloirs, en attendant les occupants des baignoires.

Aux termes de son cahier des charges, Schauten se mit à chercher des pièces belges. On lui parla du Duc de Baccara. Je le lui passai.

Quand il eut lu la pièce, il vint me voir et, catégorique, prononça ce nom :

— Krauss!

Je sentis tomber sur mes épaules la fraîcheur bien connue d'une ramure épaisse.

— Il est très cher, Krauss... dis-je avec une douceur polie, pour faciliter à Schauten un exeat.

— Je l'aurai tout de même, dit-il. Je vais lui écrire tout de suite.

La semaine suivante, passant par là, je vis, par les hublots qui s'ouvrent du con-

trôle sur la salle, qu'un quart des fauteuils à peine était occupé.

— Ça ne va pas fort, dis-je au contrôleur.

Il me dit le chiffre de la recette. C'était plutôt navrant.

Schauten s'habillait dans sa loge ; j'y entrai avec la mine d'un ami qui vient présenter ses condoléances à la famille ; le timbre de l'avertisseur, quand il sonna, me fit penser à la sonnette de l'enfant de chœur qui précède le clergé pour la levée du corps. L'entretien fut bref.

— J'ai la réponse de Krauss, me dit Schauten. Voici sa lettre...

Mes yeux coururent à travers les lignes à la découverte du montant du cachet demandé par Krauss...

Ce que j'ai pu conserver de mon honnêteté originelle dans le commerce de mes contemporains se fit jour d'un sursaut :

— Mon cher Schauten, dis-je d'une voix de catastrophe, savez-vous la recette de ce soir ?

— Non ? Combien ?

Et, sans se retourner, l'œil dans son miroir, il fit d'un doigt savant, un raccord entre sa perruque et les cheveux épais que la nature lui a plantés.

Je lui dis le chiffre : c'était à peu près la moitié de ce que Krauss demandait.

— Dans ces conditions, fis-je...

Mais il riait du bon rire de l'optimiste, à qui les craintes des trembleurs font hausser l'épaule.

— Ne vous en faites pas. J'ai télégraphié à Krauss que j'acceptais.

Et, sur ses sourcils, il passa du noir de furtée.

Ce sacré Duc de Baccara ! après m'avoir fait rire pendant des années, voilà que son dernier avatar me mettait tout à coup à l'œil un picotement, dont il est séant, pour un homme raisonnable, de ne pas convenir...

A cette minute précise, les vœux que je formai pour la réussite de ma pièce, c'est, je le jure, à Schauten bien plus qu'à moi-même que je les adressai...

Audaces fortuna juvat : la fortune récompense les bons directeurs de théâtre qui, arborant un loyal sourire, étendent leur sollicitude sur le théâtre belge. Schauten, à la fin de sa deuxième saison, put déclarer, au cours d'un interview, qu'il avait gagné de l'argent avec toutes les pièces belges qu'il avait jouées et notamment avec les Liens de mon cher et grand confrère Gustave Van

Zype, dont la pièce fit, avec la mienne, les plus fortes recettes de l'hiver. Si bien qu'à la fin de cette saison désastreuse de 1930-1931, où le char de Thespis roula avec des roues carrées sur des cailloux pointus et qui, au dire de l'un de nos principaux directeurs, mit les théâtres bruxellois en perte de 40 p. c. sur les exercices précédents, le Molière boucla victorieusement la boucle de son budget!

Force m'est bien d'écrire un mot encore de ce Duc de Bacarra; comment pourrais-je oublier de dire toute ma fervente gratitude à Krauss qui en interpréta le rôle principal avec l'autorité, la puissance et l'originalité qui sont propres à ce maître de la scène française? Dès qu'il arriva à Bruxelles, pour les répétitions, on fut fixé: il avait appris le rôle à la virgule, il en avait pénétré les intentions et marqué les effets: ce ne fut plus qu'une mise au point avec les camarades.

A cette jeune troupe, riche du désir de bien faire, il communiqua son ardeur et sa conscience, instruisant les uns, conseillant

discrètement les autres ; on trouvera le nom de ces vaillants interprètes au tableau de distribution ; qu'ils croient tous, et en particulier M. Lombard, qui dirigea les répétitions, à ma cordiale gratitude.

Les directeurs de théâtre ne sont pas seuls en cause dans cette question du théâtre belge. Un état d'esprit singulier règne chez certains de nos critiques dramatiques. Ils ont érigé en axiome qu'une pièce de théâtre n'est considérée comme littéraire et, partant, digne d'estime, qu'à la condition de ne pas faire recette ; moins elle attire le public, plus leur considération s'attache à l'auteur. Il est curieux que l'argent, qui vivifie et magnifie tant d'humaines entreprises, diminue, sur le marché littéraire, l'œuvre à quoi il s'attache. De ce fait résulte un irrémédiable et amusant malentendu : un dramaturge raté qui fait salle comble est un raté ; un dramaturge raté que l'on joue devant les banquettes est un dramaturge.

A-t-on été assez injuste pour Fonson et Wicheler, dans le monde des lettres ! La littérature belge les a traités avec le dédain

supérieur que l'on montre aux nouveaux riches. Ne pouvant nier le succès d'une pièce qui, traduite en dix langues, a fait le tour du monde et qui, vingt-cinq ans après son apparition, fait encore recette à Paris, elle refusa à ses auteurs le dignus est intrare. Elle concéda difficilement que le Mariage de Mademoiselle Beulemans est une jolie comédie, bien construite, bien conduite, avec des traits d'observation ingénieux et typiques. Elle dénonça l'exploitation de nos infirmités verbales; elle déclara qu'il était honteux, pour des Belges, de faire rire l'étranger au détriment du vocabulaire pittoresque du peuple bruxellois; elle feignit de croire que c'est aux seuls belgicisms émaillant le dialogue que la pièce doit son succès, — comme si, depuis Molière, et probablement bien avant lui, le théâtre n'avait pas eu recours à ce comique spécial que produit le patois.

On est arrivé ainsi à diviser les auteurs dramatiques de chez nous en deux classes: ceux qui amusent et qui ne sont pas littéraires et ceux qui n'amusent pas et qui le sont. Une fois parqué dans l'une ou l'autre catégorie, vous n'en sortirez plus. Nous sommes le pays où l'on classe: dès qu'un

paroissien sort du rang, et si peu qu'il en sorte, une invisible main lui colle sur le dos l'étiquette de Nessus. Attaché au piquet dans la verte prairie, vous brouterez dans le rond délimité par la longueur de la corde.

On en arrive ainsi à une discrimination simpliste: tout là-haut, dans le ciel, la troupe des écrivains-archanges, armés de l'épée flamboyante; tout en bas, sur le pavé, le bataillon obscur des scribaillons fongibles, armés des fusils de l'ancienne garde civique. Peut-être que si les critiques connaissaient mieux les auteurs, la distance diminuerait entre l'Empyrée et le Cloaque; des journalistes ennemis de la Routine ont créé, pour ce rapprochement, un Cercle de la Critique, présidé par un écrivain de talent fort bien intentionné, notre confrère H. Dons; puisse cette initiative, en rendant le critique plus indulgent aux efforts de nos auteurs dramatiques, assurer à notre théâtre un meilleur sort.

Il y a de mauvaises pièces belges? Assurément. Il y a aussi de mauvaises pièces françaises, de mauvaises pièces russes, danoises et américaines! On les joue tout de même. Leurs auteurs, instruits par l'expérience, essayent d'en faire de meilleures.

Qu'on nous aide à représenter les nôtres !
Qu'on nous fasse crédit ! Voyez-vous l'état dans lequel se présente à un directeur, un pauvre diable d'auteur comme celui du Duc de Bacarra, pièce à qui est tombé un coup de bâton sur le nez chaque fois qu'elle a voulu sortir de son tiroir ? N'est-ce pas miracle qu'il se soit trouvé encore quelqu'un pour l'accueillir !

Ce Duc de Bacarra, est-ce une bonne pièce ? Je ne suis ni assez fat pour le penser, ni assez sot pour le dire.

Mais, si elle avait été jouée il y a quelque vingt ans, quand elle fut écrite, l'auteur, au lieu d'être condamné à un stérile repos, aurait peut-être puisé, dans la représentation, des leçons qui l'auraient amené à faire du théâtre de qualité meilleure. Et si cette aubaine n'avait pas été opérante pour son compte particulier, ne l'aurait-elle pas été pour des confrères qui se seraient trouvés dans son cas ?

Le théâtre belge est inexistant ? Pourquoi voulez-vous que des écrivains qui se sont fait un nom dans le roman, par exemple, fassent du théâtre, s'ils sont sûrs que leur pièce ne sera pas jouée ? Si tous les éditeurs s'entendaient pour ne pas publier de ro-

mans belges, croyez-vous que nous aurions des romanciers?

Dans cet ordre d'idées, je reviens un instant sur ce que j'ai dit plus haut, du sort réservé à nos compositeurs de musique légère. Mon ami et collaborateur Van Oost, bien que ses Moulins qui chantent, mis en musique sur un livret de Fonson et Wicheler, aient connu une vogue méritée, a attendu quatorze ans pour qu'un théâtre — en l'occurrence l'Alhambra, dirigé par Volterra — ait bien voulu représenter sa Flûte de Pan. La pièce, jouée enfin en 1928 et reprise en 1930, a totalisé une centaine de représentation, c'est-à-dire un chiffre que n'a atteint aucune autre opérette montée sous la direction de Volterra. Pourquoi a-t-il fallu qu'elle attendît quatorze ans et la venue à Bruxelles d'un directeur étranger?

Depuis l'armistice, trois opérettes belges seulement ont été créées en Belgique. Comment se pourrait-il que, sachant ces choses, un de nos compositeurs de genre se risque à entreprendre une partition d'opérette?

Ces vérités commencent à se dégager de la brume. L'exemple du Molière et de son

directeur a frappé les directeurs autant que le public : M. Schauten a donné plus de pièces belges que ne l'y oblige son cahier des charges ; il les a montées avec soin, avec la ferme volonté de les faire réussir. Le Parc et les Galeries ont décidé de faire, pour la saison 1931-1932, une plus large place aux auteurs belges et, déjà, ils ont tenu leurs promesses.

D'autre part, les commissaires belges près la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques de Paris, (elle a adjoint à son comité : Van Zype, Teirlinck et votre serviteur), se sont efforcés d'obtenir que les contrats des sociétés avec les directeurs fixent un contingentement de pièces belges. Cette idée a trouvé à Paris le meilleur accueil et nous sommes heureux qu'une occasion se présente de rendre hommage au parfait esprit de confraternité qui anime les grands auteurs français envers leurs collègues belges. M. Charles Méré, qui préside avec tant d'autorité et de compétence aux destinées de la vieille société, a prouvé combien lui et ses confrères sont désireux de voir les auteurs belges figurer à l'affiche de nos théâtres — au détriment évident de leurs propres intérêts.

Si la question du contingentement n'a pas été, d'ores et déjà résolue, des mesures transitoires ont cependant été prises, à l'intervention de M. Lucien Fonson, qui préside la Société des Directeurs des théâtres belges.

La besogne avance. Verrons-nous notre théâtre belge, bloc informe, se modeler et prendre figure? C'est le vœu que formule un homme de lettres chevronné qui voudrait que la route fût plus facile à ses jeunes confrères, qu'elle ne le fut à ceux de sa génération.

En ai-je dit assez — j'en ai peut-être trop dit — pour vous faire saisir quelles difficultés rencontre un auteur belge désireux de faire représenter une comédie ou une opérette en Belgique? Cette prévention séculaire contre la pièce nationale (en 1930 tous les Belges sont sortis du tombeau, sauf les auteurs dramatiques) combien durera-t-elle encore?

Si un auteur dramatique qui, comme votre serviteur, a exercé sa coupable industrie sur des champs divers, de façon à posséder

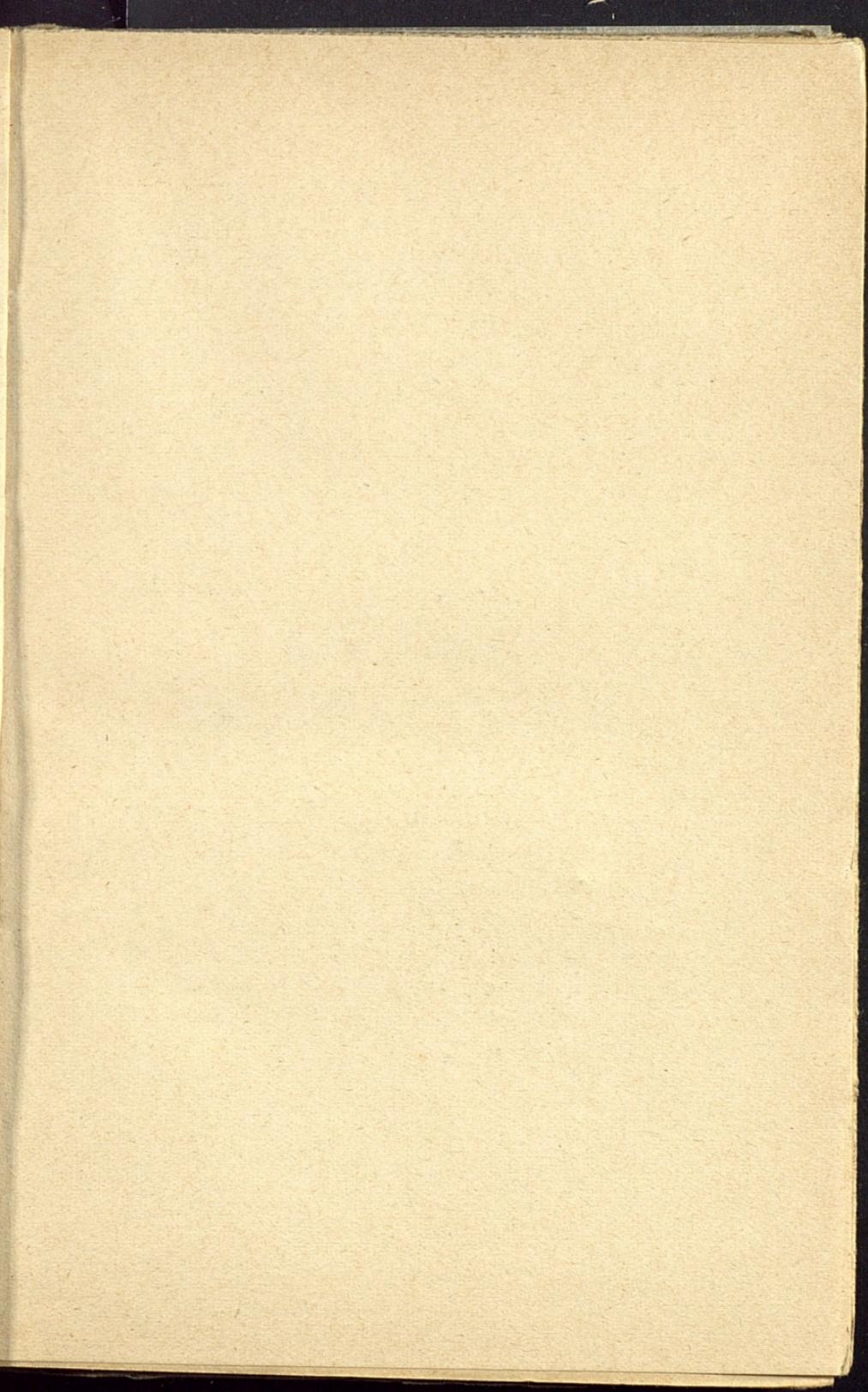
un casier de 2.000 représentations, doit attendre quinze et vingt ans pour accéder à un théâtre de comédie ou d'opérette, que penser du sort réservé au malheureux débutant venu de son village ou de son faubourg? Regardez-le: il tient en main, tel un premier communiant, son livre de prières — un beau manuscrit bien roulé qu'il porte à un directeur de théâtre, qu'il ne connaît pas... Non, détournons nos yeux de ce spectacle affligeant...

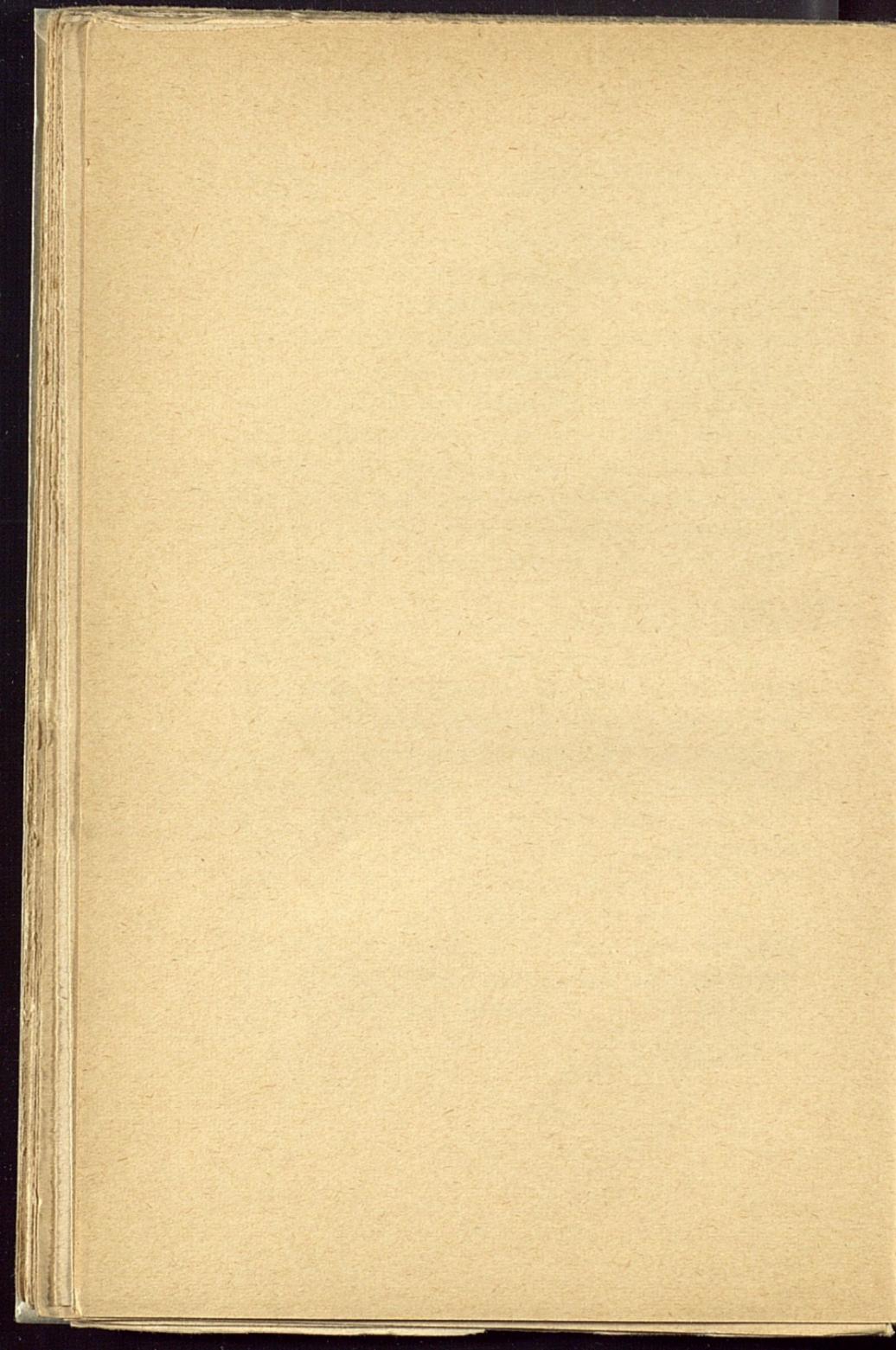
Il faut le prendre par la main, ce débutant fervent et ingénu, lui montrer le chemin du plateau, le mettre à même d'apprendre, par sa propre expérience, comment on agence un dialogue, comment on soutient l'intérêt d'une scène, comment on fait rebondir une action qui s'affale, comment on observe les règles de la proportion, comment l'auteur doit limiter ses intentions aux possibilités de la mise en scène et de l'interprétation, comment on fabrique des roses artificielles, car les roses artificielles sont celles qui font le plus de plaisir au public — et cent autres secrets encore qui font que, quand on les connaît, on s'aperçoit qu'il en est mille autres que l'on ne connaît pas!

Pardonnez-moi, Dieux lares de nos théâtres, dont les visages de plâtre et de staff, flanquent, en ronde-bosse, les cadres dorés de nos scènes dramatiques, pardonnez-moi si, à l'égal des desservants de la rampe, j'ai trop parlé de moi dans cette affaire. Si c'est de l'immodestie que d'exhiber ses déboires au passant afin que les autres ne soient point accablés d'infortunes similaires, agréez, avec un visage apaisé, les excuses que j'accumule à vos pieds enlumines.

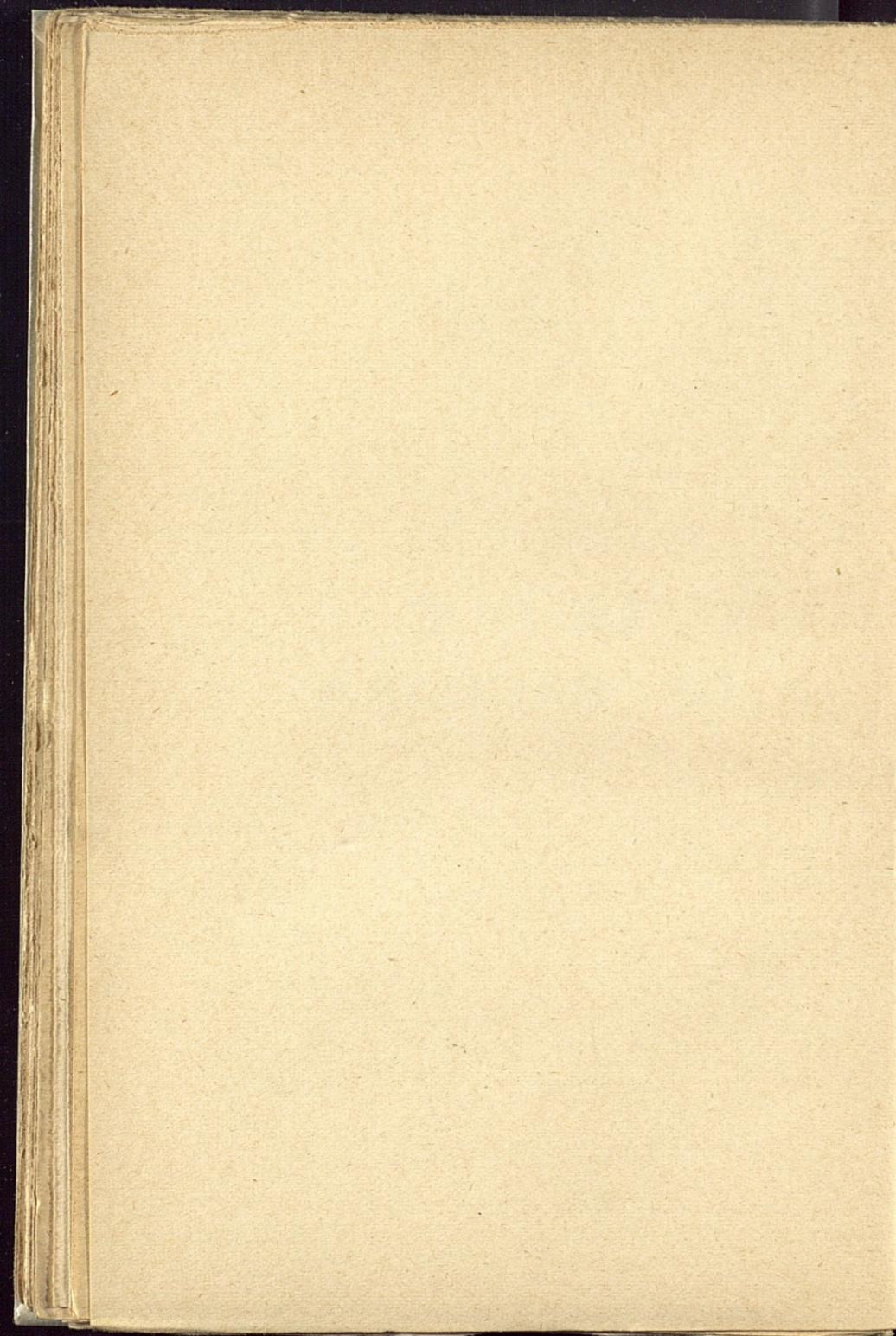
Mais si ces lignes, cordialement confraternelles, peuvent servir une juste cause et contribuer à redresser le grief qu'elles ont un fois de plus établi, si elles peuvent faire que les directeurs, et aussi les spectateurs, et aussi certains critiques, ne considèrent plus une pièce belge comme étant, par définition, une mauvaise pièce, et ne tiennent pas pour acte de foi qu'un auteur belge est, parce qu'il est belge, inapte aux jeux du théâtre, le soussigné ne vous aura pas fait perdre tout-à-fait votre temps et n'aura pas perdu tout-à-fait le sien.

G. G.





**LE DUC
DE BACCARA**



DISTRIBUTION

	1929	1930
<i>Fortier</i>	Henry Krauss	Krauss
<i>La Garnoche</i>	Charles Schauten	E. Daubrel
<i>Sébastien Jaumel</i>	H. Nassiet	Banken
<i>Anselme Jaumel</i>	L. Prad	Prad
<i>Vaulabelle</i>	Fred Lombard	Lombard
<i>Mérin</i>	E. Monret	Monret
<i>Docteur Larive</i>	Menestrel	Darmor
<i>L'abbé Muraille</i>	Vildor	Lecocq
<i>Lansac</i>	Sery	Sery
<i>Un Fêtard</i>	Godeau	Godeau
<i>Jeansec</i>	Dorvil	Dorvil
<i>Didier</i>	Smeyers	Gerbeau
<i>Brugnier-Rouzon</i>	Lhery	Lecocq
<i>2^e Fêtard</i>	Filion	Filion
<i>Domestique</i>	Hamel	Smeyers
<i>Denise Fortier</i> ...	Mlle Angely	Mlle d'Angely
<i>Madame Fortier</i>	Madeleine Grandet	Mme Grandet
<i>Yvette</i>	Lucy Roy	Mlle Lucy Roy
<i>Meriane</i>	Y. Jamet	Mlle Yvonne Jamet
<i>Marthe</i>	Lenormand	Mlle Ed. Dereine

Personnages

Robert Fortier

Le vicomte de la Garnoche, secrétaire de Fortier.

Sébastien Jaumel, chef d'orchestre et compositeur

Anselme Jaumel, député

Vaulabelle, directeur du Théâtre de « Majestic Plage »

Didier, chef d'orchestre

Lansac, croupier

Mérim, directeur du journal de Fortier.

Brunier-Rouzon, magistrat

Le docteur Larive

L'abbé Muraille

1^{er} et 2^e fêtards

Denise

Madame Fortier

Yvette Arnal, artiste du Théâtre de « Majestic Plage »

Mérianne d'Alvin

Marthe, femme de chambre

LE DUC DE BACCARA

ACTE PREMIER

Un très luxueux cabinet de travail à Majestic-Plage, ouvrant sur les salons de jeu; au fond, on aperçoit les tables et les joueurs, lorsque la portière est ouverte. Porte à gauche. Imitation prétentieuse du fameux cabinet de travail du Ministre de l'Intérieur, en France. On voit même, un peu partout, les initiales R. F. (Robert Fortier). Un énorme bureau pour le patron. A côté, une table plus petite pour le secrétaire général. Dans un coin, un autre bureau très modeste, pour le secrétaire du Casino. Meubles d'apparat, massifs et de mauvais goût. Il est cinq heures de l'après-midi.

SCENE I.

UN GARÇON DE BUREAU, MÉRIANE D'ALVIN.

Au lever du rideau le garçon de bureau (livrée très élégante, d'une élégance sobre) range le bureau de l'air dédaigneux et grave du domestique familier. Entre une poule, Mériane d'Alvin, très affairée.

MÉRIANE. — Le Vicomte de la Garnoche n'est pas là ?

LE GARÇON. — On l'attend.

MÉRIANE. — Il faut que je le voie à l'instant... je suis dans un embarras...

LE GARÇON. — Je vois ce que c'est... Vous avez perdu et vous voulez emprunter à l'administration... Vous savez que c'est défendu.

MÉRIANE. — Officiellement, mais... Et puis, La Garnoche est un vieux camarade !

LE GARÇON. — Alors, comme ça, c'est la série à la noire ?

MÉRIANE. — Effrayant ! ça dure depuis quatre jours. Ah ! la banque a fait des bénéfices, cet été, à Majestic Plage. Fayart a perdu hier 800.000 francs.

LE GARÇON. — Encore plus.

MÉRIANE. — Doit-il en mettre de côté de l'argent, ce Fortier !

LE GARÇON. — Il a deux bonnes mains, une pour prendre, l'autre pour conserver. Hier, la banque a gagné 224.000 francs.

MÉRIANE. — C'est son fauteuil, ça? c'est là dedans qu'il s'assied?

LE GARÇON. — C'est là dedans.

MÉRIANE. — Faut que je m'y mette... On est calé. (*Elle cherche des yeux quelque chose d'invisible sur le pupitre. Un temps.*)

LE GARÇON. — Ce n'est pas la peine de chercher, vous ne trouverez pas.

MÉRIANE (*mentant.*) — Moi, je cherche quelque chose?

LE GARÇON. — Je vous dis que vous ne trouverez pas: la table est examinée à la loupe chaque fois qu'il est venu à Majestic-Plage. Quand j'en trouve un, je le vends 1.000 francs.

MÉRIANE. — Un quoi?

LE GARÇON. — Mais ce que vous cherchez, ne faites donc pas l'enfant: un poil

de sa barbe, de sa belle barbe... le porte-bonheur, le fétiche...

MÉRIANE (*décidée*). — Je vous achète 30 louis le premier que vous trouverez.

LE GARÇON. — Je vous inscris.

MÉRIANE. — Mais vous savez, pas un à vous, hein !

LE GARÇON. — Tout ce qui se passe dans la maison est honnête.

MÉRIANE. — Dites-moi... Il n'y a jamais eu une femme qui soit parvenue à le tenir ?

LE GARÇON. — Jamais... Des passades, de temps en temps. Oh ! très chic. Tout ce qu'il y a de mieux en Europe et ailleurs... ça lui coûte un million par an; pour le surplus, c'est un homme qui aime sa bourgeoise.

MÉRIANE. — Vous la connaissez ?

LE GARÇON. — Personne ici ne la connaît... Elle est à son château de Brémont, à deux lieues de Majestic-Plage... Elle ne met pas les pieds au Casino une fois par saison... Assez causé, voici le secrétaire général. (*Il sort. Entre La Garnoche.*)

SCENE II.

MÉRIANE. — Ah ! mon cher La Garnoche, je vous attendais.

LA GARNOCHE (*très affairé.*) — Je vous salue, Madame... Peut-on savoir?

MÉRIANE. — Comme si vous ne saviez pas déjà. (*Elle hausse les épaules.*)

LA GARNOCHE. — Quoi?

MÉRIANE. — Quand vous voyez une poule entrer comme ça chez vous, mal à l'aise et nerveuse...

LA GARNOCHE. — Bref?

MÉRIANE. — Bref, mon ami est parti pour Paris et m'a laissé ici après une culotte de trois mille louis.

LA GARNOCHE. — Rien que cela?

MÉRIANE. — Plaignez-vous.

LA GARNOCHE. — Moi, ça m'est bien égal. C'est Fortier qui fait des affaires, ce n'est pas moi.

MÉRIANE. — Tant pis pour vous.

LA GARNOCHE. — Alors, nous disions?

MÉRIANE. — C'est moi qui disais... Je

disais que le vieil ami que vous êtes ici pour tous...

LA GARNOCHE. — ...et pour toutes...

MÉRIANE. — ... serait tout à fait aimable s'il voulait bien m'avancer 2.000 francs.

LA GARNOCHE. — Le vieil ami s'efforce toujours d'être agréable, c'est son rôle de vieil ami. (*Un silence, il attend.*)

MÉRIANE (*se décidant, d'un air faussement détaché.*) — A propos, gardez-moi donc ça. C'est ce bracelet qui me porte la cerise. Je le reprendrai quand la chance aura tourné.

LA GARNOCHE. — Parfait. (*Il met le bijou dans son tiroir sans le regarder et remet à Mériane deux billets de mille francs.*)

MÉRIANE (*prenant l'argent.*). — Ah! vous avez la manière, vous... Il n'y a pas à dire.

LA GARNOCHE. — Ma petite, rien ne donne le tour de main comme d'avoir pratique les usuriers et je vous prie de croire qu'au temps où je faisais la fête, je les ai fréquentés quelque peu.

MÉRIANE. — Vous étiez joueur?

LA GARNOCHE. — Je n'ai jamais joué. Jamais. Je suis comme les amateurs de peinture qui regardent les tableaux, mais à qui l'idée ne viendrait jamais de prendre la brosse.

MÉRIANE. — Alors les fortunes que votre frère et vous avez dépensées dans le temps, c'était pour des femmes?

LA GARNOCHE. — C'était pour des femmes. Mon frère a entretenu les plus jolies femmes de Paris.

MÉRIANE. — Ça a dû lui coûter cher?

LA GARNOCHE. — Deux millions. Quant à moi, j'ai toujours été aimé pour moi-même: ça m'a coûté trois millions.

MÉRIANE (*se levant.*) — Des hommes comme vous, ça ne devrait jamais être dans la purée.

LA GARNOCHE. — Les femmes comme vous non plus.

MÉRIANE. — Ah! moi, je vais me refaire; vous allez voir ça! Au revoir, monsieur de la Garnoche... Ah! le jeu... Quand on a ça dans le sang.

SCENE III.

(La scène III peut être supprimée à la représentation.)

LANSAC (*entrant.*) — Le jeu, c'est à frémir ! L'oubli de tout !... Il y a, à l'entrée des salons, un tronc pour les pauvres... l'avez-vous déjà remarqué, madame ?

(La Garnoche ouvre le courrier sans écouter.)

MÉRIANE (*interloquée.*) — Non.

LANSAC. — Personne ne le remarque. L'année dernière, il a rapporté trois francs, c'est moi qui les y avais mis...

MÉRIANE. — Non ?

LANSAC. — La corruption des hautes classes et la misère du peuple... songez à cela, madame !

MÉRIANE (*à La Garnoche.*) — Qu'est-ce c'est ? Je l'ai déjà vu, ce type là...

LA GARNOCHE. — C'est le croupier suppléant de la table n° 16.

MÉRIANE. — Ah ! zut ! c'est lui qui me fait perdre mon temps ! (*Elle sort.*)

LA GARNOCHE. — Dites donc, Lansac,

vous commencez à nous embêter avec vos accès de vertu... vous n'êtes pas irremplaçable, vous savez; vous n'êtes pas le seul groupier à posséder une décoration bolivienne; vous vous ferez flanquer à la porte, mon ami.

LANSAC. — Ma décoration n'intéresse pas le patron. Il tient à moi parce que je suis candidat à la présidence de la Ligue contre les jeux de hasard.

LA GARNOCHE. — Tâchez de vous faire nommer, alors, parce que sans ça... housté!

LANSAC. — Je soigne ma candidature, monsieur le secrétaire général. (*Il sort.*)

SCENE IV.

(*Entre Mérim, l'air effaré.*)

LA GARNOCHE. — Vous n'êtes pas en avance, Mérim...

MÉRIN. — Retenu au journal; pas ma faute... Depuis que Fortier l'a racheté, chaque jour, il éprouve le besoin de me téléphoner le sens de l'article politique (*dédaigneux.*) Quel homme!... Ah! c'est de No-ville qu'il vient de téléphoner... Il m'a

chargé de vous confirmer qu'il rentrera ici ce soir avec l'auto, il vous donnera d'ailleurs un coup de téléphone à six heures. (*La Garnoche s'occupe des papiers qui se trouvent sur son bureau. Mérin fait de même pour ses propres papiers ; ils échangent les phrases qui suivent, presque sans se regarder.*) Vous ne savez pas ce qu'il veut ? Non ?... Qu'on tape sur le Prince Consort... ça lui est venu en écoutant une conversation sur la plate-forme d'un tramway.

LA GARNOCHE. — Alors, vous venez d'éreinter le Prince Consort ?

MÉRIN. — Un peu... sans aucune conviction... Si on m'offrait d'être demain Prince Consort, je vous prie de croire qu'on ne me verrait plus longtemps représenter la presse à Majestic-Plage.

LA GARNOCHE. — Vous savez ce qu'il a dit de vous, l'autre jour, au colonel Jeoffroy, le patron ?

MÉRIN. — Il a dit que j'étais un bon journaliste, mais une belle crapule.

LA GARNOCHE. — Ah ! vous savez ?

MÉRIN. — Parfaitement, c'est le colonel qui me l'a répété.

LA GARNOCHE. — Qu'est-ce que vous avez répondu au colonel?

MÉRIN. — J'ai répondu au colonel de dire au patron que son appréciation sur le journaliste m'est indifférente, vu qu'il ne s'y connaît pas; mais que j'étais très flatté de le voir m'apprécier comme crapule parce que là, il s'y connaît.

LA GARNOCHE. — Si le colonel lui a fait la commission...

MÉRIN. — Il la lui a faite... le patron a eu l'air de trouver ça drôle; il a même dit qu'il m'augmenterait, mais il l'a oublié... vous pourriez le lui rappeler.

LA GARNOCHE. — Comptez-y.

MÉRIN. — Dites-moi, est-ce qu'on renouvelle le contrat avec le *Phare de l'Est*?

LA GARNOCHE. — Pas d'instructions. Demandez à Fortier.

MÉRIN. — Vous avez vu l'*Avant Garde* de ce matin?

LA GARNOCHE. — Non.

MÉRIN. — Qu'est-ce qu'il prend pour son rhume aujourd'hui, le patron?

LA GARNOCHE. — La même chose pour changer, probablement.

MÉRIN. — C'est signé en toutes lettres « Anselme Jaumel », député de la Manche. C'est à propos de la fête de nuit que le patron a donnée à Noville pour célébrer l'anniversaire de sa naissance.

LA GARNOCHE. — Il paraît qu'il y avait 6.000 motifs lumineux avec les initiales de Robert Fortier: R. F. République Française, ça donnait un air officiel.

MÉRIN (*montrant le journal*). — Le lendemain de fête est moins joyeux. (*Il déploie le journal pour le lire.*)

LA GARNOCHE. — C'est bon, c'est bon... vous ne répondez pas dans le journal?

MÉRIN. — Défense absolue du patron... laissez passer la justice du peuple.

LA GARNOCHE. — Vous le connaissez personnellement, Anselme Jaumel?

MÉRIN. — Très bien... gros flateur... radical socialiste... représente toute l'honnêteté du département, honnêteté intégrale... incorruptible...

LA GARNOCHE. — Qu'il dit...

MÉRIN. — Et qu'il a prouvé, c'est comme ça. C'est même, croyez-moi, mon cher, ce qui embête réellement le patron. Les par-

titions des maîtres-chanteurs des petits journaux, il s'en fiche; mais Anselme Jaumel...

LA GARNOCHE. — Eh bien, quoi, Anselme Jaumel?

MÉRIN. — Anselme Jaumel, c'est Anselme Jaumel.

LA GARNOCHE. — Du moment que vous l'affirmez.

MÉRIN. — Et puis, des attaches... Sa mère est née Purée de la Mirande.

LA GARNOCHE. — C'est son droit, elle a bien fait.

MÉRIN. — Ça ne vous épate pas qu'elle soit née Purée de la Mirande?

LA GARNOCHE. — Pas du tout.

MÉRIN. — Moi non plus, mais ça épate les gens du pays.

SCENE V.

(*Entre le domestique qui remet une carte à La Garnoche.*)

LA GARNOCHE (*lisant.*) — L'abbé Murraille... Faites entrer.

MÉRIN. — Ah ! si maintenant l'Eglise s'y met... (*Entrée de l'abbé.*)

LA GARNOCHE. — Asseyez-vous, monsieur l'abbé, asseyez-vous.

L'ABBÉ. — Je suis confus... C'est à monsieur Fortier... ?

LA GARNOCHE. — Son secrétaire, le vicomte de La Garnoche.

L'ABBÉ. — Mon Dieu, monsieur le Vicomte, je ne sais pas si je puis, à vous...

LA GARNOCHE. — Vous pouvez, monsieur l'Abbé. Si j'ose dire, monsieur Fortier c'est le bon Dieu, moi, je suis St-Pierre...

L'ABBÉ. — On m'a dit, monsieur le Vicomte, qu'aucune bonne œuvre ne laissait indifférent monsieur Fortier.

LA GARNOCHE. — Aucune bonne œuvre, monsieur l'Abbé, quel que soit le parti dont elle se réclame; monsieur Fortier le dit souvent : il est de la religion de l'humanité. Dans le meilleur sens du mot, c'est un libre-penseur.

L'ABBÉ. — Ah ! parfait, moi aussi. Alors... j'oserai lui signaler l'œuvre de la Première communion des Enfants Pauvres

de ma paroisse... Pensez donc, monsieur le Vicomte, près de quarante enfants indigents à habiller, quarante enfants, qui, sans l'espoir d'un costume de drap et d'une chemise neuve, n'approcheraient peut-être pas de la Sainte Table... Je vous dis ça tout naïvement parce que je suis un peu surpris... je ne sais pas bien où je me trouve...

LA GARNOCHE. — Chez des amis, monsieur l'Abbé; voilà mille francs pour votre bonne œuvre.

L'ABBÉ (*saisi.*) — Mille francs, mais c'est trop, monsieur le Marquis; avec la moitié j'habillerai tous mes communiants.

LA GARNOCHE. — Vous direz deux messes pour monsieur Fortier... Il adore ça... je vous dis qu'il a des idées très larges... Ah! et puis, écrivez lui un petit mot signé de vous pour le remercier.

MÉRIN. — Il adore ça aussi.

L'ABBÉ. — Si vous croyez que cela pourra lui faire plaisir... certainement... (*Il met l'argent dans sa bourse.*) Dieu reconnaîtra les siens, monsieur le Vicomte, dites le bien à monsieur Fortier. (*Il sort, reconduit par Mérim.*)

SCENE VI.

(*Le domestique entre et remet une carte à La Garnoche.*)

LA GARNOCHE (*lisant.*). — Constantin Didier, chef d'orchestre.

MÉRIN. — Ah, je sais ! il m'a écrit, il se présente pour la place de chef d'orchestre au théâtre. C'est un nom connu.

LA GARNOCHE. — Faites entrer... Est-ce que monsieur Vaulabelle est au Casino ?

MÉRIN. — Oui, je l'ai croisé en rentrant.

LA GARNOCHE. — Après avoir introduit monsieur Didier, vous chercherez monsieur Vaulabelle et vous me l'enverrez. (*Sortie du domestique.*)

MÉRIN. — Entre nous, vicomte, cela m'étonne que le patron garde Vaulabelle comme régisseur général du théâtre. Il est vieux jeu : tout le monde s'en plaint. Est-ce qu'il y a des cadavres entre eux ?

LA GARNOCHE. — Soyez persuadé, mon cher Mérim, que si je le savais, je ne vous le dirais pas.

MÉRIN. — Vous auriez fichtre bien raison.

LE DOMESTIQUE (*entrant en introduisant Didier.*) — Le tapissier voudrait voir monsieur le Vicomte pour le placement du tableau des membres du cercle dans le vestibule.

LA GARNOCHE. — Dans un instant (*à Didier.*) Vous désirez, monsieur ?

DIDIER. — Constantin Didier.. comme ma carte vous l'a dit.

LA GARNOCHE. — Prix de Rome ?

DIDIER. — Accessit de Rome, seulement.

MÉRIN. — Comme qui dirait sous-officier d'Académie...

DIDIER. — J'ai concouru avec un petit chef d'œuvre, j'ose le dire. J'ai été recalé... Je n'ai jamais eu de chance... quand j'étais petit, ma tartine tombait toujours du côté où on avait mis le beurre. Enfin, voilà : si je pouvais faire l'affaire ici, avec la troupe et l'orchestre de tout premier ordre que vous avez à Majestic-Plage, j'obtiendrais des résultats... vous verriez.

LA GARNOCHE. — Ça, ça ne me regarde pas, ça regarde M. Vaulabelle. Asseyez-vous, il va venir.

DIDIER (*s'asseyant.*) — Bien, monsieur le secrétaire général.

(*Entre Vaulabelle.*)

LA GARNOCHE (*se dirigeant vers la porte.*)
— Mérim, je reviens. Mon cher Vaulabelle, voulez-vous voir monsieur Didier, vous savez, n'est-ce pas?

VAULABELLE. — Oui, oui.

SCENE VII.

DIDIER. — Monsieur le directeur...

VAULABELLE. — Je ne suis pas le directeur, je suis le régisseur. Il n'y a qu'un directeur ici, c'est monsieur Fortier. Tout ce qui se fait ici concerne monsieur Fortier. Monsieur Fortier dirige le théâtre, le casino, le journal qu'il a acheté, les restaurants, les cafés, le chemin de fer d'intérêt local qu'il a fait construire. Monsieur Fortier dirige tout, y compris lui-même, ce qui est tout à fait remarquable et même beaucoup plus difficile que de diriger un orchestre.

DIDIER. — Il doit être joliment occupé.

VRULABELLE. — Comme Napoléon. Il sait tout, il voit tout, il observe tout.

MÉRIN. — Sauf les principes.

VAULABELLE. — Même les principes.

MÉRIN. — Oui, comme on observe les étoiles... de loin.

DIDIER. — Alors, ce n'est pas vous qui pouvez m'engager?

VAULABELLE. — Non. Je ne peux pas. Je ne verrais pas d'inconvénient à le faire, au contraire...

MÉRIN. — ... mais le patron pourrait en voir.

VAULABELLE. — Justement ! Seulement, je puis dire un bon mot pour vous.

DIDIER. — J'ai envoyé ici mes références.

MÉRIN. — Les voici, monsieur Vulabelle.

VAULABELLE. — Il m'écoute volontiers, le patron, lui qui n'écoute guère personne.

MÉRIN. — Dites donc, Vulabelle, c'est vrai pourtant ce que vous dites là, que vous avez de l'influence sur le patron. On ne peut pas savoir pourquoi?

VAULABELLE. — On ne peut pas le savoir, monsieur Mérin. L'origine de mon influence sur le patron se perd dans la nuit

des temps. Quand on l'aura retrouvée, je me ferai un plaisir de vous en faire part.

MÉRIN. — Vous connaissez le répertoire?

DIDIER. — Je ne connais que ça, je suis l'homme du répertoire. Ce qu'il me faudrait à moi, c'est un théâtre d'opérettes et d'opéras comme le vôtre.

VAULABELLE. — Oui, oui.

DIDIER. — Mais vous allez voir que ça va encore rater. Je n'ai pas de chance. Tenez, la semaine dernière, je croyais que l'affaire était faite pour le casino de Dieppe... J'avais déjà vu deux fois le directeur. Au moment de signer dans son cabinet, cette brute me regarde avec un œil de boucher qui pèse un bœuf au marché et me dit d'un air engageant : « Encore un mot : Est-ce que vous buvez? — Jamais. — Et... est-ce que vous êtes amateur de petites femmes de théâtre? — Je n'y fais jamais attention. — Alors, mille regrets; un chef d'orchestre qui ne boit pas et qui n'aime pas les actrices... vous ne ferez jamais un bon chef d'orchestre.

MÉRIN. — Vous avez dû en rester consterné et abruti?

DIDIER. — Abruti et consterné.

(*Rentre La Garnoche.*)

VAULABELLE. — Dites-moi, êtes-vous Belge?

DIDIER. — Mais non, monsieur, je suis français: à un établissement français il faut un chef français.

VAULABELLE. — C'est votre avis, mais ce n'est pas celui de M. Fortier, il donne toujours la préférence aux Belges.

DIDIER. — Vous voyez!...

MÉRIN. — Au fait, c'est vrai. Fortier n'engage que des artistes belges, ne prend que des croupiers belges, met des compositeurs belges au programme de tous ses concerts, on a même dit qu'il allait se faire naturaliser belge.

LA GARNOCHE. — Evidemment.

MÉRIN. — Pourquoi, évidemment?

LA GARNOCHE. — Parce que c'est le seul moyen pour lui de se faire nommer baron.

SCENE VIII.

LA GARNOCHE (*à qui l'on remet une dépêche.*) — Mon pauvre monsieur, le patron

vient d'engager un autre chef à Noville-sur-Mer. Il me l'annonce par dépêche.

DIDIER. — Je m'y attendais. Je vais enregistrer celui-ci sous le numéro 3270 de mes archives... Excusez-moi, messieurs, de vous avoir dérangés. (*Il sort.*)

LA GARNOCHE. — Le patron vient de faire un coup de maître.

VAULABELLE. — A vos lèvres, Seigneur, nous sommes suspendus.

LA GARNOCHE. — Le chef d'orchestre qu'il vient d'engager...

MÉRIN. — Eh bien ?

LA GARNOCHE. — C'est Sébastien Jaumel, le neveu d'Anselme.

VAULABELLE. — Très fort.

MÉRIN. — Pas fort du tout. Sébastien qui est orphelin est brouillé avec son oncle Anselme depuis qu'il fait de la musique.

LA GARNOCHE. — Ah !

MÉRIN. — Ça va permettre à Anselme, très malin, de triompher à bon compte, de dénoncer une fois de plus, en citant en exemple sa propre famille, les intrigues, les

manceuvres et le système corrompeur de Fortier.

LA GARNOCHE. — A voir, à voir...

(*Entre le docteur Larive.*)

SCENE IX.

VAULABELLE (*se précipitant pour lui serrer la main.*) — Ah ! bonjour, docteur ! vous savez, ma femme va très bien maintenant, c'est excellent, votre remède pour la migraine... Elle me prie de vous remercier... Peut-on vous demander respectueusement des nouvelles de la vessie du patron ?

LARIVE. — Admirable.

MÉRIN. — Vous ne soignez que sa vessie ?

VAULABELLE. — Le docteur Bayeux a les intestins ?

LARIVE. — Roussard, le cœur ; Frottin, les nerfs ; Razier, le nez et la gorge.

VAULABELLE. — Ne détaillez plus... Et vous êtes combien en tout ?

LARIVE. — Douze.

MÉRIN. — Il a rudement raison, le patron.

LARIVE. — C'est l'avis de la Faculté.

VAULABELLE. — Dites-moi si c'est vrai aussi ce qu'on raconte, Docteur?

LARIVE. — Quoi?

VAULABELLE. — Que vous touchez chacun 50.000 francs d'appointements?

LARIVE. — J'aime autant vous dire que c'est vrai. Que voulez-vous? Fortier croit à la médecine, c'est son droit. Dans son esprit, la santé est la première condition de succès.

LA GARNOCHE. — Là dessus, Vulabelle, puisque vous êtes content et satisfait...

VAULABELLE. — Je vous gêne?

LA GARNOCHE. — Pas du tout; au contraire; seulement, si vous voulez bien vous en aller...

VAULABELLE. — Suffit, monsieur le secrétaire général... On sait vivre. (*Sort.*)

LA GARNOCHE. — Asseyez-vous donc, mon cher docteur.

LARIVE. — Je venais m'informer de l'heure du retour de Fortier pour prendre mon service.

MÉRIN. — L'heure de la corvée.

LARIVE. — Non, ma parole, ce n'est pas une corvée. On ne s'ennuie jamais avec le patron ; c'est un spécimen rare, son activité est un merveilleux spectacle et aussi sa conviction de la toute puissance de l'argent.

LA GARNOCHE. — Oui, c'est sa théorie : « qui a l'argent a tout » ; tout se bazarde, c'est une question de prix et de commission, et c'est là le secret de son audace, de sa force.

LARIVE. — Et de son succès.

MÉRIN. — C'est ça qui le réconforte dans son calvaire au milliard...

LARIVE. — Oh ! calvaire !

LA GARNOCHE. — Eh ! mon cher, ce n'est pas tous les jours fête carillonnée, vous savez !

MÉRIN. — Mais parfaitement. Si vous croyez qu'il ne faut pas du courage pour faire fortune comme ça ! Vous ne vous imaginez tout de même pas que c'est rigolo d'apprendre par exemple, en se levant, que le parquet est venu perquisitionner dans vos papiers, ou d'aller recevoir à la gare la famille du joueur décavé qui s'est pendu la nuit au hêtre pourpre du square, en face le Casino !

LARIVE. — C'est vrai tout de même... Et il y a aussi ceux qui se sont jetés du haut de la falaise de Rival... 350 mètres à pic.

LA GARNOCHE. — Vous la connaissez?

LARIVE. — Je suis du pays... elle était déjà célèbre avant le Casino, c'était une des curiosités de la côte. La moitié inférieure de la falaise est garnie d'arêtes coupantes, les corps passent là-dedans comme dans les couteaux d'un hachoir à viande ; j'ai été requis l'autre jour pour constater... oui, j'ai vu ça... un petit tas de chair, d'os et de sang qu'on emporte dans un panier ou dans un drap.

MÉRIN. — C'est pour cela que Noville est très recherché par les joueurs qui viennent risquer sur le tapis du Casino la dernière carte de leur existence, le quitte ou double de leur déshonneur.

LARIVE. — A propos, est-ce que c'est vrai qu'il vient d'être décoré?

LA GARNOCHE. — Oui.

LARIVE. — De quel ordre?

LA GARNOCHE. — L'ordre de la République de Parama.

LARIVE. — Tant mieux... on m'avait dit... Enfin ce n'est pas ça...

LA GARNOCHE. — Non, Parama. Je l'ai accompagné avant hier chez le consul pour l'investiture.

LARIVE. — Cela a dû être émouvant?

LA GARNOCHE. — Nous étions émus. Le consul l'a fait s'agenouiller sur un coussin, lui a touché la tête avec le plat d'une épée et a prononcé ces mots : « Au nom de Saint-Pancrace et du Saint Empire, je te crée chevalier. C'est deux cent cinquante francs ». Fortier s'est relevé chevalier et a tiré de sa poche un billet de cinq cent francs en réclamant la monnaie.

LARIVE. — La monnaie de cinq cents francs au consulat de Parama !

LA GARNOCHE. — C'est ce que le consul lui a dit. Alors, comme on restait embarrassé, le consul a eu une idée; il a dit au patron: « Remettez-vous sur le coussin, je vais vous créer officier, ça fera le compte. »

LARIVE. — Admirable.

LA GARNOCHE. — Le patron a été très chic; il a répondu: « ça me suffit d'être chevalier, il ne faut pas galvauder l'institution.

Donnez le surplus au grand chancelier de l'ordre... » (*Saluant brusquement quelqu'un d'invisible derrière la porte et qui ne peut l'entendre.*) Bonjour, crétin, bonjour, arriviste; bonjour, pas grand'chose; on sait bien que tu rêves de passer pour un magistrat spirituel et bien parisien...

LARIVE. — A qui en avez-vous?

LA GARNOCHE. — A Brugniez-Rouzon. Un substitut, dont Fortier a imaginé de faire la conquête pour des raisons obscures et qui, depuis ce temps là est toujours fourré dans les salons... Zut! attention: le voilà qui s'amène.

LARIVE. — L'effet d'un sourire.

SCENE X.

LA GARNOCHE. — Ah! mon cher substitut, que c'est gentil à vous de ne pas passer devant le secrétariat sans venir me dire bonjour... Asseyez-vous donc.

BRUGNIER-ROUZON (*regardant Larive.*) — Je ne suis pas indiscret, au moins? vous causiez?

LARIVE. — Du tout, nous allions justement parler d'autre chose .

LA GARNOCHE. — Le docteur Larive, monsieur Brugnier-Rouzon, un de nos meilleurs substitués.

BRUGNIER-ROUZON. — Et monsieur Fortier ?

LA GARNOCHE. — Il reviendra probablement à huit heures de Noville, avec l'auto, il doit téléphoner à six heures.

BRUGNIER-ROUZON. — Il est d'une activité débordante. Quel homme ! Il a roulé la magistrature ! Parfaitement, monsieur, parfaitement.

LARIVE. — Je ne vous le fais pas dire, monsieur le substitut.

BRUGNIER-ROUZON. — Je le dis tout de même parce que c'est la vérité.

LA GARNOCHE. — Son influence sur le Parlement n'est pas moins grande que sur le pouvoir judiciaire.

LARIVE. — Vous voulez rire, La Garnoche ?

LA GARNOCHE. — Si je voulais rire, je rirais... vous allez me dire qu'on a fait une loi contre lui : justement il a su la rendre inapplicable !

MÉRIN. — C'est Fortier qui fait les élec-

tions dans tous les arrondissements où il y a des casinos. S'il voulait se présenter à la Députation et s'il n'y avait pas Anselme Jaumel...

LA GARNOCHE. — Vous nous agacez avec votre Anselme Jaumel.

MÉRIN. — Anselme Jaumel, c'est le grand obstacle sur la route du milliard.

BRUGNIER-ROUZON. — Le grand obstacle, c'est la société St-Marin Corfou, trois fois aussi importante au point de vue des jeux que toutes les entreprises réunies de Fortier.

LARIVE. — Pourquoi Fortier n'essaie-t-il pas de fusionner?

LA GARNOCHE. — La fusion de St-Marin Corfou, c'est la grande pensée du règne. C'est depuis toujours le rêve de Fortier. Seulement, la société St-Marin Corfou qui a élevé à la hauteur d'une institution le courage, le pot de vin, l'arbitraire, la dilapidation ne veut pas entendre parler de Fortier. St-Martin Corfou, c'est la plus belle volerie du siècle dernier et du siècle présent. Sans Fortier, les membres du Conseil d'administration réalisent une fortune en trois ans, et font place à d'autres; 4.000 employés vivent

superbement sur la bête; avec Fortier, ce serait fini de rire, de tripoter et de voler...

MÉRIN. — Fortier volerait de ses propres ailes.

LA GARNOCHE. — Fortier mettrait là dedans l'ordre, le contrôle et la méthode, les bénéfices réels passeraient de 20 à 40 millions par an.

MÉRIN. — Et le milliard, le fameux milliard, espoir final et suprême pensée de Fortier lui serait assuré!

LA GARNOCHE. — On l'a dit et répété: le jour où le patron aura St-Marin Corfou, il sera l'homme qui aura le milliard.

MÉRIN. — Seulement, il ne l'aura jamais; il est lui-même la barrière! il a dépensé des centaines de mille francs en achat de votes au conseil, en primes pour obtenir des actions. St-Marin Corfou le berne, St-Marin Corfou hausse les épaules et rit: avec un autre qui serait le complice! oui, avec lui qui serait le maître, non!

BRUGNIER-ROUZON. — Pourquoi n'opère-t-il pas par personne interposée?

(*Sonnerie.*)

MÉRIN. — La sonnerie du patron ! (*Tous se lèvent affairés.*)

LA GARNOCHE. — Tiens, il avait annoncé son arrivée pour 6 heures seulement. Oh ! asseyez-vous ; nous avons le temps, il commence toujours par faire un tour incognito, dans les salles : défense au personnel de faire semblant de le voir ; il ne vient ici au secrétariat que quand tout le monde l'a reconnu. Il adore ça.

LARIVE. — Est-ce vrai que le Casino doublera son chiffre d'affaires cette année ?

LA GARNOCHE. — C'est probable.

LARIVE. — Il doit être satisfait.

BRUNIER-ROUZON. — On le serait à moins.

LA GARNOCHE. — Vous ne connaissez pas les hommes d'argent. Ce qu'ils ont, ils l'ignorent, c'est ce qu'ils n'ont pas encore qui les intéresse. Or, ce que Fortier n'a pas encore, c'est St-Marin Corfou. Pour l'avoir, il risquerait sans une hésitation, dans n'importe quelle aventure, son armée de millions.

MÉRIN. — C'est une maladie de conquérant. Tout ou rien ! C'est le cas effroyable

et magnifique de l'Allemand à qui il faut l'empire du monde et qui pense: « Tant pis, si la guerre fait de la terre un désert de ruines, pourvu que ce soit un désert allemand! »

LARIVE. — Bravo!

BRUGNIER-ROUZON. — Qu'est-ce que vous faites ?

LARIVE. — Je salue ce que dit M. Mérim. Fortier a un idéal : je tire mon chapeau devant son idéal.

MÉRIN. — Alors, il fait de la beauté sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Que ce soit grand ou beau? il s'en fout... Un idéal! son idéal, c'est la galette!

BRUGNIER-ROUZON (*rêveur.*) — Milliard, milliard, mon cher souci...

MÉRIN (*respectueux.*) — Mille millions!

LARIVE. — Mille... le compte rond...

LA GARNOCHE. — Souhaitons, messieurs, que la chance le serve.

BRUGNIER-ROUZON. — Tous nos vœux l'accompagnent.

LA GARNOCHE. — C'est une justice à lui rendre: tous ceux qui se sont faits ses créatures, il les a enrichis: «donnant, donnant».

BRUGNIER-ROUZON. — Alors, fasse le Seigneur Tout Puissant qu'il ait un jour son milliard.

MÉRIN. — Seigneur Tout Puissant, si vous ne le faites pas pour lui, faites-le pour nous.

TOUS. — Amen !

SCENE XI.

FORTIER (*entrant.*) — Bonjour, messieurs... ce n'est que moi, ne vous dérangez pas ! Enchanté de vous voir.

LARIVE. — Ça ne va pas ?

FORTIER. — Ça va très bien, au contraire.

LARIVE. — A la bonne heure.

FORTIER. — Mon cher substitut, je ne suis jamais aussi heureux que quand je vous trouve content... et vous l'êtes, content, vous l'êtes comme un homme qui a une excellente nouvelle à confier à un ami. Petit ruban, hein ! J'ai deviné, vous voyez.

BRUGNIER-ROUZON. — Vous avez bien deviné, mon cher Fortier.

FORTIER. — Un coup de téléphone que

j'ai reçu du ministre m'y a d'ailleurs aidé. Merci, mon cher ami, merci. Je n'oublierai pas, mon cher substitut, je n'oublie jamais. Bonjour, La Garnoche. Bonjour, Mérin.

MÉRIN. — Dites donc, patron, il faut vous vous trouver à sept heures à Noville.

FORTIER. — Je suis déjà en retard; la voiture fera du 130... voilà tout. Ce n'est pas pour rien que je l'ai payée 650.000 francs. Excusez-moi, messieurs, si je vous bouscule... Désolé de ne pouvoir converser plus longtemps avec vous... Allez! ouste, Mérin!

(*Poignée de mains, tous sortent, sauf La Garnoche.*)

SCENE XII.

FORTIER (*presque brutal.*) — Eh bien?

LA GARNOCHE. — Eh bien, c'est à se taper la tête contre les meubles! Réchousoux est brûlé!

FORTIER. — Fichtre! lui aussi!... il se prétendait pourtant plus malin que les autres...

LA GARNOCHE. — Il est venu ici, hier, tout penaud. Dès les premiers mots qu'il a

dits, à Corfou, il a été repéré. Le vieux baron Schmoul lui a dit : « Tâchez de convaincre Fortier qu'il perd son temps avec ses hommes de paille ! Tout intermédiaire qui se présente ici au nom d'un groupe est suspect parce qu'il est censé venir de la part de Fortier. Nous ne signerons de traité de cession qu'avec la clause que le traité devient nul de plein droit si on découvre plus tard que Fortier figure dans le groupe cessionnaire ».

FORTIER. — Une clause de ce genre est-elle valable ?

LA GARNOCHE. — Oui, les avocats sont catégoriques : j'ai consulté l'ancien ministre de l'Intérieur, qui se rappelle à votre bon souvenir : vente avec clause conditionnelle de résiliation, contrat légitime. Vous le voyez, ça casse tout !

FORTIER. — Mais non, voyons, c'est seulement maintenant qu'il faut être prêt à se battre ! Je l'aurai, St-Marin Corfou, je l'aurai, nom de Dieu ! Ecoute, La Garnoche ! Il faut que St-Marin Corfou, débile, sans nationalité, soit contrôlé par l'Etat sur le territoire duquel il a son principal Casino, par le gouvernement grec. C'est sur le gouvernement grec qu'il faut agir ; d'ailleurs qu'est-

ce qu'on ne fait pas en Grèce, avec de l'argent? Saint-Marin Corfou, propriété d'Etat, exploitation en régie confiée à bibi! Tu as compris, La Garnoche? Eh bien, alors, garde-le pour toi, ne le dis ni à ta maîtresse, ni à ton oreiller.

LA GARNOCHE. — C'est un grand plan, un plan de lion, comme disait Napoléon.

FORTIER. — Napoléon n'était pas plus malin qu'un autre et je ne suis pas plus bête que lui. Dans la vie d'un empereur, comme dans celle d'exploiteur de jeux, la première qualité c'est de ne s'étonner de rien et de mettre à profit le temps pendant lequel l'adversaire s'étonne. Le bon sens est le même pour les grands et les petits, et la malice aussi, et la volonté aussi; ce n'est pas à l'école supérieure que ça s'apprend. Je te dis tout ça très mal parce que je n'ai pas fait d'études d'avocat, mais je le vois, je le réalise. Il faut 1° avoir un but, 2° vouloir l'atteindre.

LA GARNOCHE. — Le milliard!

FORTIER. — Mais, malheureux, je ne saurais plus vivre sans un milliard!

LA GARNOCHE. — Il vous faudra dix ans, quinze ans...

FORTIER (*haussant les épaules.*) — Dix ans, quinze ans. Qu'est-ce que c'est? (*Changeant de ton.*) Rien d'autre? Est-ce un coup assez chic d'avoir engagé le chef d'orchestre Jaumel, neveu du député?

LA GARNOCHE. — Mérin affirme malheureusement qu'ils sont brouillés.

FORTIER. — Le même intérêt les reconciliera. ,

LA GARNOCHE. — Vous savez que la campagne de presse de Jaumel redouble de violence?

FORTIER. — Ce n'est pas le moment...

LA GARNOCHE. — Tenez : Le Guetteur de la Côte. (*Lisant.*) « Masséna, pendant le siège de Gênes, devait marcher, tous les matins pour sortir de son palais, sur un tapis de cadavres d'enfants, morts de faim, que les mères y avaient déposés la nuit : ainsi Fortier pourrait marcher sur les cadavres des suicidés qui encombrant les parcs de ses casinos. »

FORTIER. — Tu parles ! C'est avec des propos stupides comme ça qu'on ameute les imbéciles. C'est le moment, de forcer la prime à l'assurance contre la malveillance : donnons aux hôpitaux, aux écoles,

aux indigents de tout poil; donnons, La Garnoche.

LA GARNOCHE. — Ce que nous appelons le compte paratonnerre.

FORTIER. — Et leste, et preste! (*Regardant l'heure.*) Je n'arriverai jamais.

LA GARNOCHE. — Par ici, si vous ne voulez pas être arrêté.

FORTIER (*faisant un bond.*) — Quoi?

LA GARNOCHE. — Mais non, mais non... arrêté par un tas de gens qui ont des tas de choses à vous demander.

FORTIER. — Drôle de plaisanterie... Je te téléphonerai à six heures. (*Sortie.*)

LA GARNOCHE. — Maintenant, je vais peut-être avoir cinq minutes pour travailler.

SCENE XIII.

(*Un temps, il allume une cigarette. Denise entre.*)

DENISE. — Bonjour, vicomte, Papa n'est pas venu au casino ?

LA GARNOCHE. — Il vient de partir par là... vingt secondes plus tôt, vous tombiez

sur lui. Et qu'est-ce qu'il aurait dit, votre père, s'il vous avait trouvée ici?

DENISE. — Il m'aurait renvoyée à Brémont par le plus court chemin... Tandis que maintenant, je pourrai assister à la première de ce soir, ici, au théâtre.

LA GARNOCHE. — En attendant, vous n'allez pas rester ici? Vous savez que votre père vous a formellement défendu le casino?

DENISE. — Je ne fais que passer... Devinez qui j'attends ici, mon cher vicomte. Non, ne cherchez pas. J'attends Yvette Arnal, la première chanteuse : elle va venir me prendre.

LA GARNOCHE. — Dans mon cabinet?

DENISE. — Vous ne le direz à personne. D'ailleurs, nous n'y resterons pas, nous irons répéter chez elle.

LA GARNOCHE. — Mademoiselle Fortier, vous n'êtes pas raisonnable.

DENISE. — Monsieur le vicomte, je suis très sérieuse. Mademoiselle Arnal m'a promis de me donner des leçons.

LA GARNOCHE. — Comment la connaissez-vous ?

DENISE. — Je ne la connais pas, je lui ai écrit.

LA GARNOCHE. — Pourquoi?

DENISE. — Vous savez que j'ai une petite voix, je voudrais savoir si c'est une voix de théâtre.

LA GARNOCHE. — Une voix de théâtre?

DENISE. — Oui, j'en ai assez du professeur qu'on m'a donné à Brémont. Avec lui, il n'y a jamais moyen de savoir. Il trouve merveilleux tout ce que je fais. C'est insupportable. Mon pauvre monsieur de La Garnoche, vous ne savez pas ce que c'est que d'être la fille de Fortier ! Ils se croient obligés de m'admirer en tout comme ils admirent mon père... ou comme ils font semblant de l'admirer. Tenez, chez les confiseurs, pour se garantir des demoiselles de magasins, on les gave de sucre, et de bonbons pendant huit jours, et après ça, on peut être sûr qu'elles n'en mangeront plus jamais. Eh bien, moi, le chocolat et l'aplatissement des gens, c'est la même chose, ça me tourne sur le cœur.

LA GARNOCHE. — Alors?

DENISE. — Alors je veux entrer au théâtre plus tard.

LA GARNOCHE. — Vous?

DENISE. — Moi.

LA GARNOCHE. — Pourquoi faire?

DENISE. — D'abord pour y être... et après pour être indépendante.

LA GARNOCHE (*riant.*) — Mais, petite malheureuse...

(*Le domestique introduit Yvette Arnal.*)

SCENE XIV.

DENISE. — Madame Arnal, n'est-ce pas? Je suis heureuse, madame.

YVETTE. — Je ne le suis pas moins.

DENISE. — N'est-ce pas, madame, que j'ai raison de...

LA GARNOCHE. — Mademoiselle Denise, je vous prie de vous taire aussi longtemps que je suis là, vos fantaisies me paralysent ! Je ne veux pas, au yeux du patron... de monsieur votre père, veux-je dire... passer pour un complice.

DENISE. — Ce que ça vous va mal d'être solennel... et puis vous allez effrayer Madame Arnal.

LA GARNOCHE. — Madame Arnal n'est pas du tout dans la même situation que moi.

DENISE. — Voilà bien des sévérités pour une petite oie blanche. La Garnoche, je vous supplie de rester là.

LA GARNOCHE (*se rasseyant à demi convaincu.*) — Vous ne le connaissez pas le patron !

YVETTE. — C'est donc sérieux, ce que vous m'avez écrit ?

DENISE. — Très.

LA GARNOCHE. — Vous changerez d'avis, Mademoiselle Denise.

DENISE. — Dans tous les pensionnats, j'ai toujours eu le premier prix de mauvaise tête.

SCENE XV.

M^{me} FORTIER (*entrant.*) — Denise, je suis très fâchée... Bonjour, La Garnoche. Bonjour, madame... Tu prends des allures qui ne te conviennent pas, mon enfant : il faut que je me mette à ta poursuite, maintenant et que je te ramène... Figurez-vous, madame...

DENISE (*présentant.*) — Madame Yvette Arnal.

M^{me} FORTIER. — C'est madame qui dit la bonne aventure? (*étonnement général.*)

DENISE (*riant.*) — Mais non, maman, mais non, madame Arnal est notre première chanteuse.

M^{me} FORTIER (*bonnement.*) — Excusez-moi, ma chère dame, les artistes, voyez-vous, je confonds tout le temps. Eh bien, figurez-vous madame, que ma fille prend maintenant l'habitude de lâcher Brémont quand cela lui passe. Si Fortier savait qu'on la retrouve ici, où il lui a défendu de venir, qui est-ce qui casserait les pots? Ce serait Fortier, et qui est-ce qui payerait la casse? Ce serait moi.

DENISE. — On serait deux... ça s'est déjà vu...

M^{me} FORTIER. — J'admets qu'il fait plus gai... plus vivant ici qu'à Brémont.

DENISE. — Ah! Brémont avec sa galerie de tableaux à deux étages, son fil téléphonique spécial avec Paris (dont on ne se sert jamais), sa salle de musique, son orgue de cinq cent mille francs et ses salons où ma-

man serait si heureuse de donner un coup de plumeau aux poussières...

M^{me} FORTIER (*sincère.*) — C'est vrai, moi, je ne peux pas rester à rien faire.

DENISE. — ... et où j'erre, moi, avec un sourire... un peu triste, ma chère... Et ces bassins, et ces labyrinthes de verdure, la cour d'honneur et les parterres...

M^{me} FORTIER. — les boulingrins et les « quiconques ». Nulle part dans cette maison je ne me sens chez moi. Il me semble toujours que je meurs de faim et que je visite un musée.

DENISE. — En exil ; on est en exil !

YVETTE (*riant.*) — Non, mais plaignez-vous, plaignez-vous !...

M^{me} FORTIER. — Vous ne savez pas ce que c'est, vous, quand il faut diriger vingt-cinq ou vingt-six domestiques mâles et se fier à autant de servantes ; la meilleure ne vaut rien... et ça vous gagne des quinze cents francs par mois, sans compter les pourboires. C'est plus fort que moi, ça me vexe de voir qu'on me vole, sur le poisson, sur le vin, sur le linge, sur l'essence pour l'auto... L'entretien des pelouses pour le golf où personne ne joue jamais occupe trois

tondeuses à essence, quarante jardiniers et douze chevaux ; ça coute 200.000 francs par an pour les trois mois où nous y restons !... Pendant la période des chasses, qui va commencer dans quinze jours, vous ne vous faites pas une idée du coulage ! J'en suis malade. Et le beurre est à 40 francs !

YVETTE. — 42, Madame Fortier.

M^{me} FORTIER. — 42 : vous voyez !

DENISE (*riant.*) — Ma pauvre maman !

M^{me} FORTIER. — « Ma pauvre maman », ne ris pas, je te défends de rire ! Et puis, ce n'est pas tout ça : qu'est-ce que tu viens faire ici ? Finiras-tu par me le dire ?

DENISE. — Maman, je venais voir madame Arnal qui me donnera des leçons de chant pour me préparer à débiter au théâtre.

M^{me} FORTIER. — Ah ! ça te reprend ! Va donc dire cela à ton père. Je sais où il t'enverra, moi !

DENISE. — Où ?

M^{me} FORTIER. — Au couvent.

YVETTE. — C'est son droit.

DENISE. — Jusqu'à ma majorité. Il retardera de deux ans ma carrière artistique, voilà tout.

M^{me} FORTIER. — Elevez donc vos enfants dans le respect et dans la crainte des parents !

YVETTE. — Ce sont des révoltes pour rire, madame Fortier.

DENISE. — Mais pas du tout.

M^{me} FORTIER. — Je suis heureuse de voir que vous ne l'encouragez pas, au moins. Ma petite Denise, écoute moi bien, tu feras ce que voudra ton père ; il en a mâté de plus dures que toi, ta mère, par exemple, et cependant j'ai ma volonté et des idées aussi claires en me levant qu'en me mettant au lit.

YVETTE. — Je pense aussi que c'est difficile de résister à monsieur Fortier.

DENISE. — Si ce n'était pas difficile, où serait le mérite ?

YVETTE. — Attendez donc que votre père ait son milliard !

DENISE. — Non, sérieusement, faut pas me le faire à moi, le coup du milliard.

M^{me} FORTIER. — Qu'est-ce à dire ?

DENISE. — Mais, maman, tu sais bien qu'il ne l'aura jamais, le milliard !

YVETTE. — Un milliard, ça fait mille millions?

M^{me} FORTIER. — Oui, Dans notre métier, il n'y a que le premier million qui coûte, les autres viennent tout seuls.

DENISE. — Les millions de Panurge...

YVETTE. — Et quand il l'aura, le milliard ?

M^{me} FORTIER. — Quand il l'aura, Denise épousera un pair d'Angleterre ou un prince russe: voilà ce que Fortier a décrété.

DENISE. — Oh ! là là ! et vous croyez que le pair d'Angleterre ou le prince russe voudra de Mademoiselle Fortier, fille de l'ancien tenancier de tous les casinos de France et autres lieux, Duc de Baccara, Comte de la Séquence, Marquis du trente et quarante... ? Eh bien, ce qu'ils devraient être décrépits ou décavés !

YVETTE. — Des préjugés tout ça... des préjugés !

M^{me} FORTIER. — Laisse donc faire ton père, c'est lui qui porte tout dans sa tête. Il est venu au monde avant toi.

DENISE. — J'exagère, n'est-ce pas ? Je n'exagère pas du tout ! Je voudrais vivre un

peu de la vie des autres, entendre parler des gens que j'aimerais. On ne voit personne à Brémont, parce que ceux qui voudraient y venir ne sont pas suffisamment respectables et que ceux qu'on voudrait y voir le sont trop. (*Tout à coup émue.*) Ceux-là, on ne les rencontre que le dimanche à la messe.

M^{me} FORTIER. — Ce sont des mal élevés. (*à M^{me} Arnal.*) Denise a gardé sur le cœur que la femme du général Brignout, à qui j'avais poliment offert de l'eau bénite, à l'entrée de l'église, me l'a refusée en me toisant.

YVETTE. — Ce sont des dédains dont on se console facilement.

DENISE. — Pas moi... Mon père est mon père, et je n'ai pas à le juger... Et puis, si les autres ne l'aiment pas, ça m'est égal, moi, je l'aime beaucoup, parce qu'il m'a donné des leçons d'énergie et qu'il a eu pour moi de la tendresse, chaque fois qu'il en a trouvé le temps. (*Avec une émotion croissante.*) Mais de songer que nous sommes, maman et moi, obligées d'arriver quelques minutes avant la messe et de partir quelques minutes après, afin d'éviter des affronts... de songer aussi qu'on m'a retirée du pen-

sionnat parce que plusieurs de mes camarades de classe... (*elle s'arrête la gorge serrée*) de songer à tout cela et à d'autres choses encore... Est-ce que c'est votre cas, à vous qui êtes au théâtre, madame Arnal?

YVETTE (*émue malgré elle.*) — L'opinion des autres m'est bien indifférente, allez.

LA GARNOCHE. — C'est la bataille, c'est la vie... Mais, ma pauvre enfant, si l'on remontait aux sources des fortunes, croyez bien qu'on ne trouverait pas à l'origine de celles du pair d'Angleterre ou du prince russe, beaucoup plus de pauvres diables tués à la guerre et ruinés par l'impôt et le pillage que l'on ne trouverait de malheureux au premier million de votre père?

DENISE. — Et puis, les tués et les ruinés de papa sont en smoking.

M^{me} FORTIER. — Denise!

DENISE (*se ressaisissant.*) — Oui, c'est vrai... enfin, tu le vois clairement, maintenant, il faut que madame Arnal vienne me donner des leçons à Brémont, sans ça...

M^{me} FORTIER. — Sans ça, quoi?

DENISE. — Sans ça, je serai obligée d'aller les prendre chez elle.

M^{me} FORTIER. — C'est la rébellion ouverte, alors ?

DENISE. — Oh ! maman, ce n'est que contre toi...

M^{me} FORTIER. — Vous aurez là une élève bien facile à conduire, madame Arnal, je ne vous en félicite pas.

YVETTE (*souriante.*) — Nous tâcherons de nous entendre.

M^{me} FORTIER. — Alors, demain à trois heures, est-ce entendu ? Je vous enverrai l'auto.

YVETTE. — Merci, madame.

SCENE XVI.

(*Le domestique apporte à La Garnoche une lettre sur un plateau.*)

LA GARNOCHE (*lisant.*) — Sébastien Jaumel.

YVETTE (*vivement.*) — Jaumel est ici ?

LA GARNOCHE. — Ah ! c'est juste... vous devez le connaître. (*A M^{me} Fortier*) C'est le nouveau premier chef d'orchestre que le

patron a engagé pour les grands concerts et l'opéra.

YVETTE. — Excellente acquisition.

M^{me} FORTIER. — Qu'est-ce qu'il vous veut ?

LA GARNOCHE. — Se présenter. Le patron m'envoie toujours tout le personnel. Introduisez M. Jaumel.

M^{me} FORTIER. — Alors, allons-nous en. (*Elle se lève*).

DENISE. — Restons, maman. (*A la Garnoche.*) Est-ce que c'est le fils du député qui fait une campagne contre papa dans le journal d'Avranches ?

LA GARNOCHE. — Pas le fils, le neveu.

M^{me} FORTIER. — C'est ça, c'est sa tante qui est née Purée de la Mirande.

YVETTE. — Très mal avec son oncle d'ailleurs. Ils ne se voient plus, depuis que l'oncle lui a coupé les vivres.

M^{me} FORTIER. — Il est riche, son oncle ?

YVETTE. — Très riche et sans enfant. Sébastien devrait être son héritier, mais voilà : l'oncle est moins convaincu que le neveu de la haute mission de la musique.

SCENE XVII.

JAUMEL (*entrant.*) — Monsieur le secrétaire général ?

LA GARNOCHE. — Lui-même.

JAUMEL. — Tiens, madame Arnal.

YVETTE. — Ravie de vous saluer, dès votre arrivée à Majestic-Plage. Voulez-vous me permettre, mesdames de vous présenter monsieur Jaumel... Madame Fortier... Mademoiselle Fortier.

M^{me} FORTIER (*rondement.*) — Enchantée, mon cher monsieur, enchantée; c'est le hasard vous savez; ce n'est pas tous les jours que vous auriez la chance de nous rencontrer... Alors, vous allez nous faire de la bonne musique?

JAUMEL. — Si monsieur Fortier le veut, madame, nous réaliserons des choses intéressantes.

M^{me} FORTIER. — Il est bien capable de le vouloir. Il n'est pas contraire à la protection de l'art.

YVETTE. — C'est la justification de la richesse.

DENISE (*à Jaumel.*) — L'excuse des gains illicites, comme dit votre oncle.

M^{me} FORTIER. — Denise... voyons, Denise.

JAUMEL. — Mon oncle a des préoccupations qui ne sont pas les miennes... Ah ! faire de Noville un autre Bayreuth, quel rêve ! Y attirer le public international de l'art nouveau, les vrais artistes, chassés des grandes villes par le mercantilisme des directeurs...

DENISE. — Bravo !

JAUMEL. — On jouerait des opéras nouveaux...

M^{me} FORTIER. — Est-ce que tout ça n'éloignerait pas les gens ? Fortier a plus confiance dans les redoutes, les chevaux, les femmes, le champagne et les feux d'artifice.

LA GARNOCHE. — Mon Dieu, il ne faut pas croire que la grande musique effraie le public. L'exécution à Majestic-Plage la saison dernière de la neuvième symphonie, dirigée par votre prédécesseur, a rapporté plus de 40.000 francs, bénéfice que n'avait atteint jusque là aucun concert.

M^{me} FORTIER. — De qui était-elle cette symphonie ?

DENISE (*souriant.*) — D'un nommé Beethoven, maman.

M^{me} FORTIER. — Il faut lui en commander une autre. (*On se regarde.*) (*Silence gêné.*)

LA GARNOCHE. — Il faudra, mon cher monsieur Jaumel que vous voyiez Vaulabelle, c'est l'heure où vous pourrez causer avec lui. Si vous voulez après cela, passer par mon bureau...

JAUMEL. — Entendu. Je vous salue, mesdames... Au revoir, chère amie.

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

M^{me} FORTIER. — Pourquoi avez-vous toussé quand j'ai parlé de ce monsieur qui fait des symphonies?

DENISE. — Pour rien, maman.

(*On sonne au téléphone.*)

LA GARNOCHE. — Ah ! sept heures, c'est le coup de téléphone du patron ! Vous permettez. (*Il parle à l'appareil.*) Hein ? Ah ! c'est vous, Edgard ?

DENISE. — Edgard, c'est le chauffeur de

papa. Nous allons savoir à quelle heure il rentre.

M^{me} FORTIER. — Tais-toi.

LA GARNOCHE. — Comment?

M^{me} FORTIER. — La Garnoche, dites donc à Edgard de demander à Fortier...

DENISE. — Attends qu'il ait fini, maman, tu lui parles pendant qu'il écoute... comment veux-tu qu'il t'entende?

M^{me} FORTIER. — Le bon Dieu lui a donné deux oreilles parce qu'il avait prévu le téléphone.

LA GARNOCHE (*à l'appareil.*) — Nom de Dieu !

M^{me} FORTIER. — Quoi?

LA GARNOCHE (*hébété.*) — Il est mort !

M^{me} FORTIER. — Qui? Edgard?

LA GARNOCHE. — Non, Fortier !

M^{me} FORTIER (*folle.*) — Mais téléphonez donc. Mais demandez donc des détails...

LA GARNOCHE (*arrachant sa cravate.*) — Je ne peux pas.

M^{me} FORTIER (*saisissant délibérément le cornet.*) — C'est vous, Edgard? Mais res-

tez donc au téléphone... Répondez. La fa-laise de Rival... ? il a eu la tête fracassée, il est mort sur le coup ? On le ramène dans l'auto du maire de Noville... (*Elle regarde autour d'elle d'un air absent puis, s'adressant à tous :*) Allez vous en...

LA GARNOCHE. — Qu'est-ce que nous allons devenir ? (*Entre Mérim.*)

M^{me} FORTIER (*d'une voix ferme et basse.*)
— Allons, La Garnoche, il ne s'agit pas de se laisser aller, mon garçon... Faites sortir les joueurs et fermez les salons.

MÉRIN. — C'est que la partie est dans son plein.

M^{me} FORTIER. — Faites ce que je vous ai dit... Viens, Denise (*à Mérim.*), monsieur, je vous remercie, je n'ai besoin de personne.

SCENE XIX.

(*L'un après l'autre les personnages suivants entrent dans la salle du scerétariat.*)

LARIVE. — Alors, c'est vrai?... Un client de 50 mille francs, ça se regrette.

MÉRIN (*cynique.*) — Ni, ni, fini, ces

gens-là, ce n'est bon que quand c'est vivant. C'est le contraire du cochon, le cochon ça n'est bon que quand c'est mort.

LA GARNOCHE. — Dites donc, Mérim, il faudrait prévenir les journaux.

BRUGNIER-ROUZON. — Ce n'est pas possible, La Garnoche? plus d'espoir?

LA GARNOCHE. — Tué raide.

BRUGNIER-ROUZON. — Comprenez comme c'est embêtant, je me suis compromis pour rien !

MÉRIANE D'ALVIN. — Mon cher ami, les circonstances pénibles, ce désarroi, ce gâchis... il vaudrait mieux que vous me rendiez maintenant mon bracelet.

LA GARNOCHE. — Votre bracelet... oui... oui... Et les 2.000 francs, vous les rapportez ?

MÉRIANE. — Comment, les 2.000 francs ?

LA GARNOCHE. — Ah ! mais dites donc, je suis abruti par ce qui m'arrive, mais pas tant que ça tout de même, vous savez, Mériane !

MÉRIANE (*à l'huissier qui entre.*). — Ah !

c'est vous... Vous pouvez le garder votre poil de barbe !

MÉRIN. — C'est la veuve qui va reprendre les maisons de jeu, sans doute ?

LE FÊTARD. — La veuve joueuse...

MÉRIN. — Idiot !

LARIVE. — Soyez tranquille, on n'abandonne pas une entreprise qui vous rapporte des millions.

LE FÊTARD. — Mais c'est vrai que la veuve devient un parti superbe !

VOIX DES HUISSIERS. — On ferme, on ferme, messieurs !

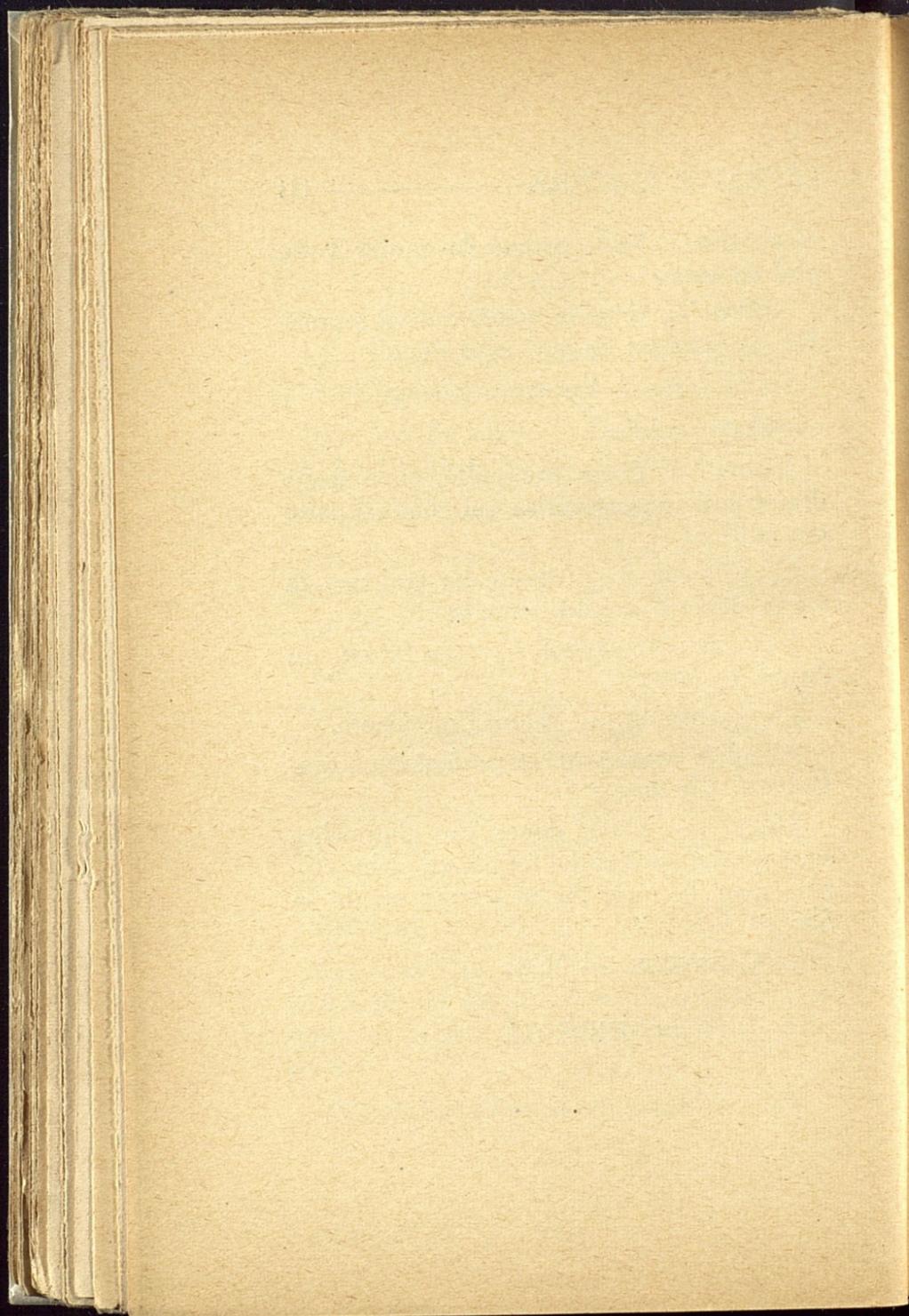
LA GARNOCHE. — Allons ! messieurs.

(Tout le monde sort en parlant et en gesticulant. Un temps.)

MÉRIN. — Dites donc, La Garnoche, croyez-vous qu'il aurait fermé, en pleine soirée, pour la mort de sa femme ou de sa fille ?

LA GARNOCHE. — Non.

RIDEAU.



DEUXIEME ACTE

Un salon très luxueux au château de Brémont. Dans le fond une vérandah et le parc. Porte à droite et à gauche. Appareil téléphonique sur une table.

SCENE I.

(La Garnoche et Madame Fortier sont assis devant une table où s'étalent des dossiers.)

LA GARNOCHE. — Ainsi, je récapitule : pour le casino de Cagnessol, il y a à défalquer du bénéfice net des jeux, outre naturellement les frais d'exploitation et d'entretien, des frais de réparations... Les frais de réparations ont été considérables... 788.000 fr. Il a fallu refaire la moitié du pavillon des

jeux proprement dits et nous avons exproprié le vieil hôtel des du Guesclin-Ravagé, pour loger les services et la direction. Le bénéfice net de l'exploitation des six derniers mois — donc comptés depuis la mort de M. Fortier — est réduit, pour Cagnes-sol à 1.421.430 francs 07, seulement...

M^{me} FORTIER (*rêveuse.*) — Oui...

LA GARNOCHE (*ouvrant un dossier.*) — Voici le dossier de Majestic-Plage, c'est-à-dire du kursaal modèle...

M^{me} FORTIER. — Le chef d'œuvre de Fortier, comme on a dit...

LA GARNOCHE. — On a bien dit: comme organisation, c'est une merveille. Voici d'abord les rapports des chefs de partie... certes, on a fait à Majestic-Plage de plus belles séries, mais Fortier n'est plus là... Ici le bénéfice est de deux millions trois cent cinquante mille francs supérieur à celui de l'exercice précédent. Nous avons d'autre part écopé à St-Ignace de 140.000 francs du fait de ce caissier qui a pris la fuite, et nous avons perdu, à cause d'une procédure mal engagée — nos avocats doivent être des fripons, — un procès qui nous coûte un million.

M^{me} FORTIER (*indifférente.*) — Ah ! sarpisti !

LA GARNOCHE. — Oui. Si Fortier avait été là... il avait prise sur les avocats, lui.

M^{me} FORTIER. — Mais il n'était plus là et nous avons perdu le million... Eh bien, savez-vous l'effet que ça me fait, ce million perdu ?

LA GARNOCHE. — Dites.

M^{me} FORTIER (*très simplement.*) — Je m'en fous.

LA GARNOCHE. — C'est une opinion exprimée avec autant de clarté que d'énergie, mais que mes fonctions m'empêchent de partager. Un million perdu, c'est tout de même embêtant.

M^{me} FORTIER. — Evidemment, il vaudrait mieux en avoir gagné deux, mais si je devais me chagriner d'être devenue une particulière destinée à être trompée, volée, exploitée, roulée, bernée, refaite, je n'aurais plus qu'à quitter la vie.

LA GARNOCHE. — Et vous n'en avez pas l'intention ?

M^{me} FORTIER. — Pas du tout. Je commence seulement à la connaître. Et je crois

qu'elle peut tout de même quelquefois avoir du bon. On se prend à aimer toutes sortes de choses qu'on n'avait pas soupçonnées...

LA GARNOCHE (*perspicace.*) — Hé ! hé ! Aimer quelque chose ou quelqu'un : tout est là, madame Fortier ! (*Un silence.*)

M^{me} FORTIER. — Vous avez beaucoup aimé dans votre vie, La Garnoche ?

LA GARNOCHE. — Beaucoup trop, madame Fortier, ce qui est la même chose que pas du tout. Pourquoi me demandez-vous ça ?

M^{me} FORTIER. — Pour rien... pour dire quelque chose... parce que la conversation tombait... Revenons aux affaires.

LA GARNOCHE. — Revenons aux affaires.

M^{me} FORTIER. — Je me réserve de voir ces comptes à l'aise. Vous me laisserez ces dossiers pour quinze jours. Dites-moi tout de suite ce que vous réserviez pour la fin ; ce que les vingt-deux établissements ont rapporté ensemble, depuis la mort de mon pauvre Robert ?

LA GARNOCHE. — Exactement 28 millions six cent trente mille trente et un francs.

M^{me} FORTIER. — Jésus Maria, c'est un cataclysme.

LA GARNOCHE. — Du courage, madame Fortier, du courage !

M^{me} FORTIER. — J'en ai, j'en ai, La Garnoche. Mais, tout de même, que va dire Denise ? comment lui annoncer ça ?

LA GARNOCHE. — Voulez-vous que je la prépare ?

M^{me} FORTIER. — Non, j'aime autant que ce soit moi.

LA GARNOCHE. — Vous lui direz...

M^{me} FORTIER. — Quoi ?

LA GARNOCHE. — Ce qu'on dit dans ces cas là... Au fait, qu'est-ce qu'on dit dans ces cas là ?

M^{me} FORTIER. — Vous voyez... Non, non, ce n'est pas gai.

LA GARNOCHE. — Ça s'arrangera, vous verrez... Tout s'arrange... C'est une série à la rose... Patientez... Que diable, auriez-vous fait si votre mari avait eu son milliard ?

M^{me} FORTIER. — Je n'osais pas y penser quand il m'en parlait.

LA GARNOCHE. — Vous savez les dernières nouvelles de St-Marin Corfou?

M^{me} FORTIER. — C'est la Société des jeux de Miramar qui a mis la main dessus?

LA GARNOCHE. — Ah! bien oui! la société de Miramar! Elle a été écartée d'emblée, comme Fortier l'avait été. Le gouvernement grec a voulu, à l'instigation des casinos méditerranéens, liquider lui-même les établissements. St-Marin Corfou, vous pensez, a montré les dents... Il a montré aussi des petits papiers tellement compromettants pour un tas de gens officiels que le gouvernement grec a laissé ça là. Alors, St-Marin Corfou, délivré, mais n'ayant plus envie d'une nouvelle bagarre, a décidé la mise en vente des établissements.

M^{me} FORTIER. — Si Fortier avait encore été là!... Il est mort comme Moïse au moment d'entrer dans la terre promise.

LA GARNOCHE. — Oui, il était seul capable de nettoyer les écuries d'Augias.

M^{me} FORTIER. — Quelles écuries? Il y a des courses de chevaux?

LA GARNOCHE. — Non, c'est une façon de parler.

M^{me} FORTIER. — C'est moi qui n'ai pas compris... Ça m'arrivera encore.

LA GARNOCHE. — Adjudication publique le 15 juillet. Ça ne vous dit rien ?

M^{me} FORTIER. — Et vous ?

LA GARNOCHE. — Moi, ah non !... Il y a quinze ans, je ne dis pas... Maintenant je suis rangé des voitures, on n'a plus l'esprit du conquérant... on fait des mots.

M^{me} FORTIER. — Quand je vous vois comme ça, savez-vous ce que je pense ?

LA GARNOCHE. — Dites tout de même.

M^{me} FORTIER. — Je pense que mon homme, c'était un homme... lui si plein d'audace, avec un avenir devant lui !... Il paraît qu'on explique ça dans un livre qu'on va publier sur lui.

LA GARNOCHE. — La conclusion du livre, c'est qu'il aurait dû jouer un rôle politique parce qu'il portait en lui cette part de chance, ce don du succès que Napoléon estimait chez ses généraux.

M^{me} FORTIER. — Et ce projet de lui élever une statue ?

LA GARNOCHE. — Ça marche, il y a des

listes de souscription dans tous les casinos, nous aurons 500 billets.

M^{me} FORTIER. — Voilà l'auto qui revient de Majestic-Plage.

LA GARNOCHE. — Vos invités ?

M^{me} FORTIER. — Non, Denise... Elle est allée prendre Yvette Arnal qui passe la journée ici. Je suppose qu'elle aura profité de l'auto pour cueillir aussi Vaulabelle. Il vient en ami presque tous les matins, ce bon Vaulabelle.

LA GARNOCHE (*regardant dans le parc.*)
— Et le chef d'orchestre Jaumel...

M^{me} FORTIER. — Jaumel est là ? Tant mieux... Si je le priais d'annoncer la nouvelle à Denise ?

LA GARNOCHE. — Pourquoi Jaumel ?

M^{me} FORTIER. — Ça vous étonne ?

LA GARNOCHE. — Moi ? non... rien ne m'étonne... c'est fatigant de s'étonner... Votre idée est excellente. Jaumel a du tact. Il mettra des ménagements.

M^{me} FORTIER. — Je voudrais bien vous voir à ma place.

LA GARNOCHE. — Moi aussi, je voudrais bien m'y voir.

M^{me} FORTIER. — Vous plaisantez toujours... Dites le chiffre à Jaumel pour qu'il le répète à Denise... Moi j'irai faire un tour au jardin avec Vaulabelle.

LA GARNOCHE (*souçonneux, à part.*) — Pourquoi diable tient-elle à ce que Jaumel sache le chiffre ?

SCENE II.

(*Entrent Vaulabelle, Denise, Yvette, Jaumel. Vaulabelle a un attirail de pêcheur.*)

VAULABELLE (*à M^{me} Fortier.*) — Chère patronne et amie, je vous présente mes hommages.

LA GARNOCHE (*à Yvette.*) — L'air de Majestic-Plage vous réussit. Vous vous portez à merveille.

YVETTE. — Trop... J'engraisse... Mauvais pour l'opérette.

DENISE (*à M^{me} Fortier.*) — Nous avons recueilli M. Jaumel qui s'en venait à pied par le bois de Breux ; on l'a mis à côté du

chauffeur... Vous n'êtes pas fâché, monsieur Jaumel ?

JAUMEL (*riant.*) — J'ai failli le traiter en copain et lui faire des confidences... on a envie de s'épancher par cette admirable matinée... La vie est belle, des matins comme ça...

M^{me} FORTIER. — Mes enfants, je vous laisse, je vais me faire belle, comme la matinée, une fin de matinée... et même une fin d'après-midi... Vulabelle, les goujons sont commandés. On a amorcé pour vous, près du troisième saule à gauche. Je vais vous montrer, du reste.

VAULABELLE. — Je vous suis, chère patronne et amie. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

LA GARNOCHE. — Voilà donc Vulabelle l'ami de la maison ?

YVETTE. — Il y a longtemps qu'il connaît madame Fortier ?

DENISE. — Très longtemps. C'est un secret de famille. Du moins, ce fut longtemps le secret de mon pauvre cher papa. Mais

papa ne l'a pas emporté avec lui ! Vous devez savoir, Vicomte ? Voyons, l'histoire de la gargotte du Lapin aux oignons, que maman tenait avec papa ?

LA GARNOCHE. — Oui, depuis la mort de votre père, madame Fortier la raconte à tout le monde. C'est un cas très particulier : elle a la folie des petitesesses.

DENISE. — Moi aussi... Donc Vaulabelle, enfant de la balle, troisième ténor en tous genres, était dans son extrême jeunesse un des plus fidèles habitués du Lapin aux oignons... à Béziers... La pension coûtait 35 francs par mois, les pensionnaires étaient très difficiles sur la nourriture ; il était entendu qu'ils ne devaient pas avoir plus de trois fois par semaine de la gibelotte de lapin et que ce lapin devait être au moins du chat...

JAUMEL. — J'ai connu une hôtellerie de ce genre, quand l'oncle Anselme m'a coupé les vivres. Un avis portait qu'on changeait les cure-dents tous les dimanches.

DENISE. — Vous êtes dégoûtant, M. Jaumel. Le soir, chez nous, les artistes du théâtre jouaient à la manille et on faisait une poule au billard. C'est ce qui a donné à papa

l'idée de reprendre le petit casino de Bagnères-les-Eaux, où il a gagné ses premiers 100.000 francs. Papa avait complètement perdu Vaulabelle de vue, quand, un jour, il le rencontra errant à la recherche d'un rôle de son emploi. Il l'embaucha comme régisseur à Majestic-Plage, en lui interdisant, sous peine de renvoi immédiat, de faire allusion au Lapin aux oignons...

JAUMEL. — C'était de l'ingratitude.

DENISE. — Oui... Vaulabelle, après la mort de mon père, ne se crut pas davantage tenu au secret: il vint trouver maman qui le reçut les mains tendues.

YVETTE. — Ils déballèrent en commun les souvenirs de jadis, les représentations à bénéfice où il n'y avait que des invités, la petite Charlotte, le baryton Léonard et le père noble François, la note à payer qui revenait à chaque fin de semaine et la jeunesse qui ne revient plus.

LA GARNOCHE. — Qui vous a dit ça?

YVETTE. — Personne! j'imagine... Moi aussi, j'ai connu des lapins aux oignons à mes débuts. Tous les bohêmes ont passé par là.

DENISE. — Je souhaiterais être bohême.

YVETTE. — Il vaut mieux souhaiter l'avoir été.

DENISE. — Enfin voilà : maman a promu Vulabelle directeur. Quand il n'est pas tenu par ses répétitions il vient la voir. Elle est très vive, maman; elle s'emporte, elle a des colères, Vulabelle lui sert à les passer. Pour les jours où elle n'en a pas, elle a fait elle-même des cerises à l'eau-de-vie, et le matin ils vont les manger ensemble dans le petit pavillon siamois, près du rempart en ruines de la deuxième enceinte de Frédéric, petit-fils de Foulque le Noir...

LA GARNOCHE. — ... Seigneur de Gardanne, Brémont et autre lieux, XI^m^e siècle.

DENISE. — Dites-moi, La Garnoche, vous qui avez des ancêtres, vous avez vu le portrait que maman a trouvé en mettant de l'ordre dans un grenier de l'aile gauche? Non? Il y a un blason. (*Ils s'écartent à gauche en causant.*) (*A Yvette.*) Vous m'excuserez de vous faire attendre pour la leçon de chant?... vous pourriez aussi ne pas me la donner, aujourd'hui...

YVETTE. — Comme il vous plaira, je n'y tiens pas autrement...

DENISE. — Si on la remplaçait par une

leçon de tennis? C'est moi qui vous la donnerais, celle-là...

YVETTE. — Cela me va tout à fait. (*Denise rejoint La Garnoche dans le salon jaune.*)

SCENE IV.

JAUMEL. — Alors, c'est déjà passé ce grand désir d'apprendre à chanter?

YVETTE. — Non, elle s'y met de tout cœur, au contraire. La voix est jolie, vous savez... vous n'avez pas entendu?

JAUMEL. — Je n'ai jamais voulu. Je ne veux pas complimenter sans sincérité et dire les bêtises qu'on dit aux jeunes filles dans son cas...

YVETTE. — Ça leur fait tant plaisir et ça coûte si peu.

JAUMEL. — C'est que j'ai pour mademoiselle Fortier une estime véritable. C'est une nature fière et jolie. Il y a une naïveté spontanée et saine dans sa façon de penser, quelque chose qui vous oblige et de la vérité loyale.

YVETTE (*souriant.*) — Vous avez bien

dit ça. Si elle vous avait entendu, je suis certaine qu'elle aurait été flattée.

JAUMEL. — Je ne désire pas qu'elle ait entendu.

YVETTE. — Je le lui redirai, ce sera la même chose.

JAUMEL. — Gardez-vous en bien...

YVETTE. — C'est pourtant une réflexion très juste. Moi aussi, j'ai une amitié sincère pour mademoiselle Fortier ; elle sait des choses que je ne sais pas et elle ne sait pas les choses les plus courantes ; rien ne la démonte et elle s'étonne de tout... C'est un petit être volontaire et délicieux et qui garde une attitude très brave dans une vie... (*Elle cherche.*)

JAUMEL. — ... disons singulière.

SCENE V.

DENISE (*rentrant.*) — Monsieur Jaumel, à quelle heure arrivera-t-il votre comité?

JAUMEL. — Il est convenu avec madame Fortier que j'irai prendre ces messieurs au train de midi 15.

LA GARNOCHE (*tirant sa montre.*) — Vous avez le temps.

DENISE. — Et on déjeune...?

JAUMEL. — A 1 heure. Nous serons ici à 12 heures $3/4$, le temps de présenter le comité à madame votre mère.

DENISE. — Mademoiselle Yvette, vous restez avec moi. Tous ces gens graves vont m'effrayer.

YVETTE. — Vous m'effrayez aussi. Qu'est-ce que c'est que ce comité ?

DENISE. — Demandez à M. Jaumel.

JAUMEL. — Eh bien, voilà: nous allons installer tout à l'heure un comité d'art universel que nous avons formé pour étudier quelques questions urgentes de la culture latine en opposition à l'autre...

LA GARNOCHE. — Une maison de retraite pour les vieux poètes français?... Une école de beaux arts à Bruges... est-ce vrai ?

JAUMEL. — Oui... entre autres choses.

LA GARNOCHE. — Un congrès de chefs d'orchestre ?

YVETTE. — Je vous recommande les habilleuses de théâtre...

JAUMEL. — Nous visons encore plus haut, par exemple à nous mettre à l'avant-garde du mouvement littéraire et musical, et à aider les peintres inquiets et riches seulement d'avenir, les sculpteurs en mal de rénover la sculpture d'expositions internationales et les auteurs qui, sentant le public lassé d'un théâtre d'anecdotes sans portée, veulent élargir la formule dramatique et s'attacher au théâtre d'idées... Madame Fortier met ses trésors à la disposition du comité...

LA GARNOCHE. — Et votre oncle, le député Anselme Jaumel, l'irréductible et très avisé adversaire de Fortier, est à la tête du comité en question.

DENISE (*vivement.*) — Cela s'indiquait. Du moment où on décidait de... comment dirais-je ?

LA GARNOCHE. — De canaliser le Pactole, vers le pays de l'art, de la bienfaisance et de la beauté...

DENISE. — Si vous voulez... on entrerait dans les théories de M. Anselme Jaumel, il était tout désigné pour apporter ses bons offices, pour sceller la réconciliation des adversaires et des partisans du jeu. Il a très bien fait, votre oncle, M. Jaumel, d'accepter

la présidence... il a fait preuve d'un grand esprit de conciliation...

LA GARNOCHE. — Oui, oui...

DENISE. — Je ne le connais pas, monsieur votre oncle, mais je ne puis me le représenter que sous les traits d'une colombe tenant dans son bec...

LA GARNOCHE. — ... un fromage.

DENISE. — Un rameau d'olivier.

LA GARNOCHE. — Il est certain qu'il est difficile de se le représenter comme un géant d'acier, avec des pitons de fer et une conscience en béton armé.

JAUMEL. — C'est un homme politique, tout simplement, avec une redingote.

YVETTE. — Vous avez fait la paix avec lui ?

JAUMEL. — En le réclamant pour le comité d'art, madame Fortier a fait d'une pierre deux coups.

LA GARNOCHE. — Vous l'avez déjà revu ?

JAUMEL. — Non. Il m'a écrit qu'il acceptait d'être du comité, afin de me donner des conseils dont il prétend que j'ai besoin...

YVETTE. — Heureux jeune homme !

JAUMEL. — Oh ! ça ne me gêne pas... Je crois même qu'il viendra ce matin avant les autres membres du comité pour causer avec moi...

LA GARNOCHE. — Méfiez-vous, petit neveu, si vous n'êtes pas sage...

DENISE. — Il le sera... n'est-ce pas, monsieur Jaumel ?

JAUMEL. — Ça dépendra.

DENISE. — Venez-vous, chère amie... et vous messieurs ?

LA GARNOCHE. — J'ai deux mots à dire à Jaumel.

DENISE. — A votre aise. (*Elle sort avec Yvette.*)

SCENE VI.

LA GARNOCHE. — Mon cher, madame Fortier m'a prié de vous demander de faire à Denise une communication qui l'embarasse.

JAUMEL. — Moi ?

LA GARNOCHE. — C'est une commission assez...

JAUMEL. — Délicate?

LA GARNOCHE. — Il s'agit d'annoncer à Denise que le bénéfice des jeux depuis la mort de Fortier, pour le dernier semestre est de 28 millions six cent trente mille et un francs.

JAUMEL. — Mais... je n'ai pas besoin de savoir ça...

LA GARNOCHE. — Justement, comme ça, vous le savez... Et puis, il faut une personne neutre, quelqu'un à qui Denise ne puisse pas faire de... comment dirais-je... de commentaires...; ni sa mère, ni moi, ne nous soucions de les entendre.

JAUMEL. — 28 millions !

LA GARNOCHE. — Encore tout chauds, tels qu'ils sont sortis des mains de la clientèle.

JAUMEL. — Qu'est-ce que tout ce tas d'argent représente de misères honteuses, de drames cachés et de canailleries...

LA GARNOCHE. — Vous aussi !... Mon cher, ne vous frappez pas; tous les tas d'argent représentent ce que vous dites. Si une pièce de cent sous pouvait écrire ses mémoires, ça ferait un livre effrayant !

JAUMEL. — Enfin, ça me fait prendre, entre Madame et Mademoiselle Fortier, un rôle de confident auquel je ne tiens pas.

LA GARNOCHE. — Vous pourrez renseigner votre oncle :- ça pourra fortifier ses nouvelles opinions sur le rôle social de la roulette. Et puis, vous vous formerez une opinion vous même. Il est toujours bon, jeune homme, d'éclairer sa lanterne.

JAUMEL. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

LA GARNOCHE. — Des bêtises... Je vais vous envoyer Denise. Il sera plus convenable de lui apprendre la nouvelle ici, à l'abri des indiscrets.

JAUMEL. — Comme vous voudrez. J'aimerais autant ne pas me mêler de cette histoire, mais je ne sais pas comment je pourrais refuser à Madame Fortier. (*La Garnoche sort.*)

SCENE VII.

UN DOMESTIQUE. — Le chef mécanicien fait demander à M. Jaumel à quelle heure les autos quitteront le château pour aller à la gare.

JAUMEL. — Oh, nous avons le temps...
Dans une heure.

LE DOMESTIQUE. — Et combien d'autos ?

JAUMEL. — Je ne sais pas, moi; ça dépend des places qu'il y a dans chaque auto; comptez sur douze personnes, dont deux dames.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur Jaumel n'a pas d'autres ordres ?

JAUMEL. — Mais non... aucun... C'est madame Fortier qui donne des ordres ici, ce n'est pas moi.

LE DOMESTIQUE (*avec un sourire entendu.*) — Je croyais faire plaisir à monsieur.

JAUMEL. (*Sèchement, en haussant les épaules.*) — Non.

LE DOMESTIQUE. — Que monsieur m'excuse.

JAUMEL. — En voilà un abruti ! (*Le domestique sort.*)

SCENE VIII.

DENISE (*étonnée.*) — Vous avez désiré me parler, monsieur Jaumel ?

JAUMEL. — Moi, non, mademoiselle. On

a désiré que je vous parle... Je ne me serais pas permis de vous déranger.

DENISE. — Si vous voulez bien m'expliquer? (*Le voyant hésiter.*) Eh bien? c'est si grave que ça?... Vous semblez tout ému. (*Elle se méprend visiblement.*)

JAUMEL. — Mademoiselle Fortier, les établissements de jeux qu'a laissés Monsieur Fortier ont rapporté, en ces six derniers mois, vingt-huit millions trois cent mille francs et je ne sais plus combien de centimes.

DENISE. — Pourquoi avez-vous besoin de me dire ça ?

JAUMEL. — Parce que votre mère a prié La Garnoche de me dire de vous l'annoncer.

DENISE. — Pourquoi ma mère a-t-elle tenu à ce que vous sachiez cela ?

JAUMEL. — Vous devriez m'accueillir comme un messenger heureux.

DENISE. — Et pourtant ce n'est pas ainsi que je vous accueille.

JAUMEL. — Je le vois.

DENISE. — Vous savez bien que je répugne à tout cet argent.

JAUMEL (*malgré lui.*) — Pas tant que moi.

DENISE. — Pas tant que vous ! Alors ce n'est qu'une question de mesure. Enfin pourquoi cette comédie ? Qu'on fasse des chichis vis-à-vis de votre oncle Anselme, soit, mais vis-à-vis de moi ?... C'est égal : 28 millions et des centimes, en voilà un morceau... Plus le tas grandit, plus j'ai l'envie de me faire petite dans mon coin ! 28 millions !... Dites-moi, monsieur Jaumel, vous n'avez pas vu l'autre soir, au casino, ce clown américain qui se bat avec sa cravate ?

JAUMEL. — Non.

DENISE. — C'est dommage, ça vaut la peine. Sa cravate le gêne pour jouer du violon : elle se place de travers sur son col et lui remonte sous le menton ; il veut la remettre en place ; elle s'y refuse ; il la tire violemment et la met sous son bras droit : dès qu'il lève l'archet elle revient sous le menton ; il la jette par terre, elle revient ; il l'arrache net, met son pied dessus et commence à jouer, mais, en battant la mesure avec le pied, il la délivre ; elle revient ; il

s'arrête, la ramène sous lui et s'assied; elle glisse et revient... Vous voyez pourquoi je vous raconte ça...

JAUMEL. — La cravate, c'est la grosse fortune qu'a laissée Monsieur Fortier?

DENISE. — Voilà... (*Un silence.*) On ne peut cependant pas se passer de cravate, monsieur Jaumel...; qu'en pensez-vous?

JAUMEL. — Je suis tout à fait incompetent... Je n'ai jamais porté de ces cravates là. Allons, allons, mademoiselle Denise, vous ferez une raison... On s'habitue à tout: 28 millions, c'est bien vite passé.

DENISE. — Vous n'êtes pas varié dans vos consolations.

JAUMEL. — Je vous demande pardon... je suis un peu distrait.

DENISE. — Je le remarquais précisément. (*Elle se lève comme pour s'en aller.*)

JAUMEL. — Ça vous ennuie de causer avec moi ?

DENISE. — Ça dépend.

JAUMEL. — De quoi ?

DENISE. — De ce que vous dites.

JAUMEL. — Naturellement. (*Un silence.*)

DENISE. — Je vous prévienne que si, pour ne pas laisser tomber la conversation, vous allez me prêcher, comme l'autre jour, de ne pas faire du théâtre...

JAUMEL. — Sérieusement, je ne pourrais pas vous le conseiller. Mais je ne me permettrais pas de rien vous prêcher.

DENISE. — D'abord, ça ne servirait à rien. Je suis une grande jeune fille : une jeune fille très ordinaire — mais enfin je suis à l'âge où on fait ce que l'on veut. Vous aimeriez peut-être mieux qu'au lieu de songer à faire du théâtre, je me préoccupe du mari que mon père avait rêvé pour moi, le pair d'Angleterre ou le prince russe?...

JAUMEL. — Voulez-vous que nous causions comme deux amis ?

DENISE. — Non.

JAUMEL. — Pourquoi ?

DENISE. — Parce que vous êtes tout le temps à m'asticoter.

JAUMEL. — Mais... c'est très amusant de s'asticoter. Qu'est-ce qu'il y a de mieux ?

DENISE. — Le contraire.

JAUMEL. — Les gens qui s'aiment bien sont seuls à s'asticoter.

DENISE. — Vous croyez que vous m'aimez bien? Attention! vous pourriez dire une bêtise.

JAUMEL (*saisi.*) — Comment l'entendez-vous ?

DENISE (*nerveuse.*) — Comme vous l'entendez.

JAUMEL. — Vous donnez un tour grave à ce badinage. Méfiez-vous. Vous avez une vie souriante et heureuse ; conservez-là.

DENISE. — J'ai une existence heureuse, moi? Mais je n'ai qu'une idée, monsieur Jaumel, c'est d'en changer!

JAUMEL. — Pourquoi faire ?

DENISE. — Pour en avoir une autre.

JAUMEL. — C'est une raison. (*Denise penche la tête d'un air absorbé.*) Je ne croyais pas vous attrister.

DENISE. — Je m'attriste bien toute seule, allez! il me suffit de penser qu'il y a des veinards qui ont des dettes! Voyez-vous, quand j'étais enfant, je faisais des rêves pour l'époque où j'aurais vingt ans; ce sont des imaginations anciennes qui se rouvrent quelquefois... Comment voulez-vous, dans une vie toute dorée, une vie sans incidents,

sans imprévu, sans roman, que je trouve... ? Mettez-vous bien en tête que ma route est barrée...

JAUMEL. — Par quoi ?

DENISE. — Si vous ne le savez pas encore, il est inutile que je vous le dise. Vous songeriez à me suggérer quelque moyen de m'orienter différemment si vous aviez de l'amitié pour moi.

JAUMEL. — J'ai beaucoup d'amitié pour vous, mais elle doit rester distante: je ne puis me mêler de plus près à vos pensées. Je suis désolé que vous ne compreniez pas les motifs qui me commandent cette attitude.

DENISE. — Ne vous désolez pas, monsieur Jaumel, je les comprends ! Je ne vous demande rien. Je ne rougis pas de ma richesse. Je suis trop fière pour rien demander et... pour rien offrir. (*Un silence.*)

JAUMEL. — Oui.

DENISE. — Et puis, tout ça, c'est mes affaires à moi. Vous venez de le dire, ça ne vous regarde pas.

JAUMEL. — Calmez-vous, calmez-vous.

DENISE. — Si je veux.

JAUMEL (*interdit.*) — Mademoiselle Denise...

DENISE. — Vous m'agacez !

JAUMEL. — Ecoutez-moi... J'ai mal exprimé ce que je voulais dire... Je ne pensais pas que vous prendriez cela tout-à-coup d'une façon aussi sérieuse... J'ai été maladroit. Vous me faites beaucoup de chagrin.

DENISE (*souriant.*) — Si c'était vrai !

JAUMEL. — Mais oui, c'est vrai.

DENISE. — Du chagrin véritable... (*elle indique son cœur*) qui fait mal ici ?

JAUMEL. — Eh bien, oui, là ! J'ai souvent pensé, depuis six mois, que, le jour où nous cesserions de parler de banalités, nous arriverions tout de suite à des mots dangereux, des mots comme nous venons d'en dire.

DENISE. — Monsieur Jaumel...

JAUMEL. — Et je me suis dit mille fois que si jamais il venait, ce jour où un aveu tremblerait dans mes paroles, je n'aurais plus qu'à faire ce qu'on fait dans le roman du jeune homme pauvre, à m'en aller très loin et à ne plus revenir.

DENISE (*interdite.*) — Monsieur Jaumel !

JAUMEL. — Il eût été plus beau de m'éloigner avant d'avoir laissé deviner mon cœur gonflé d'une tendresse secrète, mais il ne sera tenu compte, j'espère, dans le souvenir que je vous laisserai, du long silence que j'étais tout de même parvenu à garder. *(Il lui baise la main.)*

DENISE. — Taisez-vous ! taisez-vous !... Voici maman. *(Entrent M^{me} Fortier et Vaulabelle.)*

SCENE IX.

M^{me} FORTIER. — Mes enfants, c'est un crime de s'enfermer. Vous ne vous doutez pas de ce qu'il fait bon sous la hêtreie, près de l'étang. N'est-ce pas, Vaulabelle ?

VAULABELLE. — Oui, patronne. Si cela mordait, ce serait encore plus beau.

M^{me} FORTIER. — Hé ! par ces grands soleils, les eaux sont trop fines ; tous les pêcheurs à la ligne qui ne prennent pas de poisson disent ça, mon vieux. *(Regardant dans le jardin, à Denise.)* Mademoiselle Arnal se promène toute seule, va la retrouver.

DENISE. — J'y vais. *(Sortie.)*

M^{me} FORTIER (*à Jaumel pendant que Denise s'éloigne.*) — Vous lui avez dit? Comment a-t-elle pris ça ?

JAUMEL. — Très bien, vous voyez...

M^{me} FORTIER. — C'est vrai: elle était toute souriante... Vous êtes un sorcier... Je vous suis très reconnaissante.

JAUMEL (*riant.*) — Allons donc...

M^{me} FORTIER. — Très... Vous savez, le chiffre, c'est entre nous.

JAUMEL (*avec un geste d'agacement.*) — Parfaitement, parfaitement... Croyez bien que je l'ai déjà oublié.

M^{me} FORTIER. — Excusez-moi si je vous ai froissé : il peut m'arriver de manquer de délicatesse... Je n'ai pas toujours vécu parmi les gens raffinés... Mais, monsieur Jaumel, le fond est bon.

VAULABELLE. — Le cœur y est.

M^{me} FORTIER. — On ne te demande rien, Vulabelle. (*A Jaumel.*) Enfin, puisqu'il l'a dit, ne l'oubliez jamais, monsieur Jaumel...

JAUMEL. — Je sais tout ce qu'on peut attendre de votre générosité, madame For-

tier, et ce que vous venez de faire pour le comité d'art...

M^{me} FORTIER. — J'ai été trop heureuse de vous être agréable. Chaque fois que vous aurez une bonne idée vous me trouverez là. Chaque fois, monsieur Jaumel. (*Un silence un peu gêné.*)

VAULABELLE. — Oui, oui... comptez sur nous !

M^{me} FORTIER. — Vous voyez, Vulabelle ratifie... Tâchez de vous entendre bien avec ces messieurs, tout à l'heure... vous pouvez tailler en plein drap... Allez-y ! Vous me direz cette après-midi ce qui a été fait et ce que ça coûte... J'aime beaucoup causer avec vous.

JAUMEL (*géné.*) — Voulez-vous me permettre d'aller mettre mes papiers en ordre pour l'arrivée de ces messieurs ?

M^{me} FORTIER. — Faites donc... je ne vous retiens pas.

VAULABELLE. — Nous ne vous retenons pas... faites donc comme chez vous...

JAUMEL. — Merci, Vulabelle. A tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCENE X.

(*Vaulabelle, M^{me} Fortier.*)

M^{me} FORTIER. — Qu'est-ce que tu en dis, mon vieux, du comité des arts?

VAULABELLÉ. — Moi ? Je n'en dis rien. Je regarde venir...

M^{me} FORTIER. — Tu manques d'enthousiasme.

VAULABELLE. — Mon Dieu, pour ne pas vous mentir...

M^{me} FORTIER. — Il paraît que ça va nous faire le plus grand bien dans l'esprit des populations.

VAULABELLE. — L'esprit des populations, c'est de porter envie aux riches. Ça doit vous être assez égal qu'on vous envie.

M^{me} FORTIER. — Oui, mais pas qu'on déblatère contre moi. Je pourrais avoir l'ambition, le désir de certaines choses qui me manquent... par exemple de trouver des affections autour de moi...

VAULABELLE. — Eh bien ! et moi ?

M^{me} FORTIER. — Oui, évidemment...

c'est une bonne affection, mon vieux; mais enfin, ça ne doit pas m'empêcher de chercher à côté.

VAULABELLE. — Il y a aussi mademoiselle Denise.

M^{me} FORTIER. — Denise, je l'aime comme une mère aime sa fille... même un peu plus: elle n'a jamais fini de m'émerveiller; c'est la seule personne au monde devant laquelle je perde contenance...

VAULABELLE. — Enfin, vous voudriez un supplément?

M^{me} FORTIER. — Oui, mon vieux. Quelquefois, quand on fait marcher le haut-parleur, le soir, il y a des romances qui m'égratignent la peau, qui me font penser que ma vie de femme n'est pas finie. Fortier n'a pas eu beaucoup le temps de s'occuper de moi depuis le Lapin aux Oignons. Un jour on s'aperçoit qu'on a passé la quarantaine, et que quand il y a de la lune sur les arbres, on n'ose plus sortir... C'est un peu bête, ce que je te raconte là, mon vieux.

VAULABELLE. — Un peu!

M^{me} FORTIER. — Merci, j'aime quand tu me dis la vérité.

VAULABELLE. — Je suis là pour ça, c'est vous qui me l'avez dit. Bref ! (*Après une hésitation.*) Bref, vous vous remarieriez qu'il ne faudrait pas trop s'étonner ?

M^{me} FORTIER. — C'est prodigieux ce que tu saisis vite.

VAULABELLE (*hésitant.*) — Et l'on peut savoir à qui vous avez pensé ?

M^{me} FORTIER. — Je n'ai encore pensé sérieusement à personne, mais je pourrais peut-être penser à quelqu'un... Il m'arrive, quand je le vois...

VAULABELLE. — Qui ?

M^{me} FORTIER. — Lui.

VAULABELLE. — Celui à qui vous n'avez pas pensé ?

M^{me} FORTIER. — Oui... d'avoir un petit pincement au cœur. Ça ne fait pas beaucoup de mal ni beaucoup de bien ; c'est modéré, mais ça occupe...

VAULABELLE. — Cela meuble ; une existence comme la vôtre, c'est une grande salle vide qui demande à être meublée.

M^{me} FORTIER. — Très bien !

VAULABELLE. — Vous allez avoir le comité d'art...

M^{me} FORTIER. — Le comité d'art ! Je paierai, c'est tout ! Jaumel fera ce qu'il voudra : je le laisse aller, c'est un honnête homme.

VAULABELLE. — Vous croyez ?

M^{me} FORTIER. — Ah !

VAULABELLE. — Oh ! je le crois aussi... mais enfin, je ne le connais pas plus que ça.

M^{me} FORTIER. — Il veut faire des choses admirables. Denise trouve ça parfait.

VAULABELLE. — Eh ! eh ! je les connais moi, les artistes... là... là... fff... ff... La Garnoche non plus, n'est pas très emballé. C'est difficile à organiser et à conduire, une affaire comme ça... Et vous savez, les chefs d'orchestre, c'est distrait... c'est volage... ça pense à la musique ; tout ce qui est beau les séduit... les beaux concerts... les belles artistes.

M^{me} FORTIER. — Ah !

VAULABELLE. — Celui-là comme les autres, n'est-ce pas ?

M^{me} FORTIER (*fronçant les sourcils.*) — Il faudrait savoir, il faut toujours réfléchir avant de parler ! Comment, voilà un garçon bien élevé, trop bien élevé pour ici, intelligent, qui n'a pas l'ambition de l'argent,

dont l'éducation en boucherait un coin à beaucoup, quelqu'un avec qui j'ai du plaisir à causer... et alors, toi, sans savoir, comme un bête, tu viens de me dire qu'il faut m'en méfier !

VAULABELLE. — Moi ! patronne ! moi !

M^{me} FORTIER. — Oui, toi, parfaitement, toi ! M'as tu dit que... oui ou non ? Pourquoi ? Réponds... Non, non, ne réponds pas ! Et tiens le toi pour dit : il ne s'agit pas de m'embêter, je veux être maîtresse chez moi !

VAULABELLE. — Mais...

M^{me} FORTIER (*criant.*) — Et puis, ne crie pas comme ça, il n'est pas nécessaire d'ameuter tout le voisinage !... Je finirai par te dire des choses désagréables et te pousser dehors... (*Se calmant.*) Maintenant, tu sauras comment répondre, si jamais on dit devant toi du mal de Jaumel ! Jaumel, vois-tu, Vulabelle... eh bien ! Jaumel... c'est Jaumel !

VAULABELLE (*ahuri.*) — J'ai compris, patronne ! Ah, par exemple, en voilà une histoire !

M^{me} FORTIER. — Tu n'as pas fini d'ouvrir une bouche à donner envie de jouer à la

grenouille?... Qu'est-ce que tu dis de ça, andouille ?

VAULABELLE (*prudent.*) — Ah non ! on réfléchit avant de parler... je réfléchis.

M^{me} FORTIER (*riant.*) — Je te demande pardon, mon vieux, je me monte... Tu me connais, tu ne m'en veux pas, hein ?

VAULABELLE. — Si je devais faire attention, chaque fois que vous me flanquez à la porte...

M^{me} FORTIER (*riant.*) — Bien sûr... (*sérieuse*) maintenant, la main sur le cœur, personne ne s'en doute ?

VAULABELLE. — De quoi ?

M^{me} FORTIER. — De ce que tu as compris ?

VAULABELLE. — Ah, je vous jure bien que non !

M^{me} FORTIER. — Alors, si jamais on parle, ça viendra de toi...

VAULABELLE (*indigné.*) — Patronne ! ... ou de lui...

M^{me} FORTIER. — Il ne sait rien ! ça c'est déclaré tout à fait avant-hier, à une répétition d'orchestre ; il ne me savait pas là ;

j'ai trouvé un Jaumel que je ne connaissais pas, une énergie, une poigne... c'est beau, la colère d'un homme ! Il a commencé par les clarinettes et les pistons qui ne voulaient rien savoir ; il les a entrepris l'un après l'autre, seul à seul ; il les a mâtés, il les a brisés... et quand, alors, il a enlevé tout l'orchestre comme une furie... tiens, il y a un tableau, au salon vert, qui représente la prise de Malakoff, avec les clairons qui sonnent et les drapeaux dans la fumée... eh bien ! son bâton avait des lueurs comme le sabre de l'officier qui lance ses hommes !

VAULABELLE. — Mâtin !

M^{me} FORTIER (*se calmant.*) — Est-ce que ce n'est pas un peu ridicule, mon vieux, une femme de 43 ans qui pense ainsi à un beau bel homme ?

VAULABELLE (*cri du cœur.*) — Ce ne sera pas son avis... une femme qui vous apporte assez de millions pour...

M^{me} FORTIER. — Zut ! je le savais, tu ne t'es pas fait prier pour le dire... je te remercie tout de même, mon vieux.

VAULABELLE (*naïvement.*) — De rien... de rien... Avec votre argent...

M^{me} FORTIER. — Tais-toi, voici Denise.

SCENE XI.

DENISE (*entrant.*) — Ah ! te voilà, maman ! je te cherchais, je te croyais au pavillon.

M^{me} FORTIER. — Vulabelle, va donc voir un peu si je suis au pavillon.

VAULABELLE. — Bien, patronne. Faudra-t-il venir vous donner la réponse ?

M^{me} FORTIER. — Oui, reviens tout à l'heure, mon bon vieux.

(*Sort Vulabelle.*)

DENISE. — Maman ?

M^{me} FORTIER. — Denise...

DENISE. — Tu as lu ce matin le numéro de l'*Observateur de Noville* ?

M^{me} FORTIER. — Non.

DENISE. — C'est que j'ai trouvé le journal déplié dans ta chambre.

M^{me} FORTIER. — Et tu l'as lu ?

DENISE. — Oui...

M^{me} FORTIER. — Moi aussi.

DENISE. — Pourquoi disais-tu non ?

M^{me} FORTIER. — Du moment que tu l'as

lu... (*Un silence gêné.*) Il ne faut pas lire; ce qu'on ignore n'existe pas. D'abord ce n'est ni toi ni moi qu'ils attaquent, ce sont les jeux. La Garnoche ne les paie pas assez; Fortier était plus large.

DENISE. — Il encaissait mieux !

M^{me} FORTIER. — Moi aussi, mais moi aussi !... je puis supporter ça... Est-ce que je me sens touchée, est-ce que nous devons nous sentir touchées par les inepties qu'impriment des petits journaux qui sont à vendre ?

DENISE. — Soit... mais il n'y a peut-être pas que les journaux ! Qui sait ce que disent les gens... ce qu'on raconte, maman, ce qu'on raconte ! Penses-tu quelquefois à ce qu'on raconte ?

M^{me} FORTIER. — Rien, dans tous les cas, qui doive nous affliger... ton imagination travaille, ma fille...

DENISE. — Nous ne savons rien, nous ne pouvons rien savoir, isolées comme nous sommes.

M^{me} FORTIER. — Et si je t'affirmais, moi, que c'est notre argent même qui nous protège, que les gens sont naturellement bienveillants aux riches ?

DENISE. — Je croirais que tu dis ça pour m'apaiser et que tu n'en penses rien.

M^{me} FORTIER. — Mais si, je le pense ! Si je ne le pensais pas... (*Elle hésite.*) en ce moment ce serait terrible pour moi, Denise !

DENISE. — Pourquoi : en ce moment ?

M^{me} FORTIER. — Non... je te dirai plus tard... Laisse donc faire les gens. (*Riant.*) Des ragots ! des ragots ! est-ce que tu es atteinte, par exemple, parce qu'on a fait accroire à cette dinde de Céline, la femme de chambre, que nous avons un jazz band dans la salle de bains ?

DENISE. — Tant pis pour nous, nous devrions en avoir un ! C'est en questionnant les gens qu'il nous vient des idées.

M^{me} FORTIER (*tout à coup sérieuse.*) — En questionnant les gens ? Ma fille, tu viens de dire quelque chose de très bien, quelque chose à quoi j'ai déjà songé... On dit chez nous que, quand on veut savoir ce que pense le vigneron, il ne faut pas le demander au boucher. Eh bien ! les proverbes de chez nous ont toujours raison...

SCENE XII.

LE DOMESTIQUE. — M. le député Anselme Jaumel, président du comité d'art, demande à parler à M. Sébastien Jaumel.

M^{me} FORTIER. — Ah!... Où est-il, M. Anselme Jaumel ?

LE DOMESTIQUE. — Il se promenait dans le parc, à la recherche de M. Sébastien. J'ai fait entrer M. Anselme Jaumel dans la rotonde.

M^{me} FORTIER. — C'est bien, qu'il y reste. Prévenez M. Sébastien.

VAULABELLE. — On peut entrer ?

M^{me} FORTIER (*préoccupée.*) — Oui, oui... Denise ?

DENISE. — Maman !

M^{me} FORTIER. — Je fais toujours ce que je veux, veux-tu faire une fois ce que je te demande ?

DENISE. — Mais oui, maman, certainement, toutes les fois que tu voudras.

M^{me} FORTIER. — Sans discuter ?

DENISE. — Sans discuter !

M^{me} FORTIER. — Bon ! alors, dépêche-toi d'obéir...

DENISE (*saluant militairement.*) — A tes ordres, maman. (*A part.*) Qu'est-ce qui lui prend ?

M^{me} FORTIER (*à Denise.*) — Minute. (*A Vulabelle.*) Vulabelle, te sens-tu capable de jouer un rôle à la ville comme tu les joues au théâtre ?

VAULABELLE. — Evidemment, patronne. (*M^{me} Fortier sonne, Joseph entre.*)

M^{me} FORTIER (*à Joseph*). Joseph, descendez le manteau et le chapeau de la femme de chambre ; vous les donnerez à Mademoiselle Denise.

DOMESTIQUE. — Bien, madame. (*Il sort.*)

DENISE. — Tu deviens folle ?

M^{me} FORTIER. — Non, ma fille, je ne deviens pas folle. (*A Vulabelle.*) Toi, tu vas aller à la rotonde, tu y trouveras M. Anselme Jaumel, tu l'introduiras ici, comme si tu étais l'intendant. Tu veux bien être l'intendant. Ne réponds pas... je le sais... c'est bon... Quand M. Jaumel sera installé, tu viendras tout de suite me rejoindre là dans le vestibule, je te dirai alors ce que

tu devras continuer à faire... Va, mon vieux. (*Il sort. Joseph entre avec les vêtements.*) Mets ce chapeau et ce manteau, Denise, et viens me retrouver. Je vais m'habiller aussi. Grouille-toi !

DENISE. — Mais, maman...

M^{me} FORTIER. — Sans discuter. Tu m'as promis: sans discuter ! (*Elle sort. Joseph aide Denise à s'habiller.*)

LE DOMESTIQUE. — Ça me fait tout drôle de voir Mademoiselle avec les frusques de la femme de chambre.

DENISE. — Moi aussi... Allez vous-en. (*Joseph sort. A elle-même.*) Quand on veut savoir ce que pense le vigneron, il ne faut pas le demander au boulanger... (*Comprenant.*) Oh !

LA VOIX DE M^{me} FORTIER. — Viens-tu, Denise ? (*Denise sort, la scène reste vide un moment.*)

SCENE XIII.

VAULABELLE (*entrant avec Anselme Jaumel.*) — Si Monsieur le député veut bien s'asseoir, je vais envoyer quelqu'un à la

recherche de M. Sébastien Jaumel; il était il y a quelques minutes, du côté de l'étang.

ANSELME JAUMEL. — Parfait, parfait !

VAULABELLE. — Il y a là des revues, et des journaux... si quelquefois M. Sébastien Jaumel tardait à revenir...

ANSELME JAUMEL. — Merci. (*Vaulabelle sort dans le vestibule.*)

SCENE XIV.

ANSELME JAUMEL (*seul, il tire sa montre.*) Bon ! J'aurai toujours une heure pour causer avec Sébastien, avant la réunion du Comité. (*Il fait le tour de la pièce, puis il déploie un journal et lit.*)

SCENE XV.

VAULABELLE (*introduisant M^{me} Fortier et Denise.*) Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, mesdames?... Madame Fortier s'habille, je vais la prévenir de votre arrivée, je préviendrai aussi Mademoiselle Denise Fortier... Peut-être Mademoiselle Denise désirera-t-elle voir mademoiselle... (*Lisant le nom sur la carte de visite.*) ma-

demoiselle Deydère, c'est ça... (*A Denise.*)
 Mademoiselle voudrait qu'en engageant
 Madame sa mère comme dame de compa-
 gnie, Madame Fortier engage aussi Made-
 moiselle Deydère comme institutrice? C'est
 bien cela, n'est-ce pas?

DENISE. — Oui, Monsieur; je pourais, au
 point de vue de la littérature anglaise et
 italienne, être utile à Mademoiselle Fortier.

VAULABELLE. — Ah! Mademoiselle
 Deydère est polyglotte?

M^{me} FORTIER. — Nous avons beaucoup
 voyagé, ma fille et moi.

VAULABELLE. — Quiconque a beaucoup
 vu, peut avoir beaucoup retenu, a dit
 Chateaubriant... Je vous laisse, mesdames,
 je vous laisse. (*Il sort.*)

M^{me} FORTIER (*à Denise, assez haut pour
 que Jaumel l'entende.*) Il est très bien, l'in-
 tendant. (*Un silence pendant lequel les trois
 personnages se regardent à la dérobée.*)

ANSELME JAUMEL. — Pourquoi, Made-
 moiselle Deydère — je viens d'apprendre
 votre nom et le but de votre visite, n'est-ce
 pas — pourquoi n'avez-vous pas essayé de
 l'enseignement officiel? Nous avons besoin

de bons professeurs dans nos écoles de la Manche... je puis vous en parler en connaissance de cause... je suis député de l'arrondissement: Jaumel, Anselme Jaumel.

M^{me} FORTIER ET DENISE (*s'inclinant.*)
Enchantées, monsieur, nous sommes enchantées...

ANSELME JAUMEL. — Vous n'êtes pas du pays?

M^{me} FORTIER. — Nous habitons Paris, monsieur.

ANSELME JAUMEL. — Et vous songez à quitter Paris pour Brémont?

DENISE. — On ne se place pas comme on veut. Vous savez ce que c'est: une jeune fille, ça gagne tout de suite 300 francs par mois comme dactylographe... Maman a été très recommandée auprès de madame Fortier.

M^{me} FORTIER. — Ici, il paraît qu'on paie bien: cette dame Fortier est généreuse...

DENISE (*avec effort.*) — Cela vaut que l'on passe sur certaines choses.

ANSELME JAUMEL (*dédaigneux, à M^{me} Fortier.*) — Généreuse... elle n'y a pas grand mérite.

M^{me} FORTIER. — C'est vrai... Enfin, elle fait beaucoup de charité, m'a-t-on dit, elle a bon cœur.

ANSELME JAUMEL. — Oui... il paraît... Mais elle est très mal embouchée ! Figurez-vous que, l'autre jour, un domestique ayant oublié d'éteindre une lampe électrique, la lampe a brûlé toute la nuit ; alors, le matin devant témoins, la châtelaine de Brémont vous l'a en...trepris ! Je vous demande pardon, mesdames, j'ai failli dire le mot juste.

(M^{me} Fortier s'amuse et fait des signes à Denise pour lui dire : « Tu vois bien. »)

DENISE. — On colporte beaucoup de potins, cette année ci, dans votre arrondissement, Monsieur Jaumel.

ANSELME JAUMEL. — Ça ne nous change pas des autres années.

M^{me} FORTIER. — Vous connaissez Madame Fortier ?

ANSELME JAUMEL. — Je l'ai vue quelquefois... de loin... je préfère...

DENISE. — Cependant, vous voici chez elle ?

ANSELME JAUMEL. — C'est pour l'art...

L'art, c'est comme le feu: il brûle, mais il purifie... Je fais partie d'un comité d'art que Madame Fortier veut subsidier royalement — impérialement pourrais-je dire, un comité pour le relèvement de l'esthétique française.

M^{me} FORTIER. — Nous en avons entendu parler dans le train. (*Elle lui pousse le coude en riant.*) Et accessoirement pour le relèvement de la considération dont Madame Fortier est entourée, pas vrai?

ANSELME JAUMEL. — C'est un plaisir de causer avec vous; vous saisissez tout de suite. (*Familier.*) L'art, vous comprenez qu'elle doit s'en fichier un peu.

M^{me} FORTIER. — Vous pensez!

ANSELME JAUMEL. — Une ancienne piqueuse de bottines!... Dire que ça peut vivre maintenant sur le pied de 60.000 francs par jour. Oui, mesdames, 22 millions de rentes... de quoi assurer une pension à tous les vieux ouvriers des usines du Nord!

M^{me} FORTIER. — Oui, oui, oui, oui, oui.

ANSELME JAUMEL. — Fortier, lui, avait été homme-sandwich!

M^{me} FORTIER. — Tout ce qu'on apprend !

ANSELME JAUMEL. — N'est-ce pas ?

DENISE. — Mais, dites-moi, monsieur Jaumel, c'est un but fort louable, celui de ce Comité d'art, tout de même ?

ANSELME JAUMEL. — Fort louable... et qui coûtera gros. Quand on n'est pas l'amateur éclairé, il faut tâcher d'être l'amateur éclairant.

M^{me} FORTIER. — Joli.

DENISE. — Quand on regarde ce mobilier et qu'on songe qu'ils veulent régénérer l'art français !

ANSELME JAUMEL. — Ah ! mademoiselle, vous n'avez rien vu ! Ici, on sent encore les anciens propriétaires... mais, dans la partie nouvelle, dans la rotonde où l'on m'a introduit, c'est hideux : des plafonds surdorés, une boutique de tapisseries flamande, des meubles en style palace, un monument de T. S. F., une débâcle de bronze d'art, de nègres vénitiens, de baromètres à musique, de toutes les horreurs qu'une femme sans culture et sans goût peut ramasser dans les tournées de magasins quand elle n'a pas à regarder à la dépense ! Ça pue l'argent, ici !

DENISE. — Oui, oui, oui, oui, oui... C'est vilain, vilain comme une mauvaise action.

ANSELME JAUMEL. — C'est ça ! le goût, voyez-vous, mesdames, c'est la vraie morale des gens du monde.

M^{me} FORTIER. — Evidemment... Vous avez l'air d'être très au courant de ce qui se passe dans la maison ?

ANSELME JAUMEL (*riant.*) — Mon Dieu, vous savez : ce qui se passe chez les Fortier, ça ne sort pas du département.

DENISE. — Dites-moi, Monsieur, quel genre de monde reçoit-on ici ?

ANSELME JAUMEL. — Depuis la mort de Fortier, on ne reçoit plus : fréquentent seuls la maison quelques chefs d'emplois : la première chanteuse du théâtre à Majestic Plage, un vieux comique qui est du dernier bien avec madame Fortier... Oui..., le chef d'orchestre des grands concerts, Sébastien Jaumel, mon neveu, prix de Rome..., un artiste, celui-là, — un artiste garanti sincère —, obligé à la fréquentation... et distant.

M^{me} FORTIER ET DENISE. — Distant ?

ANSELME JAUMEL. — Vous pensez !

M^{me} FORTIER. — Du temps de Fortier, il y a eu cependant, nous a-t-on dit, des réceptions brillantes, à Paris, à Brémont, des tas de personnages en vue, voire même des personnages officiels.

ANSELME JAUMEL. — Je crois bien ! Ils lui devaient tous de l'argent.

DENISE. — Allons donc !

ANSELME JAUMEL. — C'est au point que celui qui n'aurait pas dû de l'argent à Fortier se fût cru obligé de commencer par lui en demander. Vous empruntiez et Fortier vous affichait.

M^{me} FORTIER. — L'ancien homme-sandwich reparaissait.

ANSELME JAUMEL. — Oui... Il y avait aussi des grues... une atmosphère de maison de rendez-vous... un pince... cœur.

DENISE. — Monsieur le Député, conçoit-on une existence plus creuse, plus pitoyable que celle des gens qui ont trop de richesses, particulièrement quand cette richesse a une source...

ANSELME JAUMEL. — ...impure ? On ne le conçoit pas, chère mademoiselle ! Je ne veux pas dire du mal des Fortier, après tout, nous sommes sous leur toit...

M^{me} FORTIER. — Je comprends votre délicatesse; mais enfin, si vous vouliez...

ANSELME JAUMEL. — N'est-ce pas?...

M^{me} FORTIER. — On doit être assiégé par des parasites, trompé par des profiteurs, sali sans le savoir par des mendiants, par des pique-assiettes qui vous méprisent.

ANSELME JAUMEL (*avec force.*) Evidemment; évidemment.

DENISE. — Tout doit leur être suspect, c'est à se demander, monsieur le député s'il est possible que l'amitié, que l'affection, que l'amour arrivent jusqu'à ceux qui...

ANSELME JAUMEL. — ... ceux qui sont obligés de vivre dans le splendide isolement, dans la cage d'or de leurs millions mal gagnés? je vous comprends...

DENISE. — Dites-moi, monsieur, je ne serais pas fâchée d'avoir l'avis d'une personnalité autorisée comme vous, sur un point que nous discutons l'autre jour, à Paris, entre jeunes filles. On demandait si un homme, non pas du monde tout court, mais du monde des gens probes, comme vous dites à vos électeurs, du monde où l'on possède encore les vieilles vertus fran-

çaises... si un homme comme ça pourrait épouser la fille de Fortier.

M^{me} FORTIER (*inquiète.*) — Ma fille... Ne répondez pas, monsieur Jaumel, je vous en prie. Si ma fille était agréée par mademoiselle Fortier, voyez-vous quelle situation votre réponse... je vous supplie de ne pas écouter cette petite curieuse imprudente.

ANSELME JAUMEL. — Mon Dieu, madame, on peut répondre à tout... Il y a la manière. (*A Denise.*) Voyons, quel était votre avis à vous, Mademoiselle Deydère, dans cette conversation de jeunes filles? (*M^{me} Fortier, très agitée, s'est levée et est allée presser le bouton de sonnette sans qu'on l'ait remarqué.*)

DENISE. — Mon Dieu, je prétendais, moi, que la foule remplirait la corbeille de noces de tant de potins et de diffamations...

ANSELME JAUMEL. — Eh bien, vous aviez raison ! assurément les fautes sont personnelles et ces dames ne sont pas responsables s'il y a quelques habiles canailleries à l'origine de...

LE DOMESTIQUE (*entrant.*) — Madame a sonné ?

M^{me} FORTIER. — Oui, mais j'ai changé d'avis, je n'ai plus besoin de vous... allez.

LE DOMESTIQUE. — Bien, madame. (*Il sort.*)

ANSELME JAUMEL (*se levant, ahuri*). — Mais... je ne comprends pas !?

M^{me} FORTIER (*après avoir bien pris son temps.*) C'est facile à comprendre. Je suis Madame Fortier. (*Elle enlève son manteau et son chapeau. Denise fait de même.*)

ANSELME JAUMEL. — Non ! mais c'est de la dernière inconvenance, ce que vous avez fait là !... on prévient... en voilà un genre ! C'est peuple, ça, c'est très peuple...

M^{me} FORTIER. — Ça ne se fait pas entre gens de bonne compagnie, n'est ce pas ?

ANSELME JAUMEL. — Non, ça ne se fait pas, c'est fort mal... c'est extrêmement mal... c'est un guet-apens !

M^{me} FORTIER. — Ne vous forcez pas, je vous prie, Monsieur Jaumel.

ANSELME JAUMEL. — Je suis très contraire, au fond, vous savez... Oh ! sapristi de sapristi ... Mademoiselle Fortier, écoutez, je

ne suis qu'un serin... enfin mettez-vous à ma place...

M^{me} FORTIER. — Je n'y tiens pas.

ANSELME JAUMEL. — Je ne pouvais pas savoir... pourquoi m'avez-vous questionné? Mon Dieu! que je suis donc contrarié!

SCENE XVI.

SÉBASTIEN JAUMEL. — Mesdames... Bonjour, mon oncle. (*Voyant que Denise s'essuie les yeux.*) Vous avez pleuré, mademoiselle Fortier?

ANSELME JAUMEL. — Je vais t'expliquer. Je suis embêté, Sébastien, je suis très embêté! ces dames ont eu l'idée...

JAUMEL. — ... de se faire passer pour deux institutrices. (*A Madame Fortier et à Denise.*) Oui, je sais, Vulabelle vient de me le dire.

DENISE (*souriant.*) — Alors, vous êtes accouru, un peu inquiet?

M^{me} FORTIER. — Le jeu a mal tourné, vous voyez... (*Elle montre Denise qui s'est redressée.*)

JAUMEL. — Monsieur...

ANSELME JAUMEL. — Ecoutez, n'exagérons rien... si nous devons faire devant les personnes dont nous parlons les discours et les gestes que nous faisons sur leur compte quand elles ne sont pas là, il n'y aurait plus de société possible ! Nous sommes tous comme ça : il ne faut pas se frapper, Madame Fortier...

M^{me} FORTIER (*excédée.*) — C'est entendu ! Je vous remercie tout de même de nous avoir fait connaître les idées de votre comité. (*A Sébastien.*) Je ne vous en félicite pas, Monsieur Sébastien, de ce comité..., mais, vous, je ne vous fais pas de reproches, vous êtes un homme de bonne foi, ce n'est pas l'intérêt... (*A Anselme Jaumel.*) Vous, c'est autre chose !

ANSELME JAUMEL. — Ne parlons pas de moi.

M^{me} FORTIER. — J'y tiens ! Ah ! vous êtes vraiment bien venu à nous faire de la morale ! Oui, Monsieur le Député, ça pue l'argent ici ; mais si ça ne puait pas l'argent, vous n'y seriez pas !... Offrir à vos chienlits d'artistes et de politiciens, sous prétexte de rayonnement intellectuel, des châteaux et des villas, aux frais de la princesse, et lui

cracher dessus avant même qu'elle ait eu le temps de les payer, c'est peut-être très artiste et très littéraire, mais ce n'est pas très propre ! Mes plafonds sont trop dorés, mes tapisseries sont trop voyantes et mes bronzes sont trop lourds?... Eh bien ! ils sont comme était mon mari : massifs, reluisants, et solides ; nous ne trompons pas sur la marchandise, nous... Moi aussi, je suis de mauvais goût et si je n'ai pas été piqueuse de bottines, j'ai tenu la gargote du « Lapin aux Oignons ». Seulement, j'ai toujours bu dans mon verre et mangé dans mon assiette ; ma figure n'a jamais bayé devant la richesse des autres et je n'ai pas sur la conscience vos courbettes à l'heure et à la course. Ah ! vous voulez votre part d'une fortune qui vous sèche la salive dans la bouche, car vous en crevez tous d'envie, vous comme les autres, Monsieur Anselme Jaumel... Eh bien ! vous n'avez pas volé qu'à la fin on vous fiche des sottises et que je vous dise au nom de feu mon mari et au mien : « Faites-en donc autant ! » Quand vous verrez votre comité et vos électeurs, Monsieur le député, vous pourrez leur répéter ça de ma part.

ANSELME JAUMEL. — Il y aurait bien

des choses à répondre, mais je ne voudrais pas abuser... Alors, nous renvoyons le comité, n'est-ce pas, Madame Fortier?

M^{me} FORTIER. — Je crois que ça vaudrait mieux.

JAUMEL. — Ce sera d'autant plus facile qu'il n'a pas encore été installé. Seulement vous permettrez bien, mon oncle, que puisque c'est moi qui l'ai convoqué, ce soit moi qui lui explique les raisons pour lesquelles il n'aura plus à se déranger désormais.

ANSELME JAUMEL. — Tu y tiens?

JAUMEL. — Beaucoup... (*A Madame Fortier.*) Je reviens.

ANSELME JAUMEL. — Comme tu voudras. (*Ils sortent.*)

M^{me} FORTIER. — Retenez-les tout de même à déjeuner; il faut qu'ils mangent.

DENISE. — C'est vrai... Ils n'ont rien pris depuis ce matin.

M^{me} FORTIER. — Le déjeuner est tout de même commandé!

ANSELME JAUMEL (*insolent.*) — Oh alors!

SCENE XVII.

DENISE. — Eh bien ! maman, tu as été dure !

M^{me} FORTIER. — Je ne pouvais pas le laisser partir sans lui dire quelque chose. Il avait l'air tout de même assez consterné.

DENISE. — Tous les deux d'ailleurs, tous les deux... Lui, tant mieux.

ENSEMBLE. — Mais ce pauvre Monsieur Sébastien !

M^{me} FORTIER (*riant.*) — Nous l'avons dit ensemble ! (*Un temps.*)

DENISE (*éclatant.*) — Tu vois, maman, ce n'est plus possible !

M^{me} FORTIER. — Quoi ?

DENISE. — De mener la vie que nous menons ! ça ne peut plus durer ! Je veux bien que nos millions détraquent le monde autour de nous, qu'ils faussent son jugement, qu'ils le fassent désobligeant, plein d'envie et de malveillance, mais qu'il nous rende pareilles à des bêtes traquées, qu'ils m'empêchent de me marier un jour, librement, comme se marierait une jeune fille sans dot — tu as bien entendu ce qu'il a dit,

n'est-ce pas, le vieux Jaumel? — ça, vois-tu, c'est absurde, ce n'est pas supportable! Et je ne le supporterai pas. (*Elle sonne, Joseph paraît.*) Priez M. de La Garnoche de venir.

M^{me} FORTIER. — Que vas-tu faire?

DENISE. — Tu vas voir, maman! j'ai déjà montré que j'avais de la décision, n'est-ce pas? Eh bien, écoute-moi... (*Venant à madame Fortier et lui prenant les mains.*) Sérieusement, est-ce que tu y tiens beaucoup, toi, à cet argent?

M^{me} FORTIER. — J'y tiens... mais oui, j'y tiens! Il est certain que l'argent rend la vie plus aimable et plus facile.

DENISE. — Ah! par exemple! Mais qu'est-ce qu'il te faut? (*Entre La Garnoche.*) La Garnoche, voici une nouvelle qui ne peut manquer de vous intéresser: nous venons de décider, maman et moi, de rendre l'argent...

LA GARNOCHE. — Lequel?

DENISE. — Tout l'argent, tout ce que, depuis 20 ans, a donné l'exploitation des jeux.

LA GARNOCHE. — Vous dites!

DENISE. — N'est-ce pas, maman?

M^{me} FORTIER. — Je ne sais pas; tu l'affirmes.

LA GARNOCHE. — Mademoiselle, vous êtes folle... purement et simplement folle! Et si votre mère avait de l'autorité sur vous...

M^{me} FORTIER. — Je n'en ai pas, La Garnoche.

DENISE. — Merci, maman.

LA GARNOCHE. — Une fortune que votre père, votre mari, — madame Fortier — a mis 30 ans à constituer... Mais dites donc quelque chose, madame Fortier. (*Silence.*) Non, vous ne dites rien?... (*A Denise.*) C'est bien mademoiselle, je prends note pour ne pas oublier...

DENISE. — Vous êtes un amour, La Garnoche...

LA GARNOCHE.. — Je suis seulement un homme qui n'est pas contrariant; parce que dans l'état d'esprit où vous êtes, si j'étais contrariant, ce serait tout à fait la même chose que si je ne l'étais pas... (*Un silence.*)

DENISE. — Mais dis donc quelque chose, maman !

M^{me} FORTIER. — Qu'est-ce qu'il faut dire ?

DENISE. — Dis que nous consacrerons notre fortune à... à... je ne sais pas... à des caisses de retraite, à des prix Fortier, à l'exemple des prix Nobel.

LA GARNOCHE (*écrivait sur son carnet.*)
— Le 15, liquidation générale pour cause de fortune à défaire. Très bien.

M^{me} FORTIER. — Tu sais, Denise, j'ai des goûts modestes, mais c'est égal me trouver sans ressources...

DENISE. — Maman, il faut que nous sortions d'ici les poches vides.

LA GARNOCHE. — Ce n'est pas si facile que vous croyez.

DENISE. — Allons donc ! On fait un paquet bien ficelé des effets, des titres de propriétés, de billets, de tous les papiers, enfin ! on va déposer le paquet sur le bureau du gouvernement et on se retire... qu'il s'arrange !

M^{me} FORTIER. — Comme pour les enfants trouvés.

LA GARNOCHE. — Il faudrait placer un tour... jusqu'ici, on n'y avait pas pensé, mais, pour peu qu'il se présente une demi-douzaine de cas comme le vôtre, c'est une dépense que la Chambre approuvera.

DENISE. — Maman manque de conviction.

M^{me} FORTIER. — Il faut le temps de se préparer, tu comprends ! On avait des projets. Tu as la décision prompte... Si j'ose dire, tu es jeune.

LA GARNOCHE. — Pas du tout, elle est antique... Enfin, n'importe, vous ne savez pas où vous irez : vous vous ruinez à la fortune du pot... Vous allez tout de même garder un petit quelque chose...

DENISE. — Ce qu'on avait en commençant... c'est tout.

M^{me} FORTIER. — C'est peu !...

DENISE. — Qu'est-ce que tu avais, quand tu t'es mise en ménage ?

M^{me} FORTIER. — Rien, des dettes.

DENISE. — Eh bien, il faut nous replacer dans cette situation là.

LA GARNOCHE. — C'est ça, quand nous

aurons tout donné, nous emprunterons...
Combien aviez-vous de dettes?

M^{me} FORTIER. — Plus de quatre cents francs.

DENISE. — Nous emprunterons plus de 400 francs.

LA GARNOCHE. — Si vous trouvez à les emprunter; car, enfin, ça n'est pas sûr.

DENISE. — Vous serez là, La Garnoche...

LA GARNOCHE. — C'est entendu.

DENISE. — Enfin, c'est un détail... Ah! que ça fait donc du bien! (*Elle marche en remuant l'air avec son mouchoir.*) C'est comme quand on ouvre une fenêtre dans une chambre où on étouffait! (*Un silence.*)

LA GARNOCHE. — Et qu'est-ce que vous ferez?

DENISE (*avec feu.*) — Ce que je ferai? Mais je travaillerai, pardi! Est-ce que les autres ne travaillent pas?

LA GARNOCHE. — Ils ont un métier... mais vous?

DENISE. — J'en apprendrai un. Me croyez-vous plus bête qu'une demoiselle de téléphone ou qu'une maîtresse de piano pour enfants... ou qu'une actrice?

LA GARNOCHE. — Nous y voilà !

DENISE. — Pourquoi pas ? Ça n'a jamais déshonoré personne.

M^{me} FORTIER (*fermant une porte.*) — Alors, Denise, il faut que je te parle autrement... Ecoute-moi bien. Sais-tu quel âge j'ai ?

DENISE. — Tu as quarante-cinq ans à l'état civil, mais, comme santé, et comme cœur, ma petite maman...

M^{me} FORTIER. — Et jusqu'à quel âge crois-tu que l'on peut se marier ?

DENISE. — Tu dis ?

M^{me} FORTIER. — Se remarier, si tu préfères ?

DENISE (*stupéfaite.*) — Tu parles pour toi, maman ? Eh bien ! je te jure qu'avant tout à l'heure cette idée là ne m'était jamais venue. (*Joyusement.*) Mais oui, c'est vrai que tu pourrais te remarier !

M^{me} FORTIER. — Oh ! ne va pas trop vite... Je ne sais pas... Je n'ai pensé à personne ; mais la vie a des surprises, mon enfant. Et alors, nous y voilà — Vaulabelle me le disait encore l'autre jour : quand il s'agit

du mariage d'une femme de mon âge, l'argent n'est pas inutile.

DENISE. — L'argent? l'argent? Vaulabelle est un sot de t'avoir dit ça; à force de vivre parmi des cabotines, il a fini par se faire une pauvre opinion de la dignité des femmes! Un mariage d'argent, ce n'est plus un mariage. Ta bonté, ta tendresse, ton courage, maman, valent mieux que tous les millions du monde. Voyons, je te connais, maman: ce n'est pas toi qui donnerais dans le prince russe...

M^{me} FORTIER. — Ah! fichtre non... ah! fichtre non!

DENISE. — Eh bien, alors! Qu'est-ce qu'il veut dire, Vaulabelle, avec son argent? Est-ce que tu crois que, pour me marier, moi?...

M^{me} FORTIER (*stupéfaite.*) — Pour te marier, toi?

LA GARNOCHE (*idem.*) — Pour vous marier, vous?

DENISE. — Votre servante! Pour se marier, elle. (*Révérence.*) Mais oui, maman: sache... comment te dire ça... que je ne suis pas incapable d'avoir pensé à quelqu'un qui...

M^{me} FORTIER. — Que dis-tu? Toi, Denise. Qui donc? Qui?

LA GARNOCHE. — Qui? qui? qui?... Je m'en vais.

DENISE. — Ne bougez pas, La Garnoche! Je ne dirai rien maintenant. Un peu de patience... ça viendra peut-être plus tôt que vous ne pensez... Ne faisons qu'une chose à la fois. (*Gâiment.*) Je vois tout à coup ça très bien: nous allons chercher tout de suite pour toi, maman; nous nous marierons le même jour; ce qu'il nous faut, c'est un mari d'avant les jeux, le mari que nous aurions épousé si tu n'avais pas été la femme de Fortier et si je n'avais pas été sa fille! Est-ce que j'ai raison, maman? Oui, oui, n'est-ce pas que j'ai raison? Dis donc non, si tu l'oses?

M^{me} FORTIER (*ferme.*) — Mais oui, je l'ose... Mais non, tu n'as pas raison! C'est tout à fait ridicule à la fin! Demande à La Garnoche!

LA GARNOCHE. — Moi, je ne dis plus rien.

M^{me} FORTIER. — Vous n'avez pas beau-

coup de conversation aujourd'hui, La Gar-
noche !

LA GARNOCHE. — On a ses jours !

SCENE XVIII.

JAUMEL (*entrant.*) — Voilà, madame Fortier... c'est fait. Les autos reconduisent ces messieurs à la gare.

M^{me} FORTIER (*excédée.*) — Allons, tant mieux.

JAUMEL. — Quant à moi, après ce qu'il vient de se passer, il me reste à...

M^{me} FORTIER. — A quoi ?

JAUMEL. — A m'en aller...

DENISE. — Non, Monsieur Jaumel, ne vous en allez pas !

JAUMEL (*sans l'entendre.*) — Pour vous enlever jusqu'au souvenir du mauvais cas où ils m'ont mis et des vilaines choses que vous a dites mon oncle Anselme !

M^{me} FORTIER. — Non, non, permettez !

DENISE (*très brave.*) — Laisse-moi parler, maman. Monsieur Jaumel, maman et moi, nous avons une grande nouvelle à

vous annoncer: nous allons nous dépouiller de tout ce que nous avons... Dans quelques jours, nous ne posséderons plus rien de notre grosse fortune, ni châteaux, ni bijoux, ni argent. Plus ça !

LA GARNOCHE. — Rien qu'un petit intérieur gentil, un pot de fleurs sur la croisée et des chaises en bois blanc.

DENISE (*gravement.*) — Un petit intérieur est très grand quand on a beaucoup d'affection à y mettre... Je viens vous demander maintenant, Monsieur Sébastien, si vous voulez demander ma main à maman.

M^{me} FORTIER (*stupéfaite.*) — Toi!... lui... Vous, monsieur Jaumel... vous !

LA GARNOCHE. — C'est une véritable occasion.

JAUMEL. — Denise, je vous aime, je vous aime ! (*Un long silence.*)

M^{me} FORTIER (*gravement et lentement.*) — Sois heureuse, Denise, soyez heureux, monsieur Jaumel ! Embrassez-vous, mes enfants... (*Elle pleure, ils s'embrassent.*)

DENISE (*émue.*). — Tu pleures ?

JAUMEL. — Vous pleurez, madame Fortier?

M^{me} FORTIER. — C'est la surprise, vois-tu, Denise... et puis la joie... il y a aussi la joie... vous comprenez!... Allez... je vais me passer un peu d'eau sur le museau... je vous retrouve dans le Parc... (*Ils sortent. Entre Vulabelle. La Garnoche remonte à la terrasse.*)

SCENE XIX

VAULABELLE. — Patronne, je...

M^{me} FORTIER. — Ah! c'est toi! Tu tombes bien. J'ai quelque chose à te dire. (*Elle parle à mi-voix pour que La Garnoche ne l'entende pas.*)

VAULABELLE (*épanoui.*) — C'est officiel?

M^{me} FORTIER. — Quoi?

VAULABELLE. — Le mariage!

M^{me} FORTIER (*trépignant de fureur et s'efforçant d'être calme.*) — Vulabelle, il y a longtemps que je sais que ton intelligence est au-dessous de celle du chimpanzé; tâche tout de même de comprendre ceci:

si jamais tu as le malheur de laisser transpirer le quart du centième de ce que j'ai eu la bêtise de te raconter... tu m'écoutes?

VAULABELLE. — Oui, patronne.

M^{me} FORTIER. — ... je te fais attacher sur une table, je te crève les yeux avec une épingle à chapeaux et je te verse un litre de vitriol dans la bouche avec un entonnoir!

VAULABELLE. — Bien, patronne.

M^{me} FORTIER. — Maintenant, tu peux disposer et réfléchir.

VAULABELLE. — C'est que je venais vous dire...

M^{me} FORTIER. — Je m'en fiche... En attendant je suis heureuse, tu es heureux, Denise est heureuse, Sébastien est heureux, tout le monde est heureux! (*Elle sourit.*) Offre-moi le bras, espèce de gourde; promène-moi, fais-moi parler!

VAULABELLE. — Oui, patronne.

M^{me} FORTIER. — A qui veux-tu qu'une vieille bête comme moi parle, si ce n'est à une vieille bête comme toi?

VAULABELLE (*épouvanté.*) — Oui, patronne. (*En voulant gagner la porte, ils*

passent devant La Garnoche, demeuré seul sur la terrasse.)

M^{me} FORTIER. — Vous venez, La Garnoche?

LA GARNOCHE. — Non, j'aime être seul un moment; je réfléchis.

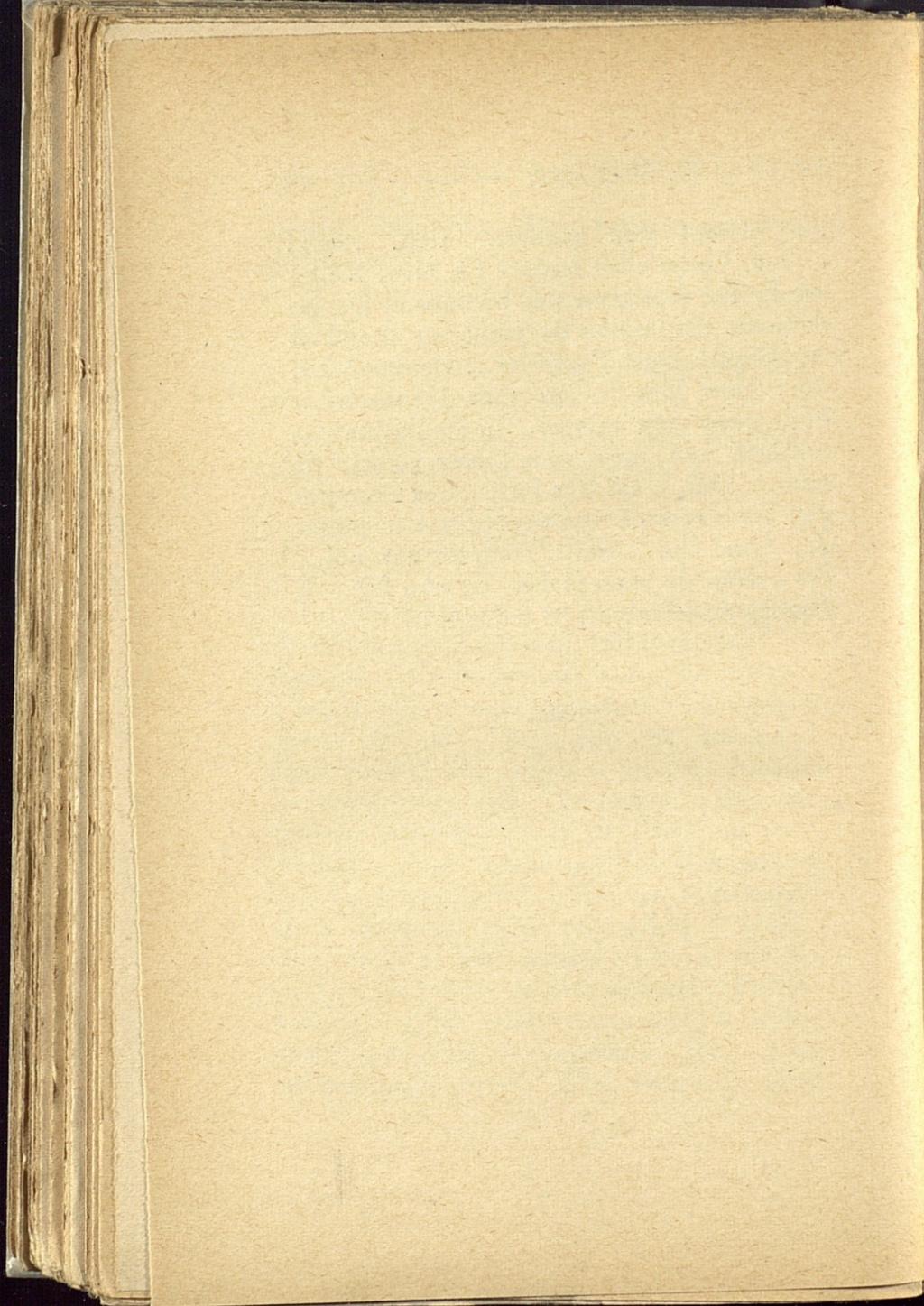
M^{me} FORTIER. — Comme vous voudrez!
(Elle disparaît avec Vaulabelle.)

SCENE XX

LA GARNOCHE (*à peine ont-ils disparu, se dirige vers l'appareil téléphonique.*) — Central... Le fil spécial, s'il vous plaît.... c'est vous?... oui, c'est moi, La Garnoche... Si, si... beaucoup de nouveau! deux choses très graves : d'abord Denise est fiancée au chef d'orchestre... oui, Sébastien Jaumel... Nom de Dieu! si vous voulez... c'est comme ça. Pas d'importance? Ça s'arrangera?... Bon, ça vous regarde... Deuxième chose plus grave : Madame Fortier et Mademoiselle Denise ont décidé de se défaire de leur fortune... Parfaitement... Elles vont vendre tout, à n'importe quel prix... comment?... Oui, pour donner aux pauvres... Oui, tout, tout; elles

ne veulent rien garder... rien, rien!! r-i-e-n. Ce qu'elles feront? Eh bien, Madame Fortier repiquera des bottines et Denise donnera des leçons de piano en attendant de débiter dans l'opérette... Comment?... Ah! elles font le jeu sans le savoir?... Mais vous avez raison... je ne l'avais pas compris, moi; mais vous l'avez vu tout de suite... Oui, c'est très fort... Les encourager, les presser? vente publique... publicité, bon! Oui... oui... comptez sur moi... Pas besoin de vous fâcher, ça sera fait... à demain au téléphone... 6 heures.

Rideau.



TROISIEME ACTE.

La vérandah d'une villa bourgeoise, à Trou-sur-Mer. A gauche, les degrés d'un escalier en plein air descendant vers la plage. Deux portes au fond pouvant fermer au verrou; la première donne sur un cabinet de travail, la seconde sur le vestibule d'entrée de l'habitation. A droite, la porte conduisant aux appartements est fermée par un rideau épais. Une grande table dans le fond, un guéridon au premier plan, un autre près de la deuxième porte du fond, sièges, fauteuils. Au lever du rideau, Denise est assise auprès d'une table et trace des chiffres sur du papier ; elle est absorbée par son travail.

SCENE I.

DENISE. — Dites-moi, Joseph, avez-vous demandé à votre femme ce que coûte une douzaine de mouchoirs de poche pour hommes?

JOSEPH. — Oui, mademoiselle peut se

procurer ça aux Galeries Lafayette à 88 francs la douzaine, en toile cholet pur fil, ourlet à jour avec initiales brodées à la main.

DENISE. — Deux douzaines, ça suffit pour un homme?

JOSEPH. — Ce n'est pas beaucoup surtout s'il est sujet à s'enrhumer.

DENISE. — Mettons 3 douzaines. (*Elle écrit.*) Merci, Joseph. (*Joseph fait mine de sortir.*) Ah! dites-moi, Joseph, combien gagnez-vous ici?

JOSEPH. — Quand, voilà 5 ans, je suis entré comme portier au Casino de Noville, où j'avais du travail et de la responsabilité, je gagnais 1.500 francs par mois, Mademoiselle; maintenant que Madame Fortier et vous m'avez fait l'honneur de me prendre ici, à Trou-sur-Mer, où j'ai bien peu de chose à faire, je gagne 2.500 francs.

DENISE. — Et une bonne servante dans une maison bourgeoise, une servante qui fait la grosse besogne, qui suffit à elle seule aux travaux du ménage?

JOSEPH. — Ça gagne 500 francs, Mademoiselle, quelquefois 300, quelquefois 150.

DENISE. — Moins que vous, Joseph.

JOSEPH. — Mademoiselle, les gens de maison, c'est comme les chevaux: plus leur besogne est dure, moins on leur donne d'égards; ils sont nourris et entretenus en raison inverse du travail qu'ils fournissent; le cheval de luxe ignore le fouet, le cheval du charretier ignore l'avoine. Si Mademoiselle voulait se donner la peine de réfléchir aux vicissitudes des prolétaires de la livrée...

DENISE. — Mais, mon bon Joseph, c'est un discours de réunion publique... est-ce que vous feriez de la politique, mon bon Joseph?

JOSEPH. — Mademoiselle ne l'a probablement jamais su, mais je suis du comité de l'Association des Gens de Maison de France... on a même songé à moi pour la vice-présidence.

DENISE. — Ah bah!

JOSEPH. — Et puisque Mademoiselle est amenée à parler de ça, pourrais-je représenter à mademoiselle combien notre ligue de propagande aurait désiré un tour de faveur dans le partage que mademoiselle et madame se préparent à faire.

DENISE. — Joseph, je vous en prie, laissez-

sez-moi tranquille. D'autres que moi s'occupent de la liquidation de la fortune délaissée par Monsieur Fortier.

JOSEPH (*se décidant brusquement après un silence.*) — Tenez, mademoiselle, ça me dégoûte. C'est plus fort que moi, il faut que je vous le dise : ça me dégoûte !

DENISE (*effarée.*) — Quoi ?

JOSEPH. — Cette façon de jeter par la fenêtre du si bel argent.

DENISE. — Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plutôt, on aurait pu le conserver.

JOSEPH. — Mademoiselle me fait l'honneur de se moquer de moi.

DENISE. — Non, je n'ai pas le temps. (*Elle se remet à écrire.*)

JOSEPH. — Si je n'étais pas vraiment attaché à de bons patrons comme vous, je serais parti le jour où nous sommes venus nous installer à Trou-sur-Mer.

M^{me} FORTIER (*entrant, elle a entendu ces derniers mots.*) — Il ne faut pas vous gêner pour nous, vous savez, Joseph...

JOSEPH. — Depuis 5 ans que je suis dans les casinos ou dans la famille, je vous suis très attaché, à vous aussi, madame,

vous le savez bien. (*Un silence.*) Est-ce que le beau-frère de madame est malade? il s'est promené toute la nuit dans sa chambre...

M^{me} FORTIER. — Je ne sais. D'ailleurs il est inutile de rien lui demander.

JOSEPH. — Pour sûr, il ne comprend pas; je n'ai jamais rencontré un homme plus sourd.

M^{me} FORTIER. — Même s'il comprenait, il est peu probable qu'il vous répondrait, et même qu'il me répondrait, moi. C'est un homme d'âge qui a eu des chagrins et des maladies; il faut le laisser faire ce qu'il veut. Du reste, il ne vous gênera pas longtemps, il est arrivé d'hier matin, et il songe déjà à s'en aller.

JOSEPH. — Madame peut être sûre que ce n'est pas moi qui le contrarierai, j'ai toujours eu le respect des vieilles gens; on ne sait pas comment on sera, n'est-ce pas, madame, quand on aura leur âge.

M^{me} FORTIER. — Oui, oui, vous êtes plein de bons sentiments, vous avez cent mille fois raison... seulement, je suis très occupée.

JOSEPH. — Je l'entends qui revient par ici.

SCENE II.

(Entre un personnage en costume d'intérieur, allure d'un homme alourdi, âgé, il est sourd.)

M^{me} FORTIER. — Ah ! vous voilà, Jules, comment va, ce matin ?

DENISE. — Bonjour, mon oncle. *(Elle lui tend le front. L'homme leur rend le bonjour d'un air grognon. Joseph sort. Madame Fortier va pousser le verrou. Denise, aussitôt, saute au cou de l'homme.)* — Tu n'as pas dormi, mon petit père chéri, je t'ai entendu marcher depuis le petit jour.

FORTIER. — Hé, il y a de quoi avoir des insomnies... L'heure est décisive, Denise... Joseph ne se doute de rien ?

DENISE. — De rien, je viens de causer avec lui. D'ailleurs, la suppression de ta barbe te fait un autre visage. *(Cependant, madame Fortier est revenue vers Fortier et l'embrasse.)*

M^{me} FORTIER. — Moi non plus, je n'ai

pas dormi... je me demande encore à tous moments si je rêve. Dans les commencements que tu étais mort, je parlais souvent avec toi, la nuit, en songe... Comment as-tu pu faire cela, mon grand?

FORTIER (*souriant.*) — Fais-moi une scène comme dans les premiers temps de notre mariage, quand je rentrais trop tard: « Me direz-vous où vous êtes resté jusqu'à de pareilles heures? »

M^{me} FORTIER. — Mon grand, mon grand ! Quelle secousse quand La Garnoche, après des détours sans fin, est arrivé avant-hier à me faire comprendre... je me demande comment je n'ai pas tourné sur moi-même et comment je n'ai pas roulé sur le plancher.

DENISE. — Et moi !

FORTIER. — Vous vous êtes mieux tenues que La Garnoche... Lui, quand Jeansec, il y a trois mois, lui a apporté une lettre de moi, il a tourné et roulé. Je suis assez content de la façon dont vous vous êtes comportées, de toi surtout, Denise: tu es une petite fille capable de sang-froid.

M^{me} FORTIER. — Il suffit qu'elle tienne de toi. (*Denise l'embrasse.*)

DENISE. — Tu as l'air d'un homme ennuyé.

FORTIER. — Je suis très ennuyé ! Ta mère t'as dit pourquoi ?

DENISE. — Elle m'a dit que tu avais reçu un télégramme de Paris qui n'était pas tout à fait ce que tu attendais.

FORTIER. — Pas tout à fait... Jeansec a dû signer ce matin avec les représentants du groupe Saint-Martin Corfou. Si tout marchait comme convenu, il devait me télégraphier ces deux seuls mots « Tout bien ». Voici le télégramme.

DENISE (*lisant.*) — « Contrats signés, tout presque bien. Arriverai rapide deux heures. » Oh ! le même train que Sébastien !

FORTIER. — Le même train que Sébastien... c'est tout ce que tu retiens.

DENISE. — Mais non, papa, mais non... je retiens ça aussi... mais je comprends parfaitement que ce « presque bien » t'inquiète.

FORTIER (*marchant à grand pas.*) — Oui, je suis revenu 48 heures trop tôt... J'aurais dû attendre l'accord complet. J'ai eu tort,

c'est une faiblesse. On a pu avoir vent de quelque chose... « Presque bien », « presque bien », enfin, les contrats sont signés; les clauses nouvelles, s'il y en a, nous les verrons après... C'est égal, si une affaire menée comme ça devait échouer à cause de vous deux, à cause de la hâte coupable que j'ai eue de vous revoir, je ne me le pardonnerais jamais ! (*Entre les dents.*) Ni à vous non plus !

M^{me} FORTIER. — Robert !

DENISE. — Papa !

FORTIER. — Pourtant il y a une compensation... Votre subite aberration, votre coup de folie... votre idée de vous débarrasser de ma fortune, qui a si bien servi mon plan, qui a endormi les dernières méfiances de St-Marin Corfou... lequel redoutait encore confusément les héritiers de ce Fortier de malheur !

M^{me} FORTIER. — Tu devais être inquiet.

FORTIER. — Mais non, mais non, tous les contrats que tu signais étaient nuls, puisqu'il te fallait l'autorisation maritale.

M^{me} FORTIER. — On finira par croire que nous étions tes complices.

FORTIER (*geste évasif, riant.*) — Je lisais tout cela dans les journaux. Je ne vous ai pas dit: on vend vos portraits sur carte postale. On vous représente dans les revues: la commère, c'est la roulette et ta mère dirige à l'orchestre la ronde du veau d'or qui a cessé d'être debout.

DENISE. — C'est plein d'esprit..

FORTIER. — A la fin, madame Fortier et mademoiselle Denise Fortier montent au ciel dans un nuage, sur une énorme poire ailée.

M^{me} FORTIER. — Il faut bien qu'on s'amuse... A propos, Denise, qu'est-ce que c'était ce télégramme qu'on t'a remis ce matin?

DENISE. — Oh! rien.

FORTIER. — Comment rien! On te télégraphie pour te dire: Rien!

DENISE. — Moins que rien... Enfin, si tu y tiens, c'est le directeur d'un Music-hall de New-York qui nous offre 5.000 francs par soirée pour nous exhiber maman et moi dans son établissement.

FORTIER. — Vous avez dû recevoir beaucoup de lettres drôles?

DENISE. — Ah! papa, tu n'as pas idée

de ce qu'est devenu Brémont depuis qu'un journaliste a annoncé stupidement que nous allions distribuer nos argents par petits paquets.

M^{me} FORTIER. — Nous avons dû déménager la nuit, sous des déguisements : on avait forcé les portes, les grilles, les clôtures. On trouvait des quémandeurs jusque dans les armoires !... Heureusement, nous avons déniché cette villa. (*Fortier, absorbé, n'écoute plus.*)

DENISE. — Tous les matins, on envoie un camion prendre le courrier au bureau de poste de Brémont. Il y en a !... il y en a !... si tu lisais les lettres que nous recevons, c'est navrant ! c'est navrant ce qu'il y a de vices, de douleurs et de souffrances par le monde.

FORTIER (*pour lui seul.*) — Oui, je suis revenu trop tôt. Il ne faut pas mêler le sentiment aux affaires. Le cœur me tirait par ici, c'est stupide... Est-ce que je savais que je tenais comme ça à embrasser Denise ? Eh ! et toi aussi, puisque je suis en train d'avouer ! Des faiblesses pareilles diminuent un homme comme moi. Je sais que ce n'est pas très gentil, très chic ce que je

vous dis là, mais c'est comme ça ! C'est comme ça !! Il faut bien qu'on vous parle raison, tout de même. Enfin... onze heures... le train rapide de Paris arrive à 11 heures 2 à Noville. Tu as bien envoyé l'auto à Noville à l'arrivée du rapide ?

M^{me} FORTIER. — Il est parti depuis une heure.

FORTIER. — Quarante kilomètres d'ici Noville... la route est bonne... ça fera 30 minutes d'auto pour revenir.

DENISE. — Sébastien prendra le chemin de fer d'intérêt local; il met une heure, le chemin de fer.

FORTIER. — Laisse-moi tranquille avec ton Sébastien ! (*On frappe trois coups à la porte du fond.*)

M^{me} FORTIER (*se levant.*) — Trois fois ! c'est La Garnoche.

SCENE III.

LA GARNOCHE (*entrant.*) — Pas de nouvelles, alors, depuis le télégramme de ce matin ?

FORTIER. — Les signatures ayant été échangées à huit heures, à neuf heures, la

note a été portée aux journaux : « Fortier n'est pas mort, Fortier est le maître de Saint-Marin Corfou ». La Garnoche, mon vieux La Garnoche, nous l'aurons, nous l'avons, le milliard ! Même s'il y a du déchet, je les ai roulés. Ce qu'ils vont hurler, quand ils me verront surgir derrière Jeansec ! ah ! ah !...

M^{me} FORTIER. — Ainsi, c'est Jeansec qui a mené tout cela ?

FORTIER. — C'est Jeansec, il est de première force ! S'il n'avait pas été rayé du barreau, il eut été le premier avocat de France, il n'y avait que lui pour trouver le coup de la mort.

LA GARNOCHE. — Et que vous pour le réaliser.

FORTIER. — Evidemment, sans moi...

M^{me} FORTIER. — Et La Garnoche, vraiment ne savait pas que tu étais vivant ?

LA GARNOCHE. — Je l'ai appris six mois après l'enterrement.

FORTIER. — Il se serait trahi ; tu te serais trahi, La Garnoche ! trop de nerfs, mon ami !... être deux, Jeansec et moi, c'était déjà pour dire un de trop.

M^{me} FORTIER. — C'est égal, tu nous a fait pleurer, tu nous a fait souffrir.

FORTIER. — Moi je n'ai jamais pleuré. Je n'ai jamais pleuré... Comprends qu'il était nécessaire de tout couper, de tout trancher: ils avaient juré que, moi vivant, ils ne lâcheraient jamais leur affaire! Il a fallu cinq mois pour les décider à traiter, pour les persuader que... car ils ont flairé quelque chose, pendant les premiers jours, quand on a enterré le faux Fortier, le cadavre en bouillie ramassé sur les rochers.

DENISE. — Ne parle pas de ça, père.

FORTIER. — Pourquoi?

M^{me} FORTIER. — Denise a raison. (*Fortier hausse les épaules, supérieur.*) Tu ne nous as rien dit quand nous t'avons annoncé hier les fiançailles de Denise. (*Un silence.*) Qu'est-ce que tu penses, Fortier?

FORTIER. — Tu le sauras quand j'aurai vu Sébastien Jaumel.

M^{me} FORTIER. — Tu ne me demandes pas mon avis?

FORTIER (*simplement.*) — Tu ne dois pas en avoir, je suis revenu.

M^{me} FORTIER (*soumise.*) — Mon grand...

LA GARNOCHE. — Il sera tant soit peu surpris tout de même, ce jeune homme, de vous trouver ici. Ce sont des choses qui ne se voient pas tous les jours.

M^{me} FORTIER. — Vous le préparerez, La Garnoche.

LA GARNOCHE. — Ah ! bien : il y a longtemps que cela ne m'était plus arrivé, je vais prendre un brevet.

FORTIER. (*à Denise.*) — Il n'est pas manchot, ton chef d'orchestre !... Ce n'est pas un chef d'orchestre que tu aurais épousé, Denise, si j'étais resté ici.

DENISE. — Oui, le pair d'Angleterre ou le prince russe. Mais voilà, papa, je n'aime ni les princes russes ni les pairs d'Angleterre.

FORTIER. — J'aurais préféré, je préférerais te voir attendre le milliard et avec lui, à défaut du prince ou du pair, le jeune présomptif dépossédé et en exil qui, quelque jour, remontera sur le trône de ses pères, — parfaitement, avec un milliard, ça se trouve... Mais, puisqu'un autre a passé sur ta route, il vaut peut-être mieux que je ne me mette pas en travers ; je sais que tu es une Fortier.

DENISE. — Evidemment: il faut être deux pour se marier.

FORTIER (*méchamment.*) — Ne me narque pas: il ne suffit pas d'être deux. Puisque le consentement du père est nécessaire quand la fiancée est mineure, il faut être trois. (*Denise veut répondre; madame Fortier lui fait signe de se taire. On frappe, madame Fortier va entr'ouvrir la porte du fond.*)

VOIX DU DOMESTIQUE (*dehors.*) — C'est un monsieur qui demande à voir madame, voici sa carte.

M^{me} FORTIER (*lisant.*) — Monsieur Anselme Jaumel. (*Elle ferme la porte. Marque d'étonnement général.*)

FORTIER. — Jaumel!

LA GARNOCHE. — Aujourd'hui!

M^{me} FORTIER. — Faut-il le recevoir?

FORTIER. — Tu ne l'as plus revu depuis le tour que Denise et toi lui avez joué à Brémont?

M^{me} FORTIER. — Non... depuis, les fiançailles de son neveu avec Denise ont dû lui faire faire de curieuses réflexions.

LA GARNOCHE. — Il vient assurément vous en faire part. Je suis certain qu'il trouve, lui aussi, que Madame Fortier a bien tort de semer aux quatre vents ses beaux billets bleus. C'est dommage que vous ne puissiez pas être là pour l'entendre.

FORTIER. — Je ne suis pas obligé de me montrer.

M^{me} FORTIER. — Mets-toi là derrière le rideau de la porte du petit couloir, tu entendras sans qu'on te voie.

DENISE. — Moi, je m'en vais, on ne sait jamais comment ça tourne, ces histoires là... Je vais faire un tour sur la plage, à la recherche de Sébastien. (*Elle sort. Fortier va se poster derrière le rideau.*)

M^{me} FORTIER (*ouvrant la porte du fond.*)
— Faites entrer Monsieur Jaumel.

SCENE IV.

ANSELME JAUMEL. — Bonjour, madame Fortier, monsieur le vicomte de La Garnoche. (*La Garnoche s'incline.*)

M^{me} FORTIER. — Bonjour, monsieur Jaumel, comment allez-vous?

ANSELME JAUMEL. — Très mal, merci.

M^{me} FORTIER. — Allons, tant mieux... vous avez quelque chose à me dire, monsieur Jaumel? Vous pouvez parler devant La Garnoche, Il est au courant de toutes mes affaires et je ne fais rien sans prendre son avis.

ANSELME JAUMEL. — Je viens vous voir, madame, parce que j'ai vainement écrit à mon neveu depuis que s'est passé chez vous l'incident au sujet duquel je vous renouvelle mes regrets.

M^{me} FORTIER (*après un coup d'œil à La Garnoche qui veut dire: il ne sait rien.*) — C'est vis-à-vis de vous-même qu'il faut vous excuser d'avoir été balourd.

ANSELME JAUMEL. — Je vous l'ai dit : il ne faut pas attacher plus d'importance qu'ils n'en méritent aux potins que l'on fait pendant une demi-heure d'attente. Dans une anti-chambre, on cause sans façon... c'est gentil.

M^{me} FORTIER. — N'est-ce pas, on cause également à la cuisine et chez le concierge.

LA GARNOCHE. — C'est gentil aussi.

ANSELME JAUMEL. — Parce qu'on a col-

porté que vous avez été piqueuse de bottines: quelle méchante histoire!

M^{me} FORTIER. — Mais vous êtes parmi ceux qui l'ont colportée.

ANSELME JAUMEL. — Mais moi, je n'y croyais pas... Enfin, madame Fortier, il faut être de bonne foi tout de même; le débina-ge, c'est de la monnaie courante! Vous ne voudriez pas que, parce que vous êtes la veuve d'un homme qui a fait sa fortune dans les entreprises de jeu, vous soyez la seule femme de France qui échappe, à la malignité et sur laquelle il soit défendu de rosser!

M^{me} FORTIER. — Non, je ne voudrais pas. Et vous?

ANSELME JAUMEL. — Ne vous moquez pas de moi, vous m'avez fait suffisamment voir du pays l'autre jour. Parlons de mon neveu...

M^{me} FORTIER. — Alors, je suis sérieuse. Ne trouvez-vous pas singulier, monsieur Jaumel, que ce désir que vous avez brusquement de vous intéresser à votre neveu et à ma fortune, se manifeste à l'occasion de ses fiançailles avec ma fille?

ANSELME JAUMEL. — Il y a un rapport direct; pourquoi ne le dirais-je pas?

M^{me} FORTIER. — Il n'est pas absolument nécessaire de le dire... Enfin, aussi longtemps que vous avez contemplé la fortune de Fortier à longue distance vous avez trouvé qu'elle était bonne à être jetée aux quatre vents de l'art européen; aujourd'hui que votre neveu, un Jaumel, pourrait être appelé à en prendre une part, vous estimez probablement qu'elle est bonne à garder.

LA GARNOCHE. — Ceci paraît clair.

ANSELME JAUMEL. — Il y a de ça. Quand un Jaumel s'en mêle dans le monde des Jaumel, tous les...

M^{me} FORTIER. — Vous avez beaucoup d'esprit, mais vous avez moins de clairvoyance. Si vous voulez, en bon oncle, assurer tout cet argent à votre bon neveu, il faut commencer par vous accorder avec lui, car celui qui désire le plus vivement nous voir les tiroirs vides et les mains nettes, c'est votre neveu lui-même.

ANSELME JAUMEL. — Il en est bien capable; c'est un artiste, un excellent garçon, mais il est plein de chimères! Mais vous,

madame Fortier, vous qui êtes une femme raisonnable, vous qui savez...

M^{me} FORTIER. — Je sais maintenant beaucoup de choses : je sais qu'avant l'annonce de la distribution de notre argent, les purotins qui nous méprisaient...

ANSELME JAUMEL. — ... les puritains...

M^{me} FORTIER. — C'est la même chose. Je sais donc qu'avant l'annonce de la distribution de notre argent, les purotins puritains nous méprisaient sans le montrer et que maintenant ils nous méprisent en le montrant.

LA GARNOCHE. — A part ça, il n'y a rien de changé.

M^{me} FORTIER. — Alors, tout compte fait, je me suis demandé, depuis quelques jours, s'il ne vaut pas autant garder l'argent.

ANSELME JAUMEL. — Je suis enchanté de vous voir incliner vers cette solution saine.

M^{me} FORTIER. — Seulement, il faudrait faire comprendre cela à votre barre de fer de neveu qui ne veut rien savoir... c'est vous qui êtes venu tout gêner en disant à Denise que l'on n'épousait pas une jeune fille portant le nom de Fortier.

ANSELME JAUMEL. — Justement, quand elle sera mariée, elle ne le portera plus. Il est difficile, voyez-vous, madame Fortier, de se faire une raison et de garder son sang-froid quand on a assisté, même de loin, aux préparatifs de ce jeu de massacre... c'est vrai, l'idée que vous alliez émietter, pour un moment de mauvaise humeur, une des plus belles fortunes de France, me chiffonnait et me pesait, je me faisais de la bile au litre.

LA GARNOCHE. — C'est d'un bon Français.

M^{me} FORTIER. — Et d'un bon égoïste.

ANSELME JAUMEL. — Qu'est-ce que ça vous fait si mon égoïsme sert vos intérêts? Vous ne comprenez pas? non? Madame Fortier écoutez-moi, je vais vous expliquer. Vous connaissez, il y a assez longtemps que vous êtes dans le pays, les marais de Samboulant... les plus vastes et les plus malsains de France... plus de dix mille hectares. On pourrait acheter toute la partie Nord. L'hectare de terrain asséché reviendrait à 12.000 francs: c'est la moitié du prix auquel on pourrait le vendre, étant donné ce qu'il peut rapporter par la culture.

La mise en valeur des parties incultes du Nord Français, quel grandissement pour notre cher pays ! Qu'est-ce que vous dites de ça, madame Fortier ?

M^{me} FORTIER. — Moi... ? je ne me sens aucun besoin d'assécher des marais.

ANSELME JAUMEL. — Mais il y a le point de vue social, à côté du point de vue national. Voyons, suivez-moi bien : on constitue une société anonyme pour l'exploitation des terres asséchées. Les calculs sont là : c'est du 25 % ! (*Fortier entre sans regarder personne, en traînant les pieds.*) D'où sort-il, celui-là ? Quel est ce monsieur ? (*Il s'arrête.*)

M^{me} FORTIER. — Ne vous inquiétez pas : c'est le frère de Fortier, cultivateur et vigneron à Issor, Puy-de-Dôme. Il est sourd comme un pot et presque aveugle.

ANSELME JAUMEL (*inquiet.*) — Madame Fortier...

M^{me} FORTIER. — Monsieur Jaumel ?

ANSELME JAUMEL. — Vous êtes sûre que c'est bien le frère de Fortier ? Ce n'est pas un huissier ou un journaliste ?

M^{me} FORTIER. — Pourquoi me demandez-vous ça ?

ANSELME JAUMEL. — Dame, avec vous, on ne sait jamais : c'est peut-être encore une farce. Quand j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance, c'était comme professeur d'anglais. (*La Garnoche offre une cigarette à Fortier. Fortier refuse et prend de sa poche du papier et du tabac.*) C'est vrai tout de même : s'il avait une barbe, il ressemblerait à Fortier.

M^{me} FORTIER. — Au physique. Car, pour le reste... il y a de ces cas-là dans toutes les familles.

ANSELME JAUMEL (*en riant, à Fortier qui fait sa cigarette.*) — Vous étiez venu toucher votre petite part avant la distribution, hin, mon gaillard ? (*Fortier fait signe qu'il ne comprend pas. Jaumel répète.*)

M^{me} FORTIER. — Il ne vous comprend pas, et puis, ça lui est bien égal... il ne parle jamais avant midi. Il circule, on ne s'inquiète pas de lui, il ne demande rien. (*Fortier, sur la vérandah, allume sa cigarette.*) Laissons-le. D'ailleurs je voudrais le renvoyer que ce serait le même prix. Il n'en fait qu'à sa tête.

ANSELME JAUMEL. — Je vous disais donc que l'apporteur de 100 millions pour les marais de Samboulant serait le bienfaiteur du pays.

LA GARNOCHE. — Il serait aussi son propre bienfaiteur.

M^{me} FORTIER. — C'est donc là que vous voulez en venir!... Eh bien! vous savez, moi, les sociétés anonymes et la bourse, j'aime mieux les jeux : quand on a bien tout regardé, le jeu c'est plus honnête.

ANSELME JAUMEL. — Celui qui serait président du conseil d'administration de cette société là serait certain d'être sénateur à vie, c'est couru.

LA GARNOCHE. — Et ministre.

ANSELME JAUMEL. — Très probablement. *(Fortier s'est assis dans un fauteuil, le dos tourné et fume.)*

LA GARNOCHE. — Oui.

M^{me} FORTIER. — Mais je ne tiens pas du tout à devenir ministre.

LA GARNOCHE. — Permettez-moi de vous faire observer qu'il ne s'agit pas de vous. Monsieur Jaumel présenterait l'affaire, la

lancerait, se ferait nommer président du conseil et... Est-ce cela?

ANSELME JAUMEL. — Vous commencez à comprendre. Je me sens plus léger...

M^{me} FORTIER. — Plus léger... ça me semble difficile.

ANSELME JAUMEL. — Vous êtes mauvaise.

M^{me} FORTIER. — Je suis juste.

LA GARNOCHE (*après un signe d'intelligence à M^{me} Fortier.*) — Revenons aux marais... Je dois dire que je ne vous comprends pas. Consacrer 100 millions à une affaire qui rapporterait du 25 %, c'est bien; mais lâcher pour cela une affaire qui donne du 40, cela me paraît un peu bête.

ANSELME JAUMEL. — Comment?

M^{me} FORTIER. — A ce point de vue là je suis de votre avis, La Garnoche.

LA GARNOCHE. — Avec les bénéfices des casinos, ce n'est pas 20 ou 25 millions, c'est quarante.

ANSELME JAUMEL. — Oui, mais ce sont les casinos.

LA GARNOCHE (*froidement.*) — Eh bien, prenez un filtre et faites décanter.

ANSELME JAUMEL. — Décanter ?

LA GARNOCHE. — Oui ! Il faudrait que, pour arriver jusqu'à votre société, le flot d'argent ne coulât plus directement de la poche des joueurs dans votre caisse sociale ; en passant entre les doigts d'un tiers, il lui laisserait ses impuretés ; vous n'auriez plus dans votre affaire que de la monnaie propre... Vous voulez faire des choses gigantesques tout en servant votre pays... ça vous embêtent que ces millions échappent...

ANSELME JAUMEL. — ... au département, oui, à la France...

LA GARNOCHE (*ironique.*) — Oui, au département et à la France. (*Changeant de ton.*) Eh bien ! il y a un moyen élégant, un moyen qui est le bon sens même : moi, La Garnoche, je reprends en mon nom l'exploitation de ces jeux, madame Fortier me la passe ; elle s'en dégage publiquement ; je continue, bien entendu, à vous verser 40 %, c'est moi qui suis le filtre et qui décante... et alors, vous, ça va tout seul : vous épousez madame Fortier. (*Silence et surprise.*)

M^{me} FORTIER. — Eh bien ! quoi ? C'est

clair ce qu'il vous dit, vous auriez beau tourner votre langue sept fois dans votre encrier.

LA GARNOCHE. — Voyons : votre neveu n'a plus à refuser les millions, c'est vous qui les avez !

ANSELME JAUMEL. — Je demande à réfléchir.

(Fortier fait tomber le service à fumeur.)

M^{me} FORTIER *(sans s'émouvoir.)* — Voilà qu'il fait des dégâts, maintenant. *(A Jaumel.)* — Pour moi, j'ai déjà réfléchi. Vous êtes encore solide, bon pied, bon œil, et puis, on ne sait pas... Oh ! ce n'est pas le beau bel homme que rêvent les femmes de 45 ans...

LA GARNOCHE. — Il y a l'art d'accommoder les restes.

M^{me} FORTIER. — Justement.

ANSELME JAUMEL *(vexé.)* — Taisez-vous donc, nous parlons sérieusement, La Garnoche.

M^{me} FORTIER. — Très sérieusement. Je deviens la femme d'un ministre. C'est plus qu'un mariage, c'est comme une réparation à une mémoire...

ANSELME JAUMEL. — Oui, c'est une rançon... une rançon posthume.

M^{me} FORTIER. — Si vous voulez, c'est un mot que je ne connaissais pas; mais je veux croire que, dans la situation où nous sommes l'un vis-à-vis de l'autre, vous ne pouvez rien me dire de désobligeant.

ANSELME JAUMEL. — Oh! absolument rien. (*Un silence.*) Vous pensez que je pourrais faire le bonheur de madame Fortier?

LA GARNOCHE. — Il y a déjà longtemps que vous le faites... le mien aussi.

ANSELME JAUMEL. — C'est de l'impertinence, monsieur de La Garnoche.

LA GARNOCHE. — Je n'ai aucune envie d'être impertinent. Je vous dis ça, vous en prendrez ce que vous voudrez.

M^{me} FORTIER. — Seulement, voilà, les Purée de la Mirande, qu'est-ce qu'ils diront, les Purée de la Mirande?

LA GARNOCHE. — C'est vrai! Il y a les Purée de la Mirande?

ANSELME JAUMEL. — Dame... Qu'est-ce qu'ils diraient si on les mettait devant cent et des millions?

LA GARNOCHE. — Vieille famille... traditions.

ANSELME JAUMEL. — Oh ! je les connais ; ils accepteront des deux mains !

M^{me} FORTIER. — Enfin, quoi ? Est-ce oui ou est-ce non ?

ANSELME JAUMEL. — C'est oui ! (*La porte du fond s'ouvre violemment. Vulabelle entre hors de lui, les vêtements défaits.*)

SCENE V.

VAULABELLE. — Le patron n'est pas mort ! Fortier est revenu, nous avons enterré un faux Fortier !

ANSELME JAUMEL. — Il est fou, il est devenu fou !

M^{me} FORTIER. — Tu es fou, Vulabelle, va-t-en, tu me crispes... je te mets à la porte ! c'est clair, ça, j'espère ! ouste ! (*Elle le jette dehors.*)

SCENE VI.

ANSELME JAUMEL. — Qu'est ce qu'il a dit ? Fortier n'est pas mort... mais alors, Madame Fortier...

LA GARNOCHE (*grave.*) — Il a dit la vérité, mon cher M. Jaumel : monsieur Fortier n'est pas mort... voilà monsieur Fortier !

ANSELME JAUMEL (*reculant, épouventé.*) — Monsieur Fortier... c'est encore une farce !... vous avez de drôles de façons de vous amuser, vous autres !... Allons, allons, en voilà assez ; il n'y a si bonne plaisanterie, n'est-ce pas, qui... (*Riant.*) Ma parole, sur le moment, j'ai failli être pris ! (*Il regarde encore Fortier, se trouble.*) Alors, c'est vrai ?

FORTIER. — Puisqu'on vous le dit.

ANSELME JAUMEL. — Vous... vous êtes ?

FORTIER. — J'ai le regret pour vous, monsieur Jaumel, de vous apprendre que je ne suis pas mort.

ANSELME JAUMEL. — Tout le plaisir est pour moi, croyez-le bien.

FORTIER. — Laissez m'en un peu tout de même... il va falloir recommencer votre campagne, mon bon monsieur Jaumel. Mais avant cela, nous avons un petit arriéré à régler, monsieur le député. (*La colère le prend tout à coup.*) Ah ! vous voulez épouser ma femme.

JOSEPH (*entrant.*) — Monsieur Jeansec vient d'arriver avec l'auto.

FORTIER. — Jeansec ! Faites-le entrer !... Mais courez donc, sacré tonnerre ! (*A Jaumel.*) Vous avez de la chance... vous voudrez bien m'attendre, hein, je n'en ai que pour cinq minutes... ne vous impatientez pas ! (*Il court à la porte du fond.*) Viens, La Garnoche ! Par ici. (*D'une voix terrible.*) Qu'on se s'avise pas de nous déranger ! (*Il s'enferme avec La Garnoche.*)

ANSELME JAUMEL (*à madame Fortier.*) — Eh bien, nom d'un chien, vous en avez, vous, de l'astuce !

M^{me} FORTIER. — Filez plus vite ! Votre chapeau ! votre canne ! (*Il est déjà à la porte ; elle sort derrière lui, en s'esclaffant.*)

SCENE VII.

FORTIER (*entrant en hurlant de joie.*) — Je l'ai !

LA GARNOCHE (*idem.*) — Vous l'avez !

FORTIER. — Saint bien aimé milliard, descendez sur nous !

LA GARNOCHE (*dans l'exaltation.*) —

Saint Marin Corfou, Arche d'alliance, Maison d'or, Auberge des pontes, Etoile d'Impair et Passe... beau milliard vivant et frais, étendu au soleil de France ou entre les flots bleus de la Méditerranée, avec vos casinos pour vignes et les beaux jetons rouges et blancs pour raisins...

FORTIER (*idem.*) — Descendez sur nous, beau milliard, afin que, dans les siècles des siècles, la fortune de Fortier flanque la ver-dache à tous ceux qui, pendant qu'il cherchait à vous avoir, ont essuyé sur son dos la semelle de leur souliers; afin que sa fille soit la plus belle, la plus riche, et la plus enviée, et que lui-même termine son existence dans l'opulence et la grandeur, en compagnie de La Garnoche, l'as des secrétaires et de Jeansec, le malin des malins!

LA GARNOCHE. — Bien parlé! que Saint Milliard vous entende et qu'il vous fasse des chemins semés de roses, loin des gens qui, jusqu'ici, ont ronchonné!

FORTIER. — Les ronchon-neurs? Sais-tu ce que je leur dirai, quand ils arriveront, la gueule enfarinée et n'ayant qu'une peur: c'est que ce soit moi, cette fois, qui leur refuse la main?

LA GARNOCHE. — Quoi?

FORTIER. — Je leur dirai que je leur pardonne et je la leur serrerais, la main: ils ne savaient pas !...

LA GARNOCHE. — Patron, si vous faites la concurrence à Dieu le père, vous allez me faire pleurer ! (*Ils rient.*) Mais ceux qui, malgré tout, au nom de leur morale, se cantonneront encore dans la supériorité de leur distance, ceux qui parleront de la tradition et des vieilles vertus françaises...

FORTIER. — Ecoute, La Garnoche ! Ceux-là... eh bien, pour ceux-là, je me sens sur des échasses qui grandissent, qui me montent dans le ciel. De tout là-haut, je vois les croix des églises, les terrasses des palais des grands de ce monde, les toits des gendarmeries, les dômes des Palais de Justice, tous les endroits où l'on enseigne des principes que j'ai joyeusement foulés aux pieds pour réussir — et tous les gens qui habitent là-dedans, les gens d'hier, d'avant-hier et d'encore plus loin, qui ont eux-mêmes, au suprême degré, l'appétit de l'argent, me paraissent petits, petits, tout petits, à moi, homme d'aujourd'hui à qui sa volonté a donné un milliard !

LA GARNOCHE. — Voilà le soldat conquérant qui crie !

FORTIER. — Je suis le Maître, leur maître, sorti du peuple, venu chez eux en sabots ! Ah ! mon pauvre papa, s'il me voyait ! Quelle joie il aurait de la revanche quand je lui dirais : « Regarde ces riches devant lesquels tu fus toujours humble, souffrant et triste ; regarde ces orgueilleux devant lesquels tu as tremblé toute ta vie comme s'ils étaient d'une essence supérieure à la tienne ; regarde-les bien ; moi, ton fils, mon pauvre vieux papa, je les emmerde !

LA GARNOCHE. — Bravo ! comme le malheur, le bonheur a droit à des imprécations. Qu'est-ce qu'on boit ? Du champagne ? On devrait bien inventer un vin spécial pour l'arrivée d'un milliard, un vin qui coûterait 100.000 francs la bouteille !

FORTIER. — 100.000 francs le verre !

LA GARNOCHE. — Si vous voulez, c'est à votre tournée !

FORTIER. — Allons ! assez blagué ! Télégrammes à tous les casinos ; fête de nuit dans tous les jardins, dix mille francs aux pauvres de toutes les villes à casinos, dîner

fin à tous les habitués des jeux aux frais de la princesse... gratification d'un mois au personnel et de deux mois aux croupiers. Allons, preste et leste ! Dans cinq minutes, je vais vous rejoindre. Deux mots à dire à ma fille et à son chef d'orchestre ; ça va se régler en cinq sec, à la papa. (*Il remonte sur la terrasse.*) Où sont-ils donc, ces gailards-là ? Venez par ici... on a quelque chose à vous dire... C'est beau, l'amour... Seulement, c'est jeune, ça ne sait pas ! Tiens ! pourquoi se séparent-ils ? Pourquoi Denise vient-elle seule ? (*Entre Denise.*)

FORTIER. — Et ton amoureux ?

DENISE. — Je l'ai prié de m'attendre sur la plage.

FORTIER. — Il a peur ?

DENISE. — S'il était capable d'avoir peur, ta fille ne l'aurait pas choisi. Mais je crains ton emportement et nous avons à nous dire des choses qui ne concernent que la famille ; or, il n'en est pas encore, de la famille. Nous sommes d'accord, lui et moi, c'est en son nom autant qu'au mien que je viens causer avec toi.

FORTIER. — Eh bien ! causons. (*Entre madame Fortier.*) Tu arrives bien. D'abord

un mot pour moi. C'est fini, mes enfants: Saint-Marin Corfou est à moi! Ça veut dire que, dans trois ans, j'aurai 600 millions; ce qui, avec ce que j'ai, fait le milliard. Compris?

DENISE. — Compris, c'est simple.

M^{me} FORTIER. — Tu ne sais pas ce que dit le journal que Vaulabelle a apporté? Que tu pourrais bien être inquieté par la justice... que ce n'est pas impunément qu'on se moque d'elle et que tu t'es moqué d'elle de la belle façon : simulation, écritures fausses sur les registres de l'Etat Civil...

FORTIER. — C'est de la besogne déjà faite, ça servira pour le jour où je mourrai véritablement. Qu'est-ce que ça peut me valoir?

M^{me} FORTIER. — D'après le journal: trois mois à six mois de prison: il paraît qu'aucun magistrat ne transige sur le tarif.

JOSEPH (*entrant.*) — Le président du Tribunal Civil de Noville et ses deux juges assesseurs demandent à être introduits auprès de monsieur Fortier pour le féliciter.

FORTIER. — Tu vois! (*A Joseph.*) Qu'ils attendent... Quand j'aurai fini. (*Sortie.*)

Et maintenant, à nous deux, ma petite fille... causons un peu, mais causons bien. Ça ne doit pas traîner. C'est une affaire un peu plus facile à résoudre que Saint-Marin Corfou.

DENISE. — Elle est peut-être plus grave, puisqu'elle va mettre en jeu le bonheur de ta fille, l'avenir de celui qu'elle a choisi et la paix de ton foyer.

FORTIER. — Nous nous entendrons sans peine, va; il suffira que tu écoutes quelques paroles raisonnables. Là-bas, j'avais à faire à des gens déterminés, irréductibles...

DENISE. — Et ici, tu crois avoir à faire à une enfant? Tu as à faire à quelqu'un qui te respecte et qui t'aime, mais qui a envisagé de sang-froid une situation très lourde, très difficile, et qui est décidée à la dénouer avec beaucoup de fermeté.

FORTIER. — C'est monsieur Jaumel qui t'a mise dans ces dispositions d'esprit?

DENISE. — Nous avons réfléchi ensemble. Il y a une chose cependant dont je n'ai pas encore parlé avec toi ni avec lui, parce que le temps nous a manqué, mais qui me préoccupe depuis ton retour : cet homme, dont on a trouvé, au pied de la falaise, le

cadavre méconnaissable, déchiqueté par les rochers, et sur lequel on a découvert tes papiers, tu étais d'accord avec lui?

M^{me} FORTIER. — Oui, Robert, moi aussi, je me suis demandé cela.

FORTIER. — C'est un interrogatoire. Je vais vous dire: je surveillais cet homme depuis deux mois; c'était un veuf, un notaire, il venait jouer tous les huit jours au casino. Il avait volé pour jouer, le krack était imminent pour lui; il lui restait le suicide. Je lui ai proposé le marché. Je lui donnais de quoi rembourser ses clients et 500.000 francs à sa fille.

M^{me} FORTIER. — Il avait une fille?

FORTIER. — Une grande fille de l'âge de Denise.

DENISE. — Il avait pour elle de l'affection?

FORTIER. — Beaucoup. Il a parlé plusieurs fois d'elle, mais il ne s'est pas laissé aller à l'attendrissement. Il était très brave Jeansec est allé avec lui dans son pays; ils ont arrangé ses affaires; ils sont revenus deux jours après à Noville. C'était un homme de ma taille. Il a mis des vêtements à moi; il avait écrit à sa fille, pour la dépister,

elle et tout le monde, une lettre incohérente, une lettre de fou que j'ai jetée moi-même à la poste, huit jours après, en Norvège... Je l'ai conduit à la falaise, je lui ai remis mon portefeuille, mon étui à cigares, ma montre, tout ce que j'avais dans mes poches. Il m'a serré la main... et... (*Geste.*) Le lendemain, j'étais à Londres... et j'ai appris la suite par les journaux. Voilà...

DENISE. — Père, je ne vous juge pas, une fille n'a pas le droit...

M^{me} FORTIER. — Ton père n'a pas de reproches à se faire, puisque cet homme voulait se suicider et que, grâce à ton père, il a évité la misère aux siens et sauvé son nom du déshonneur.

DENISE. — C'est possible, mais cet argent, maintenant, me fait horreur autant qu'il me faisait honte. Jamais, jamais Sébastien et moi n'y toucherons !

FORTIER. — Tu dis, tu oses dire ? C'était bon avant mon retour de faire des manières et de jouer à la femme délicate que l'argent dégoûte ! Je suis revenu, maintenant, n'est-ce pas, la mère ?

M^{me} FORTIER. — Du moment où Denise

n'en veut pas, qu'est-ce que nous en ferons, de ton milliard?

FORTIER. — Vous le mangerez, mon milliard, toi, Denise et le musicien! Je vous le ferai manger, avec les billets du 30 et 40, l'or et l'argent de la roulette et les sous du vestiaire. (*Mouvement.*) C'est à prendre ou à laisser : ma fille avec le milliard qui lui reviendra plus tard ou rien du tout, ni ma fille, ni le milliard! Je suis un parvenu? Mais le monde n'est composé que de parvenus: il n'y a de différence que dans l'ancienneté! Est-ce que vous croyez que la fortune me fait plus de reproches qu'elle n'en fait au banquier qui a bâti son château avec les tirelires des ouvriers où à l'industriel dont les machines broient de la chair et dont la richesse est faite de toutes les santés perdues, de toutes les maladies contractées à l'usine ou dans la fosse? Est-ce que je n'ai pas fait la prospérité des villes où j'ai établi mes casinos? Et si j'ai fait perdre de l'argent à ceux qui en avaient trop, n'en ai-je pas fait gagner à des milliers de braves gens qui n'en avaient pas?

DENISE. — Quelle que soit l'excuse d'une telle fortune, je n'en veux pas!

FORTIER. — Tu parles avec un cœur léger d'une vie médiocre, en proie peut-être aux besoins d'argent. Tu ne sais pas ce que c'est que la gêne; ta mère et moi, nous l'avons su pour toi... Nous avons su ce que c'est que d'envier, de crever de rage devant l'injustice, de ne jamais manger gras, d'user les vieux vêtements des autres, de végéter parce que tous les moyens manquent pour agir, d'être séparés du monde, d'être rejetés dans la foule des pauvres, après chaque effort qu'on fait pour en sortir...

M^{me} FORTIER. — Il faut faire l'existence jolie autour de toi, ma fille, c'est comme cela qu'on garde son mari auprès de soi.

DENISE. — On le garde bien mieux quand on ne tient que de lui tout ce dont on a besoin.

FORTIER. — Je crois, Denise, que, pour te ramener à la juste notion des choses, il faudra te servir quelques vérités éclatantes, comme, par exemple: « Il vaut mieux être riche que pauvre ».

DENISE. — Ce n'est pas éclatant du tout; ce qu'il faut, c'est ne pas être riche et ne pas être pauvre.

FORTIER. — Mais tu le seras, pauvre, si

tu t'entêtes, toi qui es habituée au superflu, toi qui n'as maintenant qu'à t'en aller gaiement sans t'inquiéter de rien, si ce n'est d'amour, d'élégance et de luxe...

DENISE. — Sébastien me le disait encore tout à l'heure; l'argent dessèche les âmes, chasse loin d'elles la tendresse, la charité et l'amour.

FORTIER (*éclatant.*) — Ton Sébastien est un imbécile!

M^{me} FORTIER. — Ne parle pas comme ça, Fortier; il a le droit de comprendre l'argent autrement que tu ne le comprends, toi, avec tes idées tout d'une venue et dures comme le fer! Il y a du vrai dans ce qu'il dit. Nous serons bien avancés quand, tous les ans, tu auras additionné tes colonnes de chiffres et que tu viendras nous dire, à Denise et à moi: « Vous êtes encore plus riches que vous ne l'étiez l'année dernière. »

FORTIER. — Tais-toi! Je t'ordonne de te taire! Oui, j'ai l'ambition féroce de l'argent, de la fortune illimitée, mon argent, c'est le prix de mon adresse, de mon intelligence, de mes idées. J'ai eu la chance avec moi, je l'ai encore, je veux qu'elle me serve, moi et les miens, qu'elle me donne

et qu'elle donne à ceux que j'aime tout ce qu'elle peut donner. Ma destinée était de devenir très riche; des forces obscures m'ont conduit. Et les raisons sociales cèdent devant ces forces et la barrière qui doit être rompue pour moi, doit l'être pour ma fille.

DENISE. — La famille de mon fiancé...

FORTIER. — Sa famille ! eh bien, elle est jolie, sa famille, et ton Sébastien est vraiment bien venu à se donner l'air de rechigner à épouser ma fille ! Si je me suis prêté à des compromissions, est-ce que son oncle n'était pas décidé à en accepter une qui les surpasse toutes, même et surtout celle qui a l'air de vous répugner le plus ? L'arrivée de Jeansec m'a empêché de la jeter à la porte à coups de pied, sa famille ! Sais-tu ce qu'il voulait, il y a une heure, son oncle ? Il voulait épouser la femme du tenancier Fortier pour devenir ministre ! Ah ! oui, ton Sébastien a vraiment bien tort de s'en réclamer de son oncle ! Prenez-le pour éducateur des enfants que vous aurez, celui-là ; tel que je suis, je vau mieux que lui, et mieux que lui je conseillerai mes petits-enfants sur le sens de la vie. Des gens respectables comme monsieur Anselme Jaumel, eh bien ! qu'ils restent chez eux, c'est moi qui leur

défends de venir chez moi. Ils jaseront? Eh bien, laissez-les jaser : quand ils auront beaucoup jasé, il ne jaseront plus.

M^{me} FORTIER. — Pour cela ton père a raison; les préjugés qui vous séparent, Sébastien et toi, sont lâches.

FORTIER. — Ils ne nous viennent que de la peur que les médisants inspirent aux êtres faibles.

DENISE. — Soit ! Mais ne pas lutter, père, leur échapper tout à fait, à ces gens-là, s'affranchir d'un luxe qui n'est que beaucoup d'embarras pour les domestiques, se contenter d'une tendresse simple et loyale, se blottir dans beaucoup d'amour, être ambitieuse, pour son mari, d'un peu de gloire et pour tous deux, d'un peu d'art, de sagesse et de beauté, n'est-ce pas mieux comprendre la vie? (*Un silence.*) C'est toi qui ne réponds pas, père...

FORTIER. — Si je t'écoutais, ce serait la fin. Je suis plus fort que tes scrupules; je veux être plus fort que la tendresse que j'ai pour toi — car je le sens avec surprise, avec émotion, Denise, la tendresse que j'ai pour toi est plus grande que je ne croyais. Je le sens, au moment où tu repousses avec dé-

dain, ma machine à faire de l'or : je sens que c'est pour toi que je la faisais travailler; la splendeur et l'opulence de ta vie de femme enviée, portant un grand nom, aurait été ma récompense à moi, mon orgueil, la victoire de l'homme obscur, du paysan enrichi, du duc de Baccara, du bandit du tapis vert, comme on a dit...

DENISE. — Père..

FORTIER. — A quoi servirait, si j'entrais dans tes idées, l'effort que j'ai fait depuis vingt ans, sans rien voir d'autre que le but vers lequel toute ma volonté a tendu? C'est pour toi que j'ai rêvé d'être le maître redouté et obéi, régnaant sur le trône de son milliard! Et si vraiment tu te détournes de ton père, ma petite fille, c'est ma vie qui croule, c'est la preuve que je me suis trompé, que j'ai usé pour rien mon courage. Et les autres, tous ceux que je voulais dominer et braver, auront le droit de se moquer de moi et de me prendre en pitié. (*Criant.*) Je ne veux pas! je ne veux pas!... (*Très doux.*) Denise, ce n'est pas le jour où ton père triomphe, où il revient près de toi, plein de joie, le jour où toutes les portes vont s'ouvrir devant lui, ce n'est pas ce jour-là, n'est-ce pas, que tu vas le renier? (*A ma-*

dame Fortier.) Parle-lui, femme, dis-lui ce que nous avons fait pour elle. (*A Denise.*) Mon enfant, tout à l'heure je t'ai dit des mots désagréables pour monsieur Jaumel, je ne suis pas habitué à ce qu'on me résiste; il ne faut pas m'en vouloir de ce que j'ai dit. (*Suppliant.*) Prends en considération... (*Se révoltant furieusement.*) Non, non, non, en voilà assez!... Fortier suppliant... Fortier demandant grâce pour son milliard... Non! non! Puisque mon argent te dégoûte, puisqu'il te répugne, puisqu'il te fait horreur, eh bien, va-t'en! entends-tu : je te chasse!

DENISE (*s'inclinant jusqu'à s'agenouiller.*) — Adieu... mon père. (*Elle sort lentement, il la pousse d'un geste définitif.*)

FORTIER. — Adieu, ma fille! je suis le maître et j'ai l'argent! (*A madame Fortier.*) Tu peux la suivre si tu veux, puisque tu tiens avec elle! oui, oui, va-t'en avec elle! (*Madame Fortier s'approche de lui et veut l'embrasser.*) — Je savais bien que tu me resterais, la vieille, que tu n'abandonnerais pas ton homme. (*Délinant.*) Regarde-le, mon milliard, la mère, regarde-le... Il arrive vers moi, il est comme une tour... qui brûle au soleil en marchant; il est haut

comme une montagne. Il est tout plein de cloches en or... Je le vois, je le vois: les sacs crèvent, le tas croule... nous pataugeons dedans... Le tas monte... Tu vas être ensevelie dessous... ce sont des wagons d'or, des tonneaux de billets de mille francs... Encore... encore... Il en arrive encore... Des trains entiers, des trains de cent voitures... Es-tu heureuse, la vieille? (*Il tombe sanglotant sur la table, la tête dans les mains.*) C'est fini... c'est fini... je n'ai plus de famille, je n'ai plus de fille... l'argent... l'argent...

SCENE DERNIERE.

(*Entre La Garnoche.*)

LA GARNOCHE. — Il y a là une personne dont voici la carte: M. du Fer, administrateur de sociétés anonymes. Il dit que c'est urgent, il a fait trente-deux heures de chemin de fer pour vous rencontrer.

FORTIER. — Qu'il entre.

M^{me} FORTIER. — Ne le reçois pas maintenant, Robert, tu es fatigué.

FORTIER (*se redressant.*) — Fatigué, moi?

M^{me} FORTIER. — Oui, très fatigué. On le serait à moins, Robert... des émotions pareilles.

FORTIER. — Laisse-moi. (*A La Garnoche.*) Faites entrer.

(*Entre M. du Fer, air louche.*)

M. DU FER. — En deux mots, Monsieur Fortier, voici la chose extrêmement grave et urgente qui m'amène. La société des jeux de Miramar, Monsieur Fortier, a poursuivi, pendant trois ans, l'espoir de mettre la main sur Saint-Marin Corfou. Elle est vaincue. Depuis longtemps, elle se débat. Cet échec équivaut, pour elle, à la ruine. Ses bilans, monsieur Fortier, sont de faux bilans. L'année dernière elle a accusé 12 millions de bénéfices alors qu'il y avait sept millions de pertes, monsieur Fortier. Je le sais, monsieur Fortier, je le sais. (*Fortier n'a pas bougé.*) Je suis le secrétaire de son conseil d'administration, monsieur Fortier.

FORTIER (*se redressant.*) — Ah !

M. DU FER. — Je sais tout ce que les autres ne savent pas, tout ce qu'ils ne veulent pas dire, tout ce qu'ils ont intérêt à cacher.

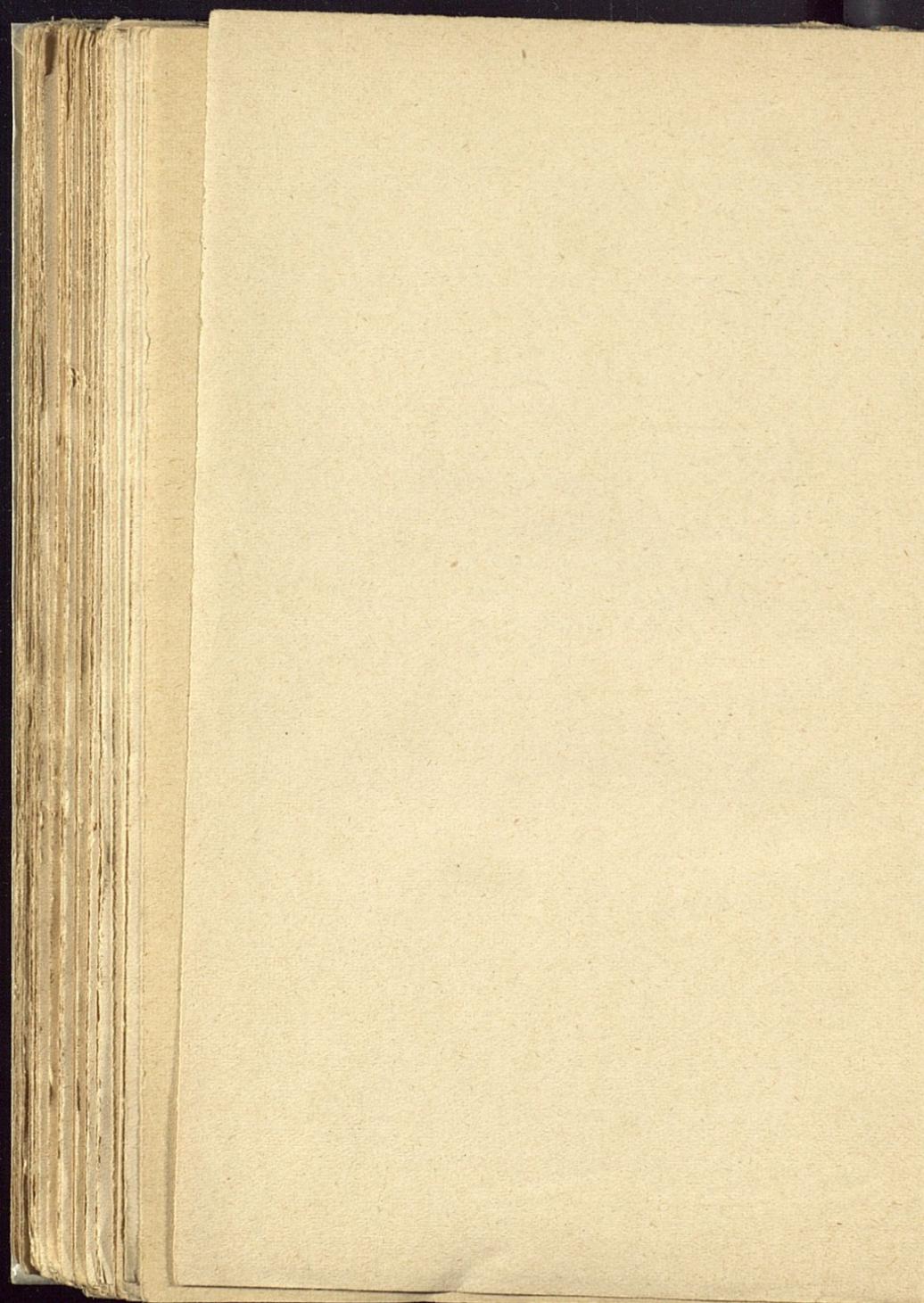
Avec ce dossier-là, monsieur Fortier, vous pouvez devenir le maître des jeux de Miramar... vous avez l'affaire pour un morceau de pain.

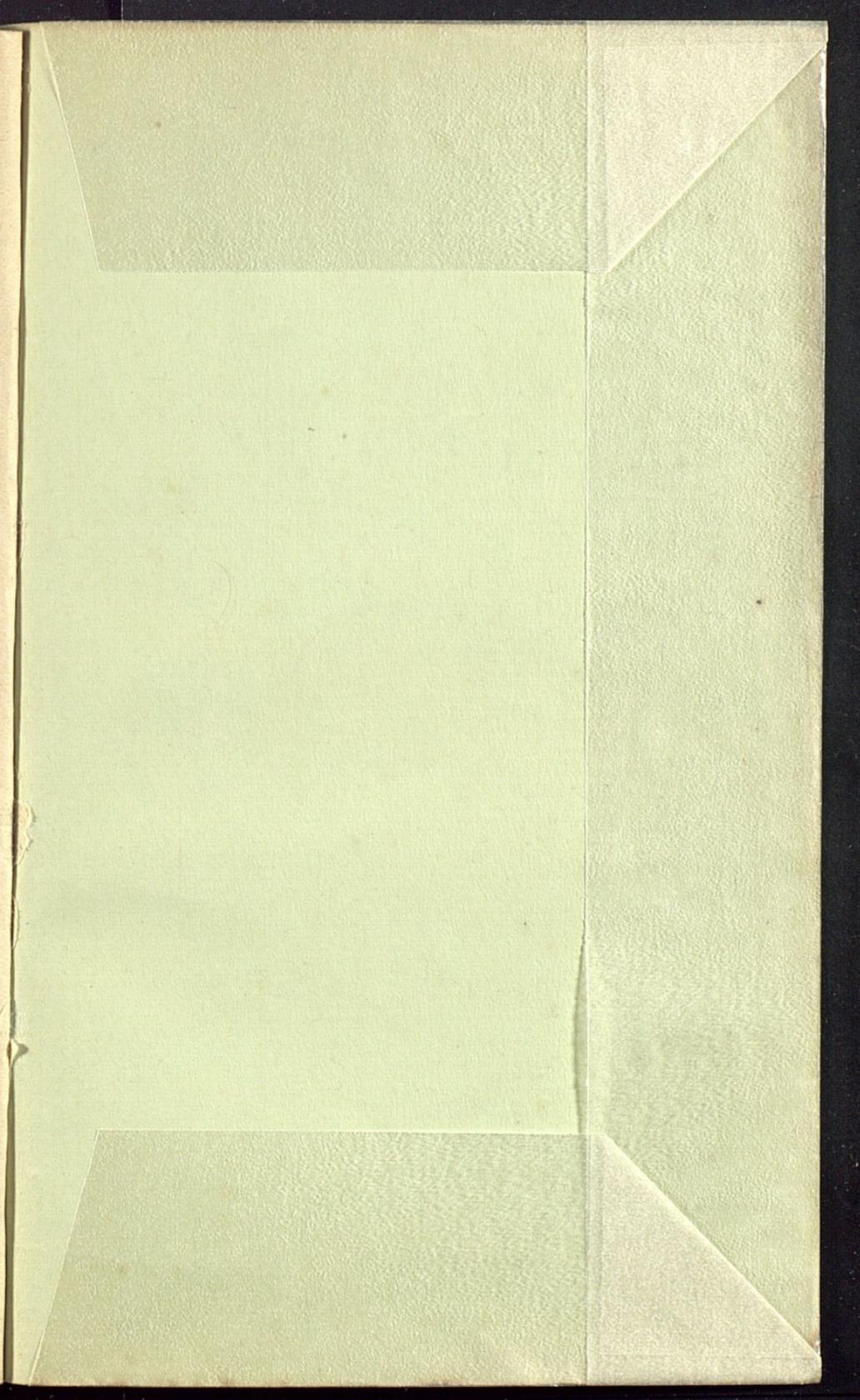
(Fortier se relève lentement et le regarde dans les yeux.)

FORTIER. — Qu'est-ce que vous demandez comme commission?

RIDEAU.

— Achevé d'imprimer sur les —
Presses des Editions « Labor »
—— Société Coopérative ——
— La Louvière (Belgique) —
—— le 10 février 1932 ——





Imprimé en Belgique
Francs Français : 12,00
Francs Belges : 18,00